Franz Liszt's briefe

Franz Liszt





Franz Liszt's Briefe.

Gesammelt und herausgegeben

von

La Mara.

Fünfter Band.

Briefe an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein.

Zweiter Theil.

Mit drei Abbildungen



Leipzig

Druck und Verlag von Breitkopf & Härtel

1900.

Franz Liszt's Briefe

an die

Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein.

Zweiter Theil.

Herausgegeben

von

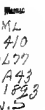
La Mara.

Mit drei Abbildungen

Leipzig

Druck und Verlag von Breitkopf & Härtel

1900.



Den vor Jahresfrist veröffentlichten Briefen Liszt's an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein aus der Zeit von 1847 bis 1859 folgt gegenwärtig deren Fortsetzung, so weit sie die beiden nächsten Jahre 1860 und 1861 umspannt. Begleiteten wir im ersten Bande den Künstler und die ausserordentliche Frau, die ihr Schicksal dem seinen verknüpfte, von der ersten Begegnung Beider in Kiew an bis kurz vor Aufbruch der Fürstin aus dem kunstgeweihten Leben der Weimarer Altenburg, so werden wir im zweiten Bande zu Zeugen der ersten Trennungszeit, die jenen Jahren des Glücks und der Gemeinsamkeit folgte.

Im Mai 1860 trat die Fürstin eine Reise nach Rom an, um, wie sie hoffte, durch persönliches Eingreifen die Schwierigkeiten zu beheben, die sich der Lösung ihrer Ehe entgegenstellten. Das heiss ersehnte Ziel, dem sie und Liszt zustrebten, war und blieb seit dreizehn Jahren die kirchliche Legalisirung ihres Seelenbündnisses. Deren Erreichung, welche die Fürstin mit allen ihr zu Gebote stehenden Mitteln in Rom herbeizuführen gedachte, sollte Liszt, ihrem Wunsche gemäss, in Weimar erwarten. Diese Wartezeit durchleben wir mit ihm in den nachstehenden Briefen. Sie bilden, ohne die Kenntnissnahme des ersten

Bandes als unerlässlich vorauszusetzen, eine durch selbständige Erläuterungen in sich verständliche Gruppe. Die vielseitigsten künstlerischen, wie allgemein geistigen Fragen und zeitlichen Verhältnisse berührend, reden sie, gleich dem hier zum ersten Mal vollständig nach dem Wortlaut des Originals mitgetheilten letzten Willen des Meisters, die ergreifende Sprache eines an Liebe und ausharrender Kraft, an Freundes- und Pflichttreue, an Gesinnungsadel und tiefer Gläubigkeit überschwänglich reichen Herzens.

Leipzig, 22. October 1900.

La Mara.

1[1]).

10 h. du matin, Mardi, 17 Janvier [1860, Berlin]

Quoique ce n'ait été que par excès d'un bon zèle que je me sois laissé entraîner à la dispute sur les «préjugés» et les «instructions» — je n'en ai pas moins eu des remords de ma vivacité, durant tout le long de ma route. Mon Dieu — avec qui donc devrais-je être doux et humble de cœur, si ce n'est avec vous, très infiniment chère?! Soyez indulgente pour mes torts et travers — j'en souffrirai d'autant moins que vous en tiendrez moins compte. Mes sentiments valent mieux que mes paroles et ma conduite! Peut-être en y travaillant davantage, arriverai-je à établir un meilleur accord dans mon individu, de manière à être plus digne de vous appartenir, ce que je fais du reste bien entièrement!

Selon vos «instructions», j'ai envoyé Otto[2]) comme *Quartiermeister* chez le Cte Redern, et suis resté de 8 à 10 heures chez Cosette[3]). Son Excellence m'a parfaitement accueilli, et je me trouve logé à merveille. Mes deux chambres — salon et chambre à coucher — sont même plus élégantes que celles que j'occupais chez Mgr le Duc de Cobourg. Une dizaine de charmants tableaux modernes, paysages et marines, ornent le salon, et le mobilier est en bel acajou avec quelques pièces bronzées, qui ont fort bon air. Ma place à la représen-

---

1) Liszt war auf Einladung des Intendanten Graf Redern zur Aufführung von dessen Oper »Christine« nach Berlin gekommen. Die Fürstin verweilte zur Zeit noch in Weimar.

2) Liszt's Diener.

3) Liszt's Tochter, Frau Cosima von Bülow in Berlin, später Gattin Richard Wagner's.

tation de *Christine*, ce soir, sera à côté de Meyerbeer, qui a demandé à Redern que nous nous partagions le rôle d'applaudisseurs d'office. Je vais aller faire visite à l'illustrissime maëstro. Le Duc de Cobourg, qui avait naturellement été invité, s'est excusé sur de graves affaires d'état. Cosette m'a dit qu'on se promettait une représentation de fête — mais elle n'y assistera pas.

Le concert de Cour est fixé à Jeudi — et Redern m'a de suite indiqué que je devrais rester jusque-là. Cela dépendra de la tournure que prendra ma contenance ici. Je vous écrirai après le théâtre ce soir — et en attendant vous envoie mes plus tendres bénédictions. F. L.

La liste de mes visites se compose pour le moment de Meyerbeer, Ctsse Karolyi, Cte Chotek[1] — chez lequel je saurai si Latour[2] est déjà arrivé —, Duc de Ratibor[3] et Alwine Frommann[4]).

Mercredi, 8 h. du matin.

On attend le Duc de Ratibor d'un jour à l'autre, mais il n'était pas arrivé hier. Probablement je le verrai avant mon départ, qui se trouve ajourné jusqu'à Samedi matin, à cause de la soirée de Cour demain, d'un grand dîner d'une centaine de couverts chez Redern en l'honneur de *Christine*, qui aura aussi lieu demain, et enfin d'une invitation Meyerbeer pour Vendredi. Après ce dîner nous retournerons tous à *Christine*, dont la seconde représentation est fixée à Vendredi soir, si les chats à la gorge de Johanna[5] le permettent. Celle

---

1) Österreichischer Gesandter in Berlin

2) Fürst Latour d'Auvergne, früher französischer Gesandter in Weimar.

3) Schwager der Tochter der Fürstin, Prinzessin Marie Hohenlohe in Wien.

4) Malerin, Vorleserin der Königin und nachmaligen Kaiserin Auguste.

5) Johanna Wagner, die dramatische Sängerin (1828—94), Nichte Richard Wagners

d'hier a été très favorablement accueillie. La salle avait un certain air de fête, peu propice d'ordinaire aux auteurs de haut rang. Le nôtre n'en a pas souffert cependant, et sa partition abonde en mélodies agréables, qui, au besoin, désarmeraient même les malignités de Cour. Je vous en parlerai plus au long à un autre moment au point de vue des «exigences littéraires et musicales», et de la *Richtung*. Quelque opinion qu'on puisse se faire sur ces questions fort compliquées, il y aurait injustice à refuser au Cte Redern le tribut d'applaudissements qu'il a si galamment mérité. Après quelques réflexions et délibérations, je le suppose, Meyerbeer s'est décidé à faire le sacrifice de mon voisinage au balcon, pour ne pas m'enlever à Mme Meyerbeer, qui voulait bien attacher un prix particulier à me garder dans sa loge! Si bien que le Cte Redern me fit très obligeamment déplacer de la loge où j'étais établi, par un de ses commis, le Bon Ottenstedt, envoyé en mission extraordinaire à cet effet. Meyerbeer occupait une place de balcon à une certaine distance respectueuse de la loge de sa femme, et de celle dans laquelle j'étais casé d'abord. J'y ai fait connaissance du Cte et de la Csse Blankensee, qui me parlèrent du mariage de Magnolet[1]. C'est ce même Cte Blankensee qui refusa d'acquérir un beau tableau de Porbus au prix de 80 louis par la très bonne raison qu'il venait d'en acheter un de Raphaël pour 50 louis!

Du reste, j'avais eu le plaisir de causer une bonne heure dans la matinée avec Meyerbeer. Il revient de Dresde où il a monté *Dinorah*, qu'on y a représenté Samedi dernier, et passera tout l'hiver ici. Nous étions naturellement d'un avis fort différent au sujet des succès que Wagner rencontrera à Paris, et la confiance résolue de l'Illustrissime dans la propagande de Wagner en France s'est encore raffermie par les doutes et les réserves que mon amitié, évidemment trop peu raffermie, me faisait exprimer! . . . . Il me parla aussi d'une grande exécution qui avait eu lieu récemment à

1) Magne, Magnet, Magnolet, Kosenamen der Prinzessin Marie Hohenlohe

Dresde «d'une de mes . . . comment dire? . . . grandes choses» — mais qu'il n'a malheureusement pas pu entendre, étant empêché par je ne sais quels devoirs irrémissibles! C'est de mes *Festklänge* qu'il s'agissait, qu'on a effectivement exécutés pendant qu'il était à Dresde. Je lui en ai fait très bon marché, bien entendu, ainsi que de toute cette manie honorable de composition, qui m'a pris — au grand désappointement et chagrin de mes «véritables» amis! Toutefois, me souvenant que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, je lui ai respectueusement offert un exemplaire de ma Messe comme d'un bel ouvrage — de «typographie»! Nous avons ensuite beaucoup jasé sur les compositions inédites de Rossini et d'Auber. Il paraît que le premier confectionne incessamment une quantité de petits ouvrages de musique instrumentale, et même des morceaux de piano, mais sans permettre qu'on les publie — uniquement par amour de l'art, et par ce besoin de produire, inhérent au génie. Quant à Mr Auber, ce sont les régions toutes célestes qui exercent sur sa muse une attraction irrésistible. Il ne se passe pas de semaine sans qu'un nouveau «*Tantum ergo*» ou un «*Lauda Sion*» ne vienne révéler quelque nouvelle inspiration de l'auteur de la *Muette*.

Soyez assez bonne, très et très chère, de contremander ma soirée de whist Vendredi. Envoyez chez MM Parry[1]), Fehleisen[2]), Voigt[3]), Hummel[4]), Dingelstedt[5]), les Lieutenants Rott et Sondershausen, pour me faire excuser de ne pas quitter Berlin en l'honneur de mon invitation. Pour le Cte Mulinen[6]) et Laporte[7]), je suppose que vous les voyez, et qu'il vous sera plus commode de le leur dire verbalement.

Par vous, pour vous et moi, à vous F. L.

---

1) Ein mit Liszt verkehrender Engländer.

2) Privatsecretär der Grossherzogin Maria Paulowna, russischen Ursprungs.

3) Verlagsbuchhändler in Weimar.

4) Maler.

5) Franz D. (1814—81), der Dichter und Dramaturg, seit 1857 Generalintendant in Weimar.

6) u. 7) Secretare der französischen Gesandtschaft in Weimar.

2[1]).

[Weimar, 18. Mai 1860.]

Vous êtes la lumière du coin de terre, où il m'est donné de vivre. Toute cette maison est remplie de votre présence, de votre amour, de vos larmes et de votre espérance *«Coeli enarrant gloriam Dei»* — et chaque pierre ici tressaille de votre souffle, et vous bénit avec moi. En revenant, j'ai mis vos *Maiblümchen* près de votre portrait. Ils se faneront avec moi, en vous attendant! Je garde très bonne confiance en votre voyage. Encore quelques semaines, et nous serons arrivés au terme si ardemment désiré! — Prenez donc courage et patience pour cette dernière étape. J'avais un instant l'idée de vous télégraphier à Francfort — mais j'ai craint de vous donner un mauvais exemple, lesquels, on le sait, sont bien plus imités que les bons!

Les Schwendler[2]) ont regretté de ne pas vous avoir vue Je leur ai promis votre visite au retour Mme Schwendler vient de refaire une grave maladie, et peut à peine se tenir sur ses jambes. Pour lui, il maintient toujours la même tonalité de sentiment à notre égard, et lors même qu'il nous arriverait de ne pas être absolument du même avis sur telle ou telle chose, nous ne nous en entendrions pas moins par le cœur — ce qui est la meilleure manière!

A 8 h., j'étais revenu ici, continuant mes petits collages et rafistolages de la *Hunnenschlacht*[3]), qui seront terminés aujourd'hui. A 9 h., nous avons soupé et un peu politiqué avec Scotchy[4]) et Cornelius[5]) Bronsart[6]) est arrivé après

1) Die Fürstin hatte am 17 Mai die Reise nach Rom angetreten

2) Familie eines höheren Staatsbeamten in Weimar

3) Symphonische Dichtung Liszt's, durch Kaulbach's Gemälde angeregt

4 Scotchy oder Scotch, Miss Anderson, eine Schottin, die frühere Erzieherin der Prinzessin Marie, die auf der Altenburg verblieben war

5 Peter Cornelius (1824—74), Liszt's Schüler, der Componist

6) Hans v Br (geb. 1830), Schüler Liszt's, der nachmalige Weimarer Intendant

que je m'étais couché. Je ne l'ai vu que ce matin. Il m'apporte de la part de Bülow [1]), qui s'en était chargé à Vienne, mon diplôme de noblesse signé par l'Empereur, Goluchowsky [2]), etc., avec le sceau Impérial en bulle. Cela a vraiment très bel air. L'étui est en étain, la bulle dorée, la reliure en velours rouge avec la double aigle, et le texte illustré avec des arabesques en marge. Je l'ai mis sur votre table à écrire, jusqu'à ce que vous décidiez de la place qui lui revient. Bon et heureux voyage donc, très infiniment chère — et que bon Dieu soit avec vous! F. L.

Vous trouverez à Marseille le livre d'Ampère — *L'histoire de Rome à Rome.* Je vous engage aussi à prendre le Bädeker d'Italie, pour faire le «pendant» de celui d'Allemagne, que vous avez si bien annoté. Voici une notice des *Signale* [3]), qui vous amusera.

3.

Mon cœur et mon âme sont avec vous incessamment — et ma seule raison d'être est de vivre pour vous et par vous! Je n'ai encore eu que 2 lettres, de Francfort et Strasbourg — mais voici une surprise charmantissime qui m'arrive, sous forme de terrine. Vive le **Brendel** de Strasbourg [4]) — et puisse son homonyme de Leipzig [5]) gagner assez d'abonnés pour s'approvisionner de beaucoup d'**articles** de cette sorte!

Par la même poste que la terrine, il me parvient un exemplaire magnifiquement relié de *l'Histoire de la musique* de Brendel, qui vous est respectueusement offert. Je ne vous

---

1) Hans v. B. (1830—94), der grosse Pianist und Dirigent, seit 1857 Gatte von Liszt's Tochter Cosima.

2) Graf G., Vater des gegenwärtigen österreichischen Ministers des Auswärtigen.

3) Die in Leipzig erscheinende Musikzeitung.

4) Strassburger Pasteten-Firma.

5) Dr. Franz B. (1811—68), Redacteur der fortschrittlichen »Neuen Zeitschrift für Musik« in Leipzig, die sich einige Jahre hindurch der Mitarbeiterschaft Liszt's rühmen durfte.

envoie pas le lettre qui l'accompagne, toute cette catégorie de choses n'ayant pas d'à propos à Rome. Ci-joint la lettre de Magnette — plus un billet de Latour d'Auvergne en réponse à ma recommandation de Bülow.

Ici, rien ne se passe. Avant-hier la Ney[1] a dîné à l'Altenburg. Bronsart est parti dans la nuit pour Schwalbach, où il compte passer 6 semaines avec Inga[2]. Mulinen est à Francfort, et ne reviendra qu'au commencement d'Août. Pour ma part, je tâcherai de remplir le plus de feuilles de papier de musique que je pourrai, en vous attendant. Que bon Dieu bénisse votre voyage, et nous accorde la grâce de vivre indissolublement unis en Lui!

[Weimar,] 22 Mai 60. F. L.

4.

Pentecôte, 28 Mai 60, 8 h du matin.

Les cloches de la Pentecôte s'ébranlent. Elles promulguent dans leurs langues d'airain que les promesses du Seigneur sont infaillibles — et que l'Esprit consolateur ne délaissera point ceux qui persévèrent dans la foi et la prière! A cette heure, vous serez en route pour Rome. Que votre vaillante et sainte espérance y reçoive sa couronne — et que la fin de vos tribulations soit proche! —

Je suis resté plusieurs jours sans nouvelles de vous, et dans l'incertitude où j'étais sur votre itinéraire, je ne vous ai pas écrit. Hier matin m'est parvenue votre lettre de Nîmes, et le soir en rentrant, j'ai trouvé celle de Marseille. Vous avez très sagement fait de vous arrêter un peu à Nîmes. La «Maison carrée» et l'amphithéâtre sont de beaux «préludes» d'architecture, à ce que vous verrez à Rome. Pour ma part d'ignorant, je dirai même que tel de ces «préludes», la Mai-

1) Jenny Bürde-Ney (1826—86), Primadonna des Dresdener Hoftheaters.

2) Ingeborg Stark, Pianistin, Schülerin Liszt's, Braut H. v. Bronsart's.

son carrée, p. ex., m'a laissé une impression plus harmonieuse que les édifices les plus grandioses de la Rome païenne. Quant aux temples de la déesse «Raison» avec ou sans programme «modifié», je ne m'y aventure pas. Mon cœur ne comprend que la «folie» de la croix, et ne respire qu'en Jésus crucifié et ressuscité!

Il y a eu de violents orages ces derniers jours dans cette contrée. A Gotha de grands dégâts ont eu lieu, et dans plusieurs villages voisins de pauvres gens ont perdu leur petit avoir. J'espère que vous n'aurez pas souffert durant la traversée de Marseille à Civita-Vecchia. Prenez aussi en considération les recommandations de régime que vous fait Hebbel[1]) à la fin de sa lettre. Je la joins à ces lignes avec celle de Blandine[2]), qui a eu le bon cœur de partager notre émotion à la lecture de vos pages sur Daniel[3]).

J'envoie à Magnette d'abord une lettre pleine d'effusion de Wagner, en la chargeant de vous la communiquer ensuite. C'est une réponse au *Herzensgruss* que j'avais envoyé par télégraphe à Wagner, le jour de sa fête, 22 Mai. Je vais lui récrire et m'imbiber aussi de son *Tristan*. J'ai fait peu de chose cette dernière semaine, tout en me tourmentant 6 ou 7 heures par jour à travailler. Le *Lied* de Hoffmann, *Scheiden*[4]), m'a singulièrement crispé les nerfs. J'en ai fait 3 ou 4 versions différentes, déchirées l'une après l'autre — et de guerre lasse, je l'ai achevé hier soir. Cela ne vaut pas grand'chose — et je me suis bien juré que je ne me reprendrai plus à pareille besogne. Comme Mr Roqueplan, j'imagine que je réussis mieux à «faire grand». Quoiqu'il en soit, Cornelius en est content — et l'approuve. *Nebenbei* la fantaisie m'a pris, à propos de bottes, de composer les *Zigeuner* de Lenau

1) Friedrich H., der grosse Dramatiker (1813—63).

2) Liszt's älteste Tochter, seit 1857 Gattin des Advocaten und nachmaligen Ministers Emile Ollivier in Paris.

3) Liszt's im December 1859 verstorbener, überaus talentvoller Sohn, dem die Fürstin ein Erinnerungsblatt gewidmet hatte.

4) »Ich scheide«. Ges. Lieder, Heft VII, oder Ausg. in 1 Bd. Nr. 42.

— et j'en ai trouvé très vite au piano tout le contour[1]) Si cela se fait en quelque manière de soi, sans qu'il se rencontre au beau milieu une de ces féroces et tenaces résistances, qui sont la plus dure des épreuves que l'artiste ait à subir — je me mettrai à les écrire. Autrement non, pour le moment, car j'ai été trop sottement tracassé durant plusieurs jours par cet accent 20 fois trouvé — et qui n'en restait pas moins introuvable — du *Scheiden* de Hoffmann. Du reste, j'en ai au moins pour une huitaine de jours, d'épreuves de Holle[2]) et Schuberth[3]). Plus le petit travail que j'ai promis à Brendel, des exemples de musique pour la brochure du Cte Laurencin[4]) — qu'il s'agit de présenter d'une façon plus présentable, en l'honneur de l'auteur d'abord, puis aussi pour ne pas trop donner prise à la critique des autres joueurs de musique, qui ne demandent pas mieux que de se moquer à bon marché de nos adhérents.

11 heures $^1/_2$.

Je reviens de l'église. Mon petit monde de la matinée du Dimanche a eu son congé pour aujourd'hui. Je veux aussi passer la soirée à la maison ou plutôt avec vous à Rome. Depuis votre départ, nous avons eu une seule fois quelques personnes à dîner, Lundi dernier, où j'ai invité la Ney, Rosa[5]), Lassen[6]), Pohl[7]) et Benfey[8]). Je laisserai passer une couple de semaines avant de recommencer. Il n'y a pour moi à

---

1) Die drei Zigeuner. Ges. Lieder, Heft VII.
2) Musikverleger in Wolfenbüttel.
3) Musikverleger in Leipzig.
4) Musikschriftsteller in Wien (1819—90). Vermuthlich handelt es sich um die 1861 preisgekrönte Brochüre »Die Harmonik der Neuzeit«.
5) Rosa v. Milde, die poesievolle Weimarer Sängerin.
6) Eduard L. (geb. 1830), der Componist, damals Hofmusikdirector, nachmals Generalmusikdirector in Weimar.
7) Richard P. (1826—96), Musikschriftsteller, damals in Weimar.
8) Theodor B. (1809—81), Orientalist und Sprachforscher, als Musikschriftsteller in der »Neuen Zeitschr. f. Musik« thätig.

craindre que l'ennui vient du monde, non pas celui de son absence.

En rentrant tout à l'heure dans notre chère demeure, si souvent attristée — mais toujours rayonnante de votre amour, de votre force, de vos tendres sollicitudes, de vos vertus — j'ai trouvé à la porte et au bas de l'escalier, des arbustes que nos gens y ont placés pour célébrer la Pentecôte. Je vous en envoie une feuille, avec toutes les bénédictions de mon âme! F. L.

5.

Mardi de la Pentecôte.

Je suis tout heureux de vous envoyer d'agréables lettres aujourd'hui. Caroline[1]) se met à l'unisson du sentiment de Blandine; et notre ami Rietschel[2]) se montre à la hauteur de ceux que nous lui portons. J'ai écrit une très longue lettre à Magne, et Scotchy s'est chargée de le tenir au courant des menues choses dont on parle en ville et qui n'arrivent pas jusqu'à moi.

Vous aurez à peine le temps de vous reconnaître au commencement de votre séjour à Rome. Écrivez-moi deux fois par semaine, ainsi que nous en sommes convenus — je ferai de même. Que les bons anges vous accompagnent à toute heure.

J'ai oublié de vous dire que je ne me souviens pas de ce Bon de Castille, dont vous me parlez. Il est possible que je l'aie rencontré chez les d'Aragon! Comme détail météorologique, je vous informe qu'il ne fait que tempêter et pleuvoir depuis 5 ou 6 jours, si bien que j'ai fait faire du feu

1) Madame Caroline d'Artigaux, geb. Comtesse Saint-Cricq, Liszt's erste Liebe.

2) Ernst R., der grosse Dresdner Bildhauer (1804—61).

6.

Jeudi, 31 Mai.

Je suis forcément sans nouvelles de vous depuis près d'une semaine, mais je me prêche la quiétude, et prie Dieu qu'Il vous conserve, vous garde, vous fortifie, et vous donne joies et bénédictions.

Hier, Mercredi, vers 1 h., nous, ou plutôt vous est arrivé Calixte Czetwertynski[1]), revenant d'une cure d'Aix-la-Chapelle, qui lui a fait grand bien, car il en est tout rajeuni et comme remis à neuf. Il vient de voir les Kalm[2]) à Kreuznach, Théodore, Georges et Léon Czetwertynski a dîné et soupé avec nous trois: Scotchy, Cornelius et moi. Il est reparti par le train de 5 h. ce matin, pour s'arrêter un peu encore à Dresde, et puis retourner par Varsovie chez lui. Nous avons beaucoup jasé politique, et Scotchy lui a poussé de terribles bottes à l'endroit de son enthousiasme sans bornes ni limites pour l'Empereur Napoléon, dont il espère naturellement le rétablissement de la Pologne — aussitôt que cette «abominable» et «infâme» Autriche, qu'on ne saurait assez détester et vilipender, sera complètement à bas par la séparation de la Hongrie, qui ne peut tarder! Louis Napoléon à un bal masqué, cet hiver, a été «confessé» par une des cousines de Calixte, jeune personne non mariée qui est à Paris et y fait merveille! L'Empereur lui a dit que la Pologne n'avait qu'à se tenir tranquille, car certainement il serait pourvu à son salut, à son indépendance et à sa «constitution». Ce dernier point est d'une importance première pour Calixte! A la vérité, l'Empereur a demandé le secret de cette confidence à la jeune P^sse Czetwertynska, masquée à ce grand moment en costume d'«antique» Polonaise, avec «des rivieres» de diamants — tandis que son auguste interlocuteur était simplement affublé d'un habillement de «zouave»! Le sérieux de ces futilités est profondément affligeant Vous connaissez cela d'ancienne et longue expérience! L'aristo-

---

1) Freund und Gutsnachbar der Fürstin in Podolien.
2) Vettern der Fürstin, Söhne der Schwester ihrer Mutter.

cratie est incorrigible et la plèbe incurable! Je n'ai pas besoin de vous dire quelle riposte j'ai faite pour le compte de l'Autriche. «Vous défendez l'Autriche et le Cardinal Antonelli par convenance?» me dit-il. «Non pas, répondis-je — par conviction, et de par la vérité des faits, s'il vous plaît.» Malgré ces estocades que je lui lançais, Czetwertynski paraissait se plaire à ma conversation, et nous nous sommes quittés très affectueusement, en nous embrassant.

Voici une troisième lettre de Magne, tout allanguie, endolorie et inquiétée. Il n'y a point à remédier à cela pour le moment, mais je suis toujours d'avis que vous reveniez par Vienne. Je vous envoie aussi quelques lignes de ma mère et une petite notice de journal qui fait la ronde dans la presse, et contribue singulièrement à la renommée de Mgr de Fulda[1])
Par vous et pour vous. F. L.

7.

Dimanche, 3 Juin 60.

C'est encore au son des cloches que me parvient en ce moment votre télégramme de Rome, que je reçois en sonnant aussi «à toute volée!» Vous l'avez expédié le 31 Mai à midi et c'est aujourd'hui le 3 Juin! Il a donc fait plus de 3 jours de route. La dernière lettre qui m'est arrivée de vous, porte la date du 23 Mai et le timbre de Marseille. Je vous dis ceci simplement afin que vous n'ayez pas d'inquiétude, si par hasard mes lettres ne vous parviennent qu'après beaucoup de retard.

Après la visite de Calixte m'est arrivée celle d'un couple de Prague, Mr et Mme Bergmann, très vivement recommandés par Ambros[2]). Je leur ai fait un peu les honneurs de l'Altenburg, d'abord à cause de la lettre qu'ils m'apportaient, et puis aussi en raison de leur amabilité personnelle.

1) Der Bischof von Fulda.
2) Der damals in Prag lebende Musikhistoriker und Kritiker (1816—76).

Alexandre Ritter[1]) compte passer quelques semaines avec sa femme et ses trois enfants à Friedrichsroda, près de Reinhardsbrunn, et, en attendant, s'est établi ici depuis trois jours. Le concert de Bülow à Magdebourg est fixé à Samedi prochain. Je me suis décidé à y aller et même à assister préalablement à la *Schumannfeier* de Zwickau dans le courant de la semaine, je vous en parlerai en tant qu'il y aura lieu. Ce genre de choses est entièrement dépourvu d'actualité pour vous comme pour moi en ce moment — mais puisque tant est que j'ai dû rester ici, je m'arrange on plutôt me dérange en conséquence. A Dresde et à Weymar, donc probablement ailleurs aussi, le bruit court que je dois vous rejoindre prochainement à Rome. Le *vox populi* nous est, comme vous voyez, très flatteusement favorable.

Cornelius s'en retourne demain à Vienne. Il m'a lu hier encore les premiers chapitres des *Bohémiens*[2]), sur lesquels je n'ai eu que des observations très minuscules à lui faire. Sa traduction me semble vraiment tout à fait réussie — et je suis persuadé que ce livre prendra peu à peu sa place, et la maintiendra. Augusz[3]) a fait une remarque juste: si les *Bohémiens* avaient paru il y a une couple d'années, ils auraient eu un succès d'entrainement en Hongrie. Il ne faut pas se le dissimuler, la couronne de fer a changé extérieurement une bonne partie de ma position. Je suis loin de le regretter — il s'agit seulement de continuer dans le même sens.

Voici une lettre de Magne; je lui ai écrit plusieurs fois. Je prie Dieu qu'Il vous soutienne, vous fortifie et vous comble de toutes Ses bénédictions! Par vous et pour vous

F. L.

1) Der Operncomponist (1833—96), Gatte von Richard Wagner's Nichte Franziska.

2) Liszt's Buch »Les Bohémiens et leur musique«, des Cornelius aus dem Französischen übersetzt hatte. Ges. Schriften, VI.

3) Baron A., ein naher ungarischer Freund Liszt's.

8.

Lundi, 11 Juin 60.

Vos lettres du 24 au 31 Mai me sont arrivées toutes à la fois hier, de Vienne, sous enveloppe de Magne — quelques heures avant mon retour de Zwickau et Magdebourg. Je vous envoie grâces et bénédictions par le télégraphe de ce matin, qui malgré la lenteur de son fonctionnement, aura toujours un peu d'avance sur la poste. Soyez pleinement rassurée sur mon compte — je vais comme de coutume, et vous attends. La maison est en bon ordre aussi — Miss Anderson seulement souffre d'un rhumatisme, mais qui n'a rien d'inquiétant.

Par vos lettres, je vous suis dans vos pérégrinations de Gênes et Pise, et votre arrivée à Rome, ainsi que vos premières impressions à l'embouchure du petit Tibre, au Capitole, à l'église de St André dei Frati, à l'église souterraine de St Pierre, me sont rendues toutes vivantes. Il n'y avait certainement pas de plus sage parti à prendre, que d'occuper au plus tôt le logement qu'on vous proposait si courtoisement. Je suis tout à fait surpris du bon marché de votre établissement de dix pièces[1]), et des autres arrangements, tels que voiture, valet de place, laquais servant à dîner, etc. Don Marcello[2]) s'est vraiment conduit d'une façon très méritoire, et je ne doute point que vous ne continuiez à vous entendre très bien avec lui sur toutes les questions subséquentes. Il n'en aurait peut-être pas été si aisément de même avec Denise[3]), si elle avait prolongé davantage son séjour. Entre vous et elle, il y a trop d'échange d'idées pour que le rapprochement personnel soit favorable à l'intimité. Par vos «antécédents» de position et vos «conséquents» de caractère, il s'est élevé comme une barrière insurmontable dans vos relations. Cette sorte de «charité hostile», comme vous dites très bien, dont

1) An der Piazza di Spagna

2) Secretär des Monsign. Gustav Hohenlohe, Erzbischofs von Edessa, welcher letztere sich, als Schwager ihrer Tochter, der Fürstin in Rom sehr annahm.

3) Gräfin Poniatowska, Cousine der Fürstin

sa dévotion se nuance, aussi bien que le patriotisme provincial qui l'inspire, ne lui permettent pas d'être simplement juste pour vous. Si résigné qu'on doive être sur les injustices en général — ce serait trop exiger que de vouloir qu'elles resserrent les liens d'affection entre parents et amis! Les choses se sont donc ainsi bien arrangées per son départ, pour votre agrément réciproque!

Les trois Pères Dominicains, sans ranger dans le catégorie des hauts dignitaires de l'Église, n'en seront pas moins des personnages d'importance. On ne peut que gagner en instruction et édification en pareille compagnie, et je vous engage fort à ne pas en négliger l'occasion.

L'excursion de plusieurs jours que je viens de faire en l'honneur de la *Schumannfeier* et du concert à Magdebourg dirigé par Hans n'offre rien qui mérite de vous être particulièrement mentionné en ce moment. Je vous joins seulement un petit programme du concert de Magdebourg, que Hans a admirablement conduit, et qui a eu d'un bout à l'autre un complet succès. Le nouveau programme des *Préludes* est de la façon de M^r mon gendre.

Vous aurez sans doute des lettres directes de Vienne; malgré cela je vous envoie celle datée de la Fête-Dieu. C'est à ce jour, si je ne me trompe, que Sa Sainteté bénit du haut de St Pierre «*urbi et orbi*». Que sa bénédiction remplisse aussi votre cœur de joie et de consolation! F. L.

Il est arrivé une très jolie toile de marine de Preller[1]), qu'un de ses amis, professeur à Iéna, a remise à Miss Anderson. Pour la curiosité du fait, je vous envoie sa lettre datée de Rome, 3 Mai.

9.

Dimanche, 17 Juin.

Toute mon âme éclate en un transport de larmes, à votre lettre du 3 Juin! Que Dieu est bon de m'avoir donné la grâce

1) Friedrich P., der grosse Landschaftsmaler (1804—78).

de vous connaitre, de vous suivre, de vous devoir **tout** ce qui dans mon existence n'est point vanité — ou amertume! Soyez bénie, incessamment bénie!

Notre curé m'a fait visite hier. Il vient de recevoir de nombreuses marques de respect et d'affection de la part de ses paroissiens, à l'occasion du 25[me] anniversaire de son entrée en fonctions dans le grand-duché de Weymar. Vous vous souvenez qu'il a été pendant longues années curé à Eisenach. Un diplome de D[r] en théologie, délivré à Rome, serait une distinction à laquelle il attacherait un grand prix.

Toute cette semaine s'est passée assez tranquillement, dans le vide des choses extérieures pour moi. Le Grand-duc est à Bade, où il se pourrait bien qu'il assistât au «coucher» de quelques petits souverains d'Allemagne, tenu par S. M. Louis Napoleon. Après Bade, il ira retrouver la Grande-duchesse en Suisse — et à la fin du mois, Leurs Altesses seront revenues à Wilhelmsthal. En fait de visiteurs étrangers, je ne vous parlerai que de Lenz[1]), qui vient de terminer son travail en 6 volumes sur Beethoven. J'ai passé toute une journée avec lui et il reviendra en automne. En sa qualité de légiste distingué, on l'a nommé aide-procureur au sénat de Pétersbourg. D'après ce qu'il m'a dit, il a été fort mêlé à votre affaire, durant les déplorables années qu'elle a dû traverser. A cette occasion, je n'ai naturellement pas mâché les mots sur les vilenies, extorsions et honteuses machinations, dont vous avez été victime!

J'ai terminé hier *les trois Bohémiens* de Lenau et me flatte qu'ils ne vous déplairont pas.

Est-ce la veuve du C[te] Rodolphe Apponyi, née C[sse] Benckendorff, que vous avez rencontrée à Rome? J'ai eu l'honneur de la voir assez souvent chez sa belle-mère à l'Ambassade de Paris.

Comme toujours, vous avez fait pour le mieux, en ne changeant pas de tribune le jour de la Fête-Dieu. Le bonnet

---

1) Wilhelm v. L., russischer Staatsrath und Musikschriftsteller (1808—83).

de votre composition avec de longues barbes noires est sans doute ravissant. Je vous demande de le rapporter et de m'admettre au plaisir de l'admirer ici. Je vous fais mon compliment d'avoir rencontré le P. Theiner[1]) et vous engage beaucoup à cultiver sa connaissance, si vous en avez le moyen. Il passe pour une des meilleures et des plus fermes têtes parmi les docteurs catholiques de l'époque. Mr Visconti[2]), de son côté, ne tardera pas à s'apercevoir qu'il n'y a point lieu à vous régaler de fadaises, à la manière des »Princesses russes«. Quant à Overbeck[3]) et Cornelius[4]), je suis complètement rassuré sur les bonnes relations que vous prendrez avec eux. Ce sont deux Princes de l'art — beaucoup moins fréquents que d'autres — avec qui vous serez naturellement très à votre aise, car vous respirez librement dans l'atmosphère des chefs-d'œuvre. J'approuve fort que vous augmentiez, sans plus tarder, la bibliothèque de Mgr Gustave[5]) par *l'Imitation* de Curmer[6]). S'il y a lieu, ne manquez pas de me rappeler au souvenir de S. Ex. le Bon de Bach[7]), à qui je demeure très sincèrement reconnaissant.

Vos lettres me rendent Rome plus sensiblement présente que si je voyais les choses de mes propres yeux. J'attends avec anxiété ce que vous me direz par le courrier prochain. Que bon Dieu vous conduise, vous fortifie, et vous comble de Ses bénédictions! F. L.

10.

24 Juin 60.

Votre pieuse et adorable lettre du 8 au 14 Juin me parvient exactement 8 jours après la précédente. Merci à genoux

1) Archivar des Vaticans.
2) Berühmter italienischer Archäolog.
3) u. 4) Die damals in Rom lebenden berühmten Maler.
5) Hohenlohe.
6) Eine illustrirte Ausgabe der »Nachfolge Christi« von Thomas a Kempis.
7) Österreichischer Botschafter in Rom.

de toute votre bonté, de votre patience, de votre inébranlable dévouement. Je les ressens jusqu'au plus profond des entrailles, et votre pensée fait la meilleure part de mes prières. Vous êtes le cantique d'espérance et de rédemption, qui s'élève sans fin de mon cœur vers Dieu!

Je vous ai déjà complimentée sur votre connaissance avec le P. Theiner, et suis charmé d'apprendre que vos relations avec lui se continuent. Dites-moi occasionnellement de quel travail il est maintenant occupé — et, s'il existe quelque bon portrait de lui, rapportez-le-moi. Si je ne me trompe, il est d'origine silésienne, et Lichnowsky[1]), entre autres, m'a souvent parlé de lui avec cette haute et admirative considération, qu'il se gardait fort de prodiguer. L'heureuse chance que vous avez eue de participer à la commande des fresques des 7 Sacrements d'Overbeck à Vienne, peut compter comme une noble et friande satisfaction digne de vous. *Für eine Dame*, comme dit Cornelius, *leisten Sie wirklich Unglaubliches!* A propos de peinture, vous ai-je dit que Brendel parle avec une admiration très particulière des articles sur l'exposition de Munich dans les *Anregungen*[2]), assurant de plus qu'ils avaient obtenu un très sérieux succès. Périer, ou quelque autre de la Légation française, vous fera ouvrir à quatre battants les portes de l'académie de France — et, puisque tant est que vous trouvez du temps pour vous occuper de choses d'art, je vous engage à ne pas négliger de faire la connaissance du directeur. Il y a quelques années c'était Schnetz, avec qui je me suis rencontré plusieurs fois, et dans les meilleurs termes d'affectuosité.

Ce que vous me dites de Mgr d'Edesse, me touche et m'intéresse vivement. Veuillez bien lui transmettre l'expression de ma respectueuse et profonde reconnaissance, et l'assurer *dass ich ihm vom Innersten des Herzens zugethan verbleibe*

1) Der Liszt nahe befreundete Fürst Felix L., der 1848, während des Frankfurter Aufstandes, einem fanatisirten Pöbelhaufen zum Opfer fiel.

2) Eine von Brendel und Pohl redigirte Zeitschrift.

C'est à peine un *paolo* de plus pour ses aumônes de Grand-aumônier — mais du moins il n'est pas manqué du mauvais coin!

Nous avons eu hier à midi une cérémonie protestante à la chapelle du château, en commémoration de la mort de Maria Paulowna. Dittenberger[1]) a fait un discours «onctueux» plein de «sécheresse», de conventionnel, dans lequel il était indéfiniment question des *unaussprechliche* vertus de la défunte, et des «indicibles» bénédictions qui s'y attacheraient à tout jamais. Un de mes voisins remarquait qu'en considération de tout cet appareil de choses «indicibles» — l'orateur aurait aussi bien fait d'en moins «dire». La P^sse Régente et la P^sse Charles assistaient à la cérémonie. En guise de pendant comme style officiel au discours de Dittenberger, je vous envoie la congratulation de la Gazette officielle du 24 Juin. C'est aussi une manière d'enterrer les vivants sous la flatterie!

J'ai revu le Cte Benst[2]) et Fehlesen. Ce dernier a raconté le divertissement que le Grand-duc de Darmstadt avait fourni au «Congrès-Malgré» de Baden-Baden, par son uniforme. Son Altesse Royale qui, par goût de la propreté, a «institué» l'uniforme en permanence — pour toutes les branches et tous les rejetons de l'administration du Grand-duché — est arrivée boutonnée jusqu'aux tempes avec son aide de camp très uniformé également, nonobstant l'étiquette prescrite, qui enjoignait l'habit bourgeois par raison d'intimité courtoise entre les souverains. Aussi après le coup d'état de son uniforme, le Grand-duc repartit dès l'aurore. Dingelstedt, à ce récit, observa que Monseigneur avait dû produire l'effet — *der Sau im Judenhaus*, proverbe allemand!

Je me suis mis à ma besogne musicale, qui absorbe toute ma pauvre cervelle. «*And if words were lightning, I would speak*». Que toutes les bénédictions du Seigneur reposent sur vous! F. L.

1) Superintendent in Weimar
2) Hofmarschall in Weimar

11.

29 Juin

C'est aujourd'hui la S[t] Pierre et Paul, les tout glorieux apôtres de N. S. Jésus, qu'ils ont glorifié par leur vie et leur mort! Vous aurez assisté, ce matin, à l'office que le S[t] Père célèbre en leur honneur. Ma pensée était avec vous et puis aussi avec votre père et votre mère, dont ce jour marque la double fête[1]. Bénie soit leur mémoire sur cette terre, et que la lumière éternelle luise sans fin à leurs âmes dans cette union suprême avec Dieu, vers laquelle vous et moi, nous «ardons» avec angoisse et gémissements ici-bas! Le précieux et pieux souvenir que vous conservez pour votre père, et qui est demeuré un des ressorts les plus actifs de votre nature, me l'a rendu vénérable et cher! Je ne puis songer à la touchante bonté que votre mère m'a témoignée les dernières années de sa vie, sans un profond attendrissement.

Le courrier de l'Ambassade de France m'apporte votre lettre du 22 Juin, ce qui est une avance de deux jours sur les précédentes. Quoique chaque mot qui me vient de vous soit comme une rosée pour la terre sèche de mon cœur, cette fois il s'y mêle une navrante tristesse. Hélas! qui plus que moi pourrait ressentir «l'insuffisance» non seulement de mes lettres, mais de toute mon existence, de tout ce que je suis et fais? Je vous l'ai dit et répété souvent dans la vérité de mon cœur. Par vous seule, je puis me réconcilier un peu avec moi-même, et ne pas être entièrement accablé du poids de mon «insuffisance»! Ne vous lassez donc point, mon doux ange, et demeurez-moi, jusqu'à mon dernier souffle, joie, consolation, appui, espérance et salut! Comment pouvez-vous imaginer que je pourrais me passer de vous? Que deviendrais-je, bon Dieu, si vous veniez à me manquer? Une façon de Job au petit pied, «très ennuyeux» à lui-même, avec un ample fumier de souvenirs! Ah! croyez-le bien, je n'aspire qu'à un seul but — c'est «d'infondre» toute ma vie, mes songes et mon travail, à votre amour qui est la bénédiction de Dieu sur moi!

[1] Die Eltern der Fürstin hiessen Peter und Pauline

Pardonnez si je vous ai peu parlé de la manière dont le vide des jours se remplit en votre absence. J'aurais dû le faire, puisque vous vous en préoccupez, mais d'abord vous connaissez mon habitude invétérée de laconisme épistolaire — et puis j'y prends si peu d'intérêt qu'il ne me vient pas à l'idée que vous y portiez plus d'attention. Il me semble pourtant que je vous ai dit de mon excursion à Magdebourg et Zwickau avec Brendel, Pohl, etc., ce qui valait à peu près la peine d'être mentionné, en particulier la grande satisfaction que m'a causée Hans par la direction vraiment magistrale du concert de Magdebourg, où l'on a exécuté le *Goethemarsch*[1]) et les *Préludes*[2]). Depuis mon retour, je me suis remis à la besogne, et passe chaque jour 5 à 6 heures au moins entre mon piano et ma table à écrire — cherchant des accords et des accents . . . introuvables peut-être, mais qu'un aiguillon ardent me pousse à poursuivre. Quand vous serez revenue, je vous montrerai les produits de ma «cuisson».

Pour le moment, presque toutes mes connaissances d'ici sont absentes et en villégiature: les Sabinin[3]) à Friedrichsroda, près Reinhardsbrunn, Cossmann[4]) et Mme Pohl[5]) à Bade, Lassen à Bruxelles, etc. Dingelstedt, que j'ai revu une couple de fois, part après-demain Je me suis arrangé avec Mr de Laporte pour faire un rubber hebdomadaire à la *Erholung* — attendu qu'à cause du petit nombre de membres présents, le *Neu-Weimar-Verein*[6]) a prorogé ses réunions jusqu'en Septembre Avec Scotchy, nous lisons régulièrement les journaux après-dîner — et le soir, nous nous livrons aux jouissances du 66[7]) Parfois

1) u 2) Liszt'sche Compositionen

3) Familie des russischen Propstes in Weimar Die Tochter Martha war Liszt's Schülerin

4) Solovioloncellist der Weimarer Hofcapelle

5) Gattin Richard Pohl's, Harfenistin der Weimarer Capelle († 1870)

6) Verein von Musikern und anderen Künstlern, der von Liszt und Hoffmann v. Fallersleben gegründet und von Ersterem präsidirt wurde

7) Ein Kartenspiel.

aussi du whist, quand Hélène Sabinin, qui est restée seule de la famille ici — ou Aline Hundt[1]), viennent à notre aide. Voici le menu très menu de mon train de vie extérieure — qui du reste me convient parfaitement. Par-dessus toutes choses, je vous le répète encore — j'ai une confiance illimitée en vous. Après avoir accompli l'impossible, par l'étonnante énergie et la hauteur de votre caractère — les choses possibles, quelque difficiles et délicates qu'elles soient, se réaliseront aussi *poco a poco*. Il n'y a pour cela qu'à continuer de dire et de faire exactement comme vous dites et faites. Amen!

En parcourant hier le vol. des *Moralistes espagnols*, j'y ai trouvé deux proverbes assez piquants, que je vous cite: «Pauvre comme Job, superbe comme Tarquin.» — «Dieu te garde da 'paragraphe' de légiste, d''infra' de canoniste, d''et cætera' de notaire, et de 'recipe' de médecin».

J'espère recevoir une lettre de vous demain ou après-demain et vous répondrai de suite. Que la grâce et la paix de Dieu soient avec vous! Pardonnez-moi, et ne doutez pas de tout ce que vous êtes pour moi! F. L.

12.

1er Juillet

Votre dernière lettre du 15 au 21 Juin, surabonde en preuves d'à-propos, de tact, de discernement, d'esprit et d'inspiration de conduite. Je vous ai dit de suite par télégramme que rédaction et lettre, choix d'objets d'art, tenue et contenance passive et pieuse, tout me semblait très admirable et parfaitissime. Permettez-moi de reprendre, avec un peu plus de détails, l'énumération des parties de ce tout fort varié. La lettre à Overbeck, avec son nuage d'encens obligatoire, est du plus beau ton et de la plus savante et subtile mesure. La part de la foi et celle de l'artiste y sont ménagées et entrelacées de manière à grandir l'artiste encore par le catholique, et à donner au catholique un lustre d'art qui lui fait une auréole.

1) Schülerin Liszt's, Componistin, früh verstorben.

La citation de Manzoni vient à point nommé — et la nuance de l'intitulation entre très illustre maître et cher et immortel maître parachève ce petit chef-d'œuvre. Les cadeaux de coupe et de lampe correspondent à la nuance des épithètes «très illustre» et «cher et immortel». Une inversion dans la distinction de ces deux objets en détruirait la signification. La coupe revenait nécessairement à Overbeck, comme la lampe à Cornelius. J'approuve et admire le style de la lettre, le choix et l'appropriation des objets. Ceci fait partie de la tenue et contenance passive et pieuse, que votre tact exquis vous a fait trouver d'emblée. A ce chapitre se rattache votre dîner avec les Dominicains, Dimanche, 17 Juin, trait d'esprit du meilleur goût!

4 Juillet, Mercredi matin.

L'envoi de ces lignes a souffert un retard de 24 heures. Notre pauvre Riese[1]) est morte — et je suis parti par le train de nuit, pour assister à ses obsèques. Elles ont eu lieu hier, Mardi matin, à 6 h. $^1/_2$, au cimetière de St Jean à Leipzig, qui en ce moment est tout empanaché par mille touffes de rosiers en fleur. Pendant le discours que le prêtre protestant a tenu au bord de la fosse ouverte, près du cercueil sur lequel était déposée une couronne de roses blanches — les oiseaux gazouillaient, les rosiers exhalaient une langueur attendrie, un jeune bouleau agitait plaintivement ses branches. Il me semblait qu'il cherchait à remémorer quelque mélodie que mon fils avait chantée[2]) — et mes larmes y ajoutaient des accords navrés! Que Dieu, dans Sa miséricorde, soit à jamais la béatitude de ceux que nous avons aimés!

Vous ai-je dit que je m'occupais d'une composition instrumentale, à laquelle je songeais depuis longtemps, et qui sera intitulée *les Morts*[3]). Chaque strophe retombera sur des accords

---

1) Clara R., Clavierlehrerin in Leipzig, Schülerin Liszt's.

2) Boulsan, Birke, nannte die Fürstin gern Daniel Liszt.

3) Sie blieb unveröffentlicht und findet sich unter den Manuscripten des Weimarer Liszt-Museums.

qui correspondent au verset: »Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!«

Les journaux annoncent la mort du Cardinal Wiseman. Vous l'avez vu encore, il y a 16 jours à peine. Je lui suis redevable d'une calme et douce journée à Lisbonne. J'hésite presque à vous envoyer cette petite page. Sans avoir, comme on dit vulgairement, peur de la mort — vous ne partagez cependant pas tout à fait mon sentiment de quiétude radiante envers la mystérieuse messagère, l'auguste patronne de notre délivrance. Or, croyez-moi: elle vous sera une suprême dilection — à vous qui avez tant souffert, tant prié, gémi, combattu, mérité et aimé! L'amour est victorieux de la mort, de cette terre — et là-haut, il n'y aura plus de mort! Par vous et pour vous. F. L.

13.

6 Juillet 60.

Quoique probablement vous connaissiez déjà les deux lettres pastorales, de Mgrs de Rouen et de Carcassonne, je vous les envoie pourtant sous ce pli, car elles expriment avec une éloquence persuasive le sentiment catholique dans la situation présente. Dans mon enfance, j'ai été assez souvent chez les parents de Mgr de la Bouillerie. Depuis, le frère Augustin Hermann[1], dont le couvent relève de son diocèse, m'a assuré de la continuité de ses bienveillants sentiments à mon égard. Vous vous souvenez peut-être qu'il avait été question de faire exécuter une Messe de ma composition à Carcassonne. Mais il s'agit de tout autre chose en ce moment. Que Dieu vous conduise et vous garde!

---

1) Hermann Cohen, Schüler Liszt's, gefeierter Pianist, war als »Frater Augustin« den Carmelitern beigetreten. Mit gefangenen Franzosen kam er im Krieg von 1870 nach Berlin und starb daselbst 1871.

14.

11 Juillet 60.

Le courrier de Rome a manqué cette semaine, et voici dix jours qu'il ne m'est point parvenu de lettre de vous. Résolu à ne pas m'inquiéter, je me résigne — et vous en parle seulement afin que, pour votre part, vous ne soyez pas surprise si par hasard vous attendiez réponse de moi sur telle ou telle chose. Ma dernière lettre du 4 Juillet doit vous arriver aujourd'hui ou demain, d'après mes calculs de poste. Je tâche de vous comprendre comme je vous aime — très entièrement et sans aucune obscurité.

Voici une pénible nouvelle que la lettre de Blandine cijointe vient nous apprendre[1]. J'ai naturellement écrit de suite à Blandine et à ma mère. Espérons que ce malheureux accident n'aura pas de suites graves. S'il en était autrement, j'ai demandé qu'on me télégraphiât — car je me déciderais probablement à aller à Paris.

Je mets sous la même enveloppe une page de la dernière lettre de Cosette, à cause de la drôlerie du mannequin et de l'automate. Vous ai-je dit que Cosima attend ses couches en Septembre? Bronsart est revenu ici avant-hier avec Inga — ils partent après-demain ensemble pour Danzig. L'affaire des concerts de l'*Euterpe* à Leipzig est en bon train, et Bronsart en prendra la direction. Brendel s'est conduit avec tact, habileté et énergie dans cette circonstance. La ligne sur Mme Kalergis[2]) dans la lettre de Cosima se rapporte au service qu'elle vient de rendre à Wagner, en comblant généreusement le déficit de ses concerts de Paris, par l'avance de plusieurs milliers de francs. C'est un beau trait qui m'a causé une très agréable surprise, et dont j'ai été directement informé par une courte lettre de Wagner, que j'ai communiquée à Cosima.

J'ai passé la journée de Dimanche à Leipzig pour y entendre le *Miserere* d'Allegri et le magnifique *Crucifixus* de Lotti,

1) Liszt's Mutter hatte zum zweiten Male einen Beinbruch erlitten, erholte sich aber bald wieder.

2) Nachmals Frau v. Monkhanoff, Freundin Liszt's und Wagner's

à un concert du *Verein* de Riedel[1]). Je vous en envoie le programme. Cette audition m'a en quelque sorte rapproché de vous à Rome, et remis, si l'on peut parler ainsi, sur la pente «ascendante» de mes ardeurs pour la composition de musique religieuse. Il faut que j'écrive bientôt le *Stabat mater dolorosa*, et le *Stabat mater speciosa*, dont le texte m'a été communiqué par Émile[2]). Tous ces tons gémissent, chantent et prient dans mon âme. Pour le moment, je suis tout absorbé par la composition mentionnée dans ma dernière lettre. Ne me grondez pas de n'avoir pas encore terminé l'*Élisabeth* — mais je ne suis pas toujours libre de fixer à mon gré la tâche que j'ai à remplir. Cependant je tiendrai parole, et l'*Élisabeth* sera prête à temps et comme elle doit l'être.

Le Grand-duc est de retour depuis 4 jours — il ne m'a point encore fait demander. Scotchy souffre toujours passablement de ses rhumatismes. Du reste, rien de nouveau. Dans le dernier N° du *Courrier du Dimanche*, il y a un brillant article de Montalembert[3]) sur les convents. J'ai envoyé à Magne sa traduction de l'*Iphigénie* de Halm[4]) parue enfin dans le N° de Juin de la *Revue Germanique*. Que toutes les bénédictions du Ciel soient avec vous!

15.

15 Juillet 60.

Très infiniment chère,

Au risque de vous paraître bien monotone, il faut encore que je vous dise toutes sortes de louanges. Personne au monde n'est organisé comme vous, avec ce double sens, si pénétrant des idées et des choses. Votre parallèle entre Raphael et Michel Ange touche avec une lumineuse profondeur d'intelligence aux

1) Carl R. (1827—88), Gründer und Dirigent des nach ihm benannten bekannten Leipziger Gesangvereins, eifriger Förderer der neudeutschen Musikrichtung.

2) Emile Ollivier, Liszt's Schwiegersohn.

3) Charles de M. (1810—70), französischer religiöser Schriftsteller und Staatsmann.

4) Von Prinzessin Marie Hohenlohe übersetzt.

plus subtils secrets de l'art — et tout à côté, quelques minutes après, vous expliquez avec une finesse d'argumentation aussi pratique que surprenante, comme quoi il vous sied mieux en ce moment de ne pas inviter à dîner. Si je ne puis tout à fait souscrire à la comparaison que vous daignez faire de ma petite individualité avec la grande figure de Michel Ange — me sentant un peu nain en face de ce géant — j'abonde dans votre donnée, par rapport aux invitations. Elle appartient à ce que j'ai nommé votre contenance pleinement passive, qui malgré la prodigieuse trempe de votre caractère et l'extrême activité de votre esprit, vous est cependant très naturelle. Si les circonstances multipliaient pour vous les embranchements avec les choses extérieures, par des relations plus nouées — vous n'en resteriez pas moins non pas en dehors ni à côté d'elles, mais très simplement au-dessus, par l'élévation fixe de votre grande âme.

Je suis bien aise que vous ayez eu occasion de réparer une petite négligence envers Manning[1]). La nouvelle de la mort du Cardinal Wiseman a été démentie — mais on le dit gravement malade. Je vondrais me flatter que vous ne trouverez pas ma lettre à Antonelli[2]) par trop mal rédigée. Télégraphiez-moi de suite s'il en fallait une autre. Peut-être trouverez-vous moyen de m'envoyer par courrier d'Ambassade de Vienne une de vos cinq photographies.

Voici 2 lettres assez rassurantes des Ollivier. J'y joins 2 autres de Mulinen et Laroche[3]), ainsi que l'article de Montalembert sur le relâchement des ordres religieux. Le «cardinal laïque», comme on a surnommé Montalembert, y gourmande vigoureusement les abus qui ont infesté le clergé régulier — tout en maintenant intact l'honneur primitif de ces grandes institutions. Il déploie pour elles cette éloquence dominatrice, pathétique, mouvementée, frappant d'estoc et de taille, dévorée du zèle de la maison du Seigneur.

1) Nachmals Cardinal
2) Cardinal A.
3) Der berühmte Wiener Schauspieler.

Je verrai Monseigneur[1]) demain, à Ettersburg. Il m'a déjà fait inviter la semaine passée, mais le message m'est parvenu trop tard. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire pour le moment. Bronsart, Inga et les Ritter avec la mère, pour laquelle je conserve un respect particulier, ont passé de nouveau plusieurs jours ici. L'affaire des concerts de l'Euterpe à Leipzig est à peu près arrangée. J'ai dû perdre plusieurs jours à en jaser. Bronsart prendra la direction musicale, tout en conservant sa position à Löwenberg. Le pire qui puisse arriver est un déficit de 300 à 400 écus — mais il n'y a pas de danger probable. La chose a une certaine importance, de manière que je crois qu'il faut l'entreprendre quand même. Brendel, qui s'est parfaitement conduit en tout ceci, est du même avis. Bronsart et Inge sont partis hier pour Danzig, où ils passeront une couple de mois chez les parents de Bronsart. Notre ami Hans II[2]) est toujours aussi éperdument amoureux.

Encore une fois toutes louanges et bénédictions pour vous, qui êtes mon bon ange, ma joie, ma gloire et mon salut.

F. L.

16.

16 Juillet.

En y réfléchissant de nouveau, il m'a semblé que la première phrase de ma lettre à Antonelli, que j'ai faite d'un trait, était d'une rédaction un peu trop «locale». Elle m'avait paru bonne d'abord — mais maintenant elle me déplaît presque. Jugez si celle que je vous envoie ci-après, ne vaut pas un peu mieux. Choisissez celle des deux que vous trouverez le moins impropre à être remise. Dans celle d'aujourd'hui, j'ai laissé la date en blanc. La précédente portait celle du 11 Juillet, jour de la fête de St Pie, d'après notre calendrier d'ici. Charmé de cette découverte, j'avais oublié de consulter l'almanach de Gotha, qui contient les 3 calendriers

1) Grossherzog von Weimar
2) Bronsart zum Unterschied von Hans I., Bülow

grégorien, réformé et russe. Je ne me suis aperçu que tout à l'heure que le calendrier grégorien différait à ce jour du 11 Juillet du calendrier réformé, de manière que mon intention d'à propos «de faire un humble cadeau à Sa Sainteté pour le jour de sa fête»[1], ne sera pas intelligible à Rome. En toute chose je fais toujours mieux de m'en tenir exactement à ce que vous me dites. Probablement il sera temps encore de réparer ma demi sottise — et je suppose aussi que ma seconde rédaction vous conviendra davantage. Si les deux vous paraissaient également mauvaises, télégraphiez-moi de suite, et je vous en enverrai une troisième et une quatrième s'il le faut.

Comment assez vous louer, vous remercier, vous bénir pour toute la sagesse, la grâce, la persévérance et la vaillance avec lesquelles vous remplissez si admirablement votre «vocation»! J'en suis attendri aux larmes parfois — à d'autres moments, j'en ressens un noble orgueil! Puissé-je seulement me rendre un peu digne de vous!

La poste est tellement lente que malgré mes réserves en fait de télégraphe, je n'ai pas résisté à la tentation de vous dire par cette voie, un peu plus tôt, que vous accomplissez admirablement toutes choses. Il se rencontre bien des gens qui ont ce que j'appellerai l'aperception des choses, et les entrevoient assez nettement à certains moments donnés — mais passagers. Chez vous, il y a une fixité étonnante, et par conséquent une logique imperturbable dans vos actes — à travers une non moins étonnante richesse et variété dans les formes et modalités. Pour ne pas mêler les tons, et aussi éviter autant qu'il se peut les retards de poste — je réserve pour une autre lettre quelques détails plus ou moins indifférents. Par vous et pour vous.

F. L.

17.

21 Juillet 60.

Hélas, ma très infiniment chère, je ne ressens que trop toute la pénurie et défaillance de mes lettres! J'en ai le

1) Ein Beitrag zum Peterspfennig.

cœur contrit et humilié, et ne puis me consoler de cette profonde affliction de ma vie de vous être de si peu de chose et de si peu d'aide! Pardonnez-moi toutefois, je vous en supplie à genoux! Cette fois, votre lettre du 29 Juin au 5 Juillet a souffert un retard de près d'une semaine. Magne m'écrit en même temps. Je continuerai cette lettre prochainement, étant interrompu. A vous pour le temps et l'éternité.

F. L.

18.

Maintenant je continue ma lettre d'hier. Otto Bach[1]) m'est arrivé il y a 4 jours, et m'a apporté votre chère lettre avec le chapelet, et le fichu romain pour Scotchy. Elle vous remerciera elle-même aussitôt qu'elle sera en état de le faire, ce qui pourra tarder de quelques jours — car notre pauvre Scotchy est très tourmentée par ses crampes. Probablement je l'engagerai à passer quelques semaines aux eaux de Liebenstein, si son mal continue du même train que depuis plusieurs semaines. Ce ne sera qu'un palliatif, à ce que dit le médecin, mais c'est déjà quelque chose. Il paraît qu'une fille du Pce de Ligne, jeune personne d'à peine 20 ans, est morte, il y a peu d'années, de cette maladie, que jusqu'ici la science médicale n'est point parvenue à maîtriser. Triste nature humaine!

Je me suis très affectueusement occupé de Bach. Il a dîné une couple de fois à l'Altenburg, et j'ai eu de longues conférences avec lui au sujet de sa symphonie qui contient d'excellentes choses et produira un bon effet. Je la ferai exécuter à un concert de Cour l'hiver prochain, ici, si tant est que nous y soyons encore. En attendant, je lui ai conseillé de s'adresser à Leipzig, etc. Aujourd'hui ou demain je lirai avec lui son libretto de *Lenore*, dont probablement j'aurai à le dissuader — car la situation principale de la cavalcade

1) Bruder des Botschafters, nachmals Director des Mozarteums in Salzburg und zuletzt Capellmeister der Votivkirche in Wien (1833—93).

n'est pas à représenter, ce me semble, sur le théâtre Or, si elle manque, le public se cabrera . . . . comme un âne, ce qui est d'ordinaire son rôle naturel! Bach m'a aussi parlé de ses visées, comme maître de chapelle ou *Musikdirector*. Je tâcherai de lui être de quelque utilité de ce côté, quoique j'aie dû le prévenir que les menées et le tapage de ma partie adverse, coalisée dans le but de me ruiner totalement, resserrent extrêmement les limites de l'influence que, dans cette région de choses du moins, il m'appartiendrait d'exercer légitimement et sans conteste Le souvenir particulièrement reconnaissant que je conserve des procédés de son frère à mon égard — me fait une obligation de lui être utile du mieux que je puis J'ai aussi remarqué avec plaisir un développement sensible de son talent de composition, depuis mon dernier séjour à Vienne. Pour le débarrasser des entraves superflues, je lui ai naturellement conseillé de retrancher tout le programme de sa symphonie, lors de sa première exécution — sauf à la faire imprimer plus tard La charité chrétienne ne nous commande point de donner prise en toute occasion aux Bischoff[1], Gumprecht[2], Hanslick[3], Bernsdorf[4] et Davison[5]. En fin de compte, nous devrions pratiquer avec un peu de suite la maxime du *Feldmarschall* Wrangel, que je cite volontiers: «*Man ärgere sich nie — wenn es aber schon Ärger geben muss, so sehe man zu, dass sich die Anderen ärgern!*»

J'ai été deux fois à Ettersburg cette semaine — la première en visite, la seconde à un diner intime. La Grandeduchesse a reçu une lettre du C[l] Antonelli, gracieuse pour vous Monseigneur m'a reparlé de Fondation-Goethe, conser-

---

1) L F Ch B (1794—1867), Redacteur der »Niederrheinischen Musikzeitung« in Cöln

2) Otto G (1829—1900), Musikreferent der Berliner »National zeitung«

3) Eduard H (geb 1825), der berühmte Wiener Musikschriftsteller und Kritiker

4) Eduard B (1825—1900), Kritiker der »Signale« in Leipzig

5) James William D (1813—85), Musikreferent der »Times« in London

vatoire, etc, — et même d'une excursion chez le P[ce] Pückler avec votre très humble serviteur. J'ai accepté avec empressement cette dernière velléité, moins onéreuse que les précédentes. Il faut savoir se résigner à n'être trouvé bon à rien, tout en sachant qu'on pourrait servir à quelque chose!

Anecdotes. Lors de l'entrevue de Bade, S. M. l'Emp. Napoléon aurait dit: «Le Roi de Saxe est un homme d'esprit, mais voilà tout!» Ceci serait à rectifier en ce sens que le Roi de Saxe est très instruit, même savant — mais jurisconsulte un peu pédant, sinon racorni, qui a fait entrer jusqu'aux «cercles» de Dante, dans le cercle de ses idées gouvernementales. A propos de cette parenthèse, avez-vous regardé Savonarole et Dante dans la fresque de la *Disputa* de Raphaël? Je l'ai fait repeindre, pour ne pas dire copier, par Lehmann[1]) il y a 20 ans — vous savez pour qui — Monseigneur a revu dernièrement M[me] la D[sse] de Sagan. «C'est décidément une femme extraordinaire et d'un grand caractère», me dit-il. «Déterminée sans doute, jusque dans ses émouvoirs», répliquai-je. La Grande-duchesse s'est montrée fort bienveillante pour moi, ce soir.

Autres anecdotes, non garanties authentiques. L'Emp. Napoléon serait en susceptibilité vis-à-vis de Richard Metternich[2]), à cause de l'Impératrice — qui malgré un premier avertissement donné par son époux, a causé en tête à tête avec le Prince pendant une demi-heure. De là, possibilité non probable d'un changement à l'Amb. d'Autriche à Paris. L'entrevue de Teplitz entre le P[ce] Régent de Prusse et l'Emp. d'Autriche, laquelle aura lieu en deux jours, «est un emplâtre appliqué avant la blessure que les deux amis pourraient recevoir chacun pour son compte». L'Emp. Napoléon portait à Bade la décoration de Bade — d'autres se demandaient comment se décorer. Vous vous souvenez que le C[l] Antonelli, pour le portrait qui se trouve à Ettersburg, s'est fait peindre

1) Vermuthlich Rudolf L. (geb. 1819), gleich seinem Bruder Heinrich, der ebenfalls Maler war, Liszt befreundet.
2) Fürst R. M., österreichischer Botschafter in Paris

avec les grands cordons d'Espagne, d'Autriche, et la Légion d'honneur, si je ne me trompe, car je n'ai pas revu ce portrait dernièrement N'a-t-il pas voulu dire par là Leurs Majestés catholique, apostolique et très chrétienne doivent savoir ce que je représente et veux.

Votre dernière lettre — dont je reprendrai quelques détails — ayant été fort en retard, j'espère que la prochaine me parviendra plus régulièrement Quoiqu'il arrive, je vous dis comme Sieyès[1]) à l'Assemblée constituante: «Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier» — et demeure invariablement, à toujours, avec joie et conviction, votre fidèle esclave.

22 Juillet 60 F. L.

Restez tant qu'il faudra

19.

24 Juillet 60.

Que le laurier et le myrthe croissent et fleurissent ensemble, pour vous aussi, très infiniment chère! Mgr Bellegarde a eu là un excellent à propos, en vous cueillant ces fleurs. Elles sont de bon augure — et, en dépit de tous les obstacles, votre front se couronnera du laurier des victorieux, j'en ai l'inébranlable espoir. Vous semblez ne pas avoir entièrement saisi le sens que j'attachais à ces mots de contenance pieuse et passive, qui s'adaptaient particulièrement à certains faits négatifs — comme votre abstention de la fête Overbeck, votre parti sagement pris de ne pas faire d'invitations à dîner, et d'autres choses de cet ordre secondaire, sans doute, mais non sans importance Pour ce qui est du principal, cela ne peut faire question. Votre foi vous inspire, et vous guide impérativement. Je n'ai point à vous conseiller là-dessus, mais simplement à vous admirer et à vous bénir de toute mon âme! Lors même que vous devriez quitter Rome sans avoir obtenu ce que vous êtes si légitimement en droit de demander,

1) Abbé de S. (1748—1836), Mitglied der Constituante und zweiter Consul in Frankreich

tout ne serait pas perdu pour cela. Nous aviserons ensemble à ce que sera conseillable de faire. Ne vous troublez donc pas, fiancée adorée, et espérons, même en désespoir de cause, dans Celui qui ne faillit point à Ses promesses! J'assiste à toutes vos tribulations, et les partage en pensée — à ma manière. En somme pourtant, il m'est évident que vous avez emporté de haute lutte votre position, et accompli votre tâche avec sublimité. On a défini l'éloquence l'art de dire ce qu'il faut, tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut. Or, il est une éloquence de conduite et de pratique, qui ne le cède point à celle des discours, et suit la même règle. Vous la possédez d'une façon qui tient du prodige, et en faites preuve chaque jour. Le titre d'«œcuménique» que vous a décerné le Cl Andrea est parfaitement trouvé, et très d'accord avec celui que vous tenez de Humboldt — *die vielbegeistigte Fürstin*. Ce mot a été inventé pour vous par Humboldt. Je vous engage à maintenir votre belle humeur, car vous en avez besoin. Cela ne gâtera rien à la belle, bonne et haute conscience de vous-même, que vous êtes si fort en mesure de conserver inaltérable.

Merci de l'envoi des cartes de visite, et du portrait du Gl Lamoricière [1]). Vous ne me parlez plus du P. Theiner. Le voyez-vous parfois? Qui porte le titre de «*Cardinalevicario*»? Je suis très aise de vos bons rapports avec Bach. C'est une rare intelligence politique et bien cambrée. A mon sens, il ne s'est guère trompé dans son idée d'unification de l'Emp. d'Autriche. On sera forcé d'y revenir, malgré tout le tapage du moment. Je vous fais compliment de votre connaissance avec le R. P. Beckx [2]). Ce doit être sans doute «un homme», comme disait Napoléon de Goethe à Erfurt. Faites venir de Paris un second exemplaire de l'*Imitation* pour Mgr Gustave. Si Sa Sainteté donnait plus tard quelque suite à l'idée d'établir pour ainsi dire «le canon» du chant d'Église sur la base exclusive du chant Grégorien — c'est

---

1) Damals Befehlshaber der französischen Truppen in Rom
2) Jesuiten-General

une œuvre à laquelle je me dévouerais corps et âme, et, qu'avec la grâce de Dieu, j'espère être en état de bien accomplir. Peut-être trouverez-vous moyen de me faire tirer copie, par l'entremise de Mgr Gustave, du mémoire présenté par Spontini[1]) à S. S. Grégoire XVI, au commencement de l'année 1839 sur la réforme de la musique d'Église. Spontini me l'avait communiqué alors, mais je voudrais le relire. Pour le travail que j'intentionne, j'aurais surtout à employer les matériaux fort bien préparés déjà à Ratisbonne, par la publication du Chanoine Proske[2]) et par Mettenleiter[3]), dernièrement décédé. De plus il me faudra faire quelques recherches à Bruxelles, Paris et surtout Rome. En un an de temps, je pourrais être en mesure de soumettre à Sa Sainteté cette œuvre, qui si elle daignait lui accorder son approbation, serait adoptée par tout le monde catholique. Quand il y aura lieu, j'en tracerai préalablement le plan, très simple en lui-même, car il s'agit là par-dessus tout de fixer ce qui est immuable, dans la liturgie catholique — tout en l'appropriant aux exigences de la notation actuellement en usage, sans laquelle il n'y a pas moyen d'obtenir une exécution précise et satisfaisante. Tous les instruments d'orchestre seraient écartés — et je conserverai seulement un accompagnement *ad libitum* d'orgue, pour soutenir et renforcer les voix. C'est le seul instrument qui ait un droit de permanence dans la musique d'Église — moyennant la diversité de ses registres, on pourra ajouter aussi un peu plus de coloris. Toutefois j'en userai avec une extrême réserve. Comme je l'ai dit, je n'écrirai la partie d'orgue qu'*ad libitum*, de manière qu'elle pourra être entièrement omise sans aucun inconvénient.

Je vous joins trois lettres d'Édouard[4]), de Blandine et aussi

1) Gasparo S. (1774—1851), der berühmte Operncomponist.

2) Carl P. (1794—1861), Musikforscher, Herausgeber des grossen Sammelwerkes »Musica Divina«.

3) Joh. Georg M. (1812—58), Chorregent, Organist und kathol. Kirchencomponist in Regensburg.

4) Eduard von Liszt, Liszt's Stiefonkel, nachmals Generalprocurator in Wien.

de Brendel, puisque tant est qu'à Rome même, ces petites choses conservent une sorte d'intérêt pour vous! De quel Cardinal a-t-on dit: rien n'était ni trop grand ni trop petit pour sa vaste intelligence? Rappelez-moi son nom. J'ai répondu à Édouard, pour le tranquilliser. Dans l'entretemps il aura en probablement directement de vos nouvelles. Pai vous et pour vous F. L.

20.

30 Juillet.

J'ai eu le pressentiment de votre maladie, très infiniment chère, seule et unique au monde. Je m'inquiète pour vous et souffre avec vous, en priant Dieu qu'Il vous guérisse, vous soutienne et vous ramène heureusement! Votre lettre du 13 au 19 Juillet vient de m'arriver. En dévotion, on connaît «le don des larmes». Je ne mésuse pas du langage, en vous disant que vos lettres me font ressentir ce «don», au plus profond de l'âme. Puissé-je me rendre un peu digne de tant de grâces que Dieu répand sur moi par votre amour!

Votre dernière entrevue avec Antonelli remonte encore ma confiance en l'heureuse issue des choses. Il faudrait qu'on fut encore plus pierre que les 3000 échantillons de la collection du Cl Antonelli, pour ne pas exaucer votre prière. En attendant, le petit mot d'Antonelli, qui vous a fait l'effet d'une gorgée de bon vin, survenant après des tisanes sans fin, comme vous dites spirituellement, est un bon pronostic — car ces sortes de personnages ne s'aventurent guère, même pas en petits mots. Résignez-vous cependant, affectueusement et de bonne grâce, aux tisanes. Elles sont déjà un immense progrès ou mieux sur les couleuvres et les scorpions qu'on vous a si fort servis ailleurs! Vous êtes assez vigoureusement constituée pour ne pas craindre d'être débilitée par ces quelques infusions bénignes. Je ne suis promis de ne pas vous louer aujourd'hui, pour ne pas toujours rebâcher la même chose. Toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer dans vos lettres datées de Rome, comme un surplus de lucidité,

de fermeté et de finesse d'appréciation. Vous comprenez étonnamment les choses et les accomplissez admirablement Frédéric écrivait par hyperbole princière à Voltaire: «Si l'Europe entière ne reconnait pas cette vérité, elle n'en est pas moins vraie». Enfin si toute la nature humaine n'a pas pour vous toute la reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne. D'autre part vous aurez trouvé que je ne m'étais point trompé, en vous disant qu'aucun pays du monde ne provoquait «l'intellect» à une activité aussi diversement féconde que Rome. N'avais-je pas raison, très chère «œcuménique»?

Grand-duc et Grande-duchesse ont passé une couple de jours à Potsdam, et reviennent aujourd'hui à Wilhelmsthal — où je leur ferai visite. J'ai passé ces derniers jours à m'occuper de la composition lugubre, dont je vous ai parlé, et qui est presque achevée maintenant. Dans certaines régions d'art peu fréquentées, il y a entre la pensée et le style, le sentiment et la plume, comme une lutte de Jacob. Le travail nous est imposé — à la fois comme une condamnation et comme un affranchissement.

Voici une lettre de Rodolphe Lehmann, qui ne contient rien de particulièrement intéressant. Je vous l'envoie cependant. Merci de vos très charmantes lettres pour Cosima et ma mère; je vais les expédier. N'ayant pas reçu de nouvelles de Paris, j'admets qu'il n'y en a que de bonnes à donner. N'oubliez pas le second exemplaire de l'*Imitation*, pour Mgr Gustave. Puisque «le ciel et l'air de Rome ont l'expression d'un regard» — qu'ils vous disent que ma véritable vie est en vous! F. L.

21.

5 Août.

Après avoir lu votre adorable lettre du 22 au 26 Juillet, mon premier mouvement est de vous télégraphier: Restez, persévérez. Il n'y a point d'autre parti à prendre, ce me semble, maintenant où en quittant le terrain, vous risquez les

plus cruelles chances de retard. Un rayon de la clémence divine vous sauvera enfin — j'en ai le ferme espoir! Pauvre adorée, que de tourments et d'inquiétudes vous souffrez! J'en ai le cœur tout meurtri. Dieu vous a cependant donné un inébranlable soutien, dans la droiture et la pureté de votre vouloir. Reposez-vous sur ce roc! Les anges du Ciel y prendront soin de votre demeure — et Dieu se montrera fidèle à Ses promesses! Prenez soin de votre santé, du mieux que vous pourrez, très infiniment chère! Ce n'est pas un bien indispensable sans doute — le souci exagéré et affecté qu'en prennent certaines gens, m'inclinerait à la priser moins quelle ne vaut. Il faut la ménager cependant — malgré la défiance qu'en avait St Bernard pour un religieux — «sachant à quoi elle nous mène», ajoute Bossuet! Pour moi, je ne sais comment je me porte, mais je vais — et on me trouve même bonne mine. Cette semaine passée, j'ai lu plusieurs partitions de Händel et Bach, et écrivaillé passablement de notes. La composition lugubre dont je vous ai parlé, est terminée — et je me suis mis à l'instrumentation. Avant-hier votre Psaume: «Les Cieux racontent la gloire de Dieu» m'est revenu spontanément à la mémoire, et les principales intonations m'ont jailli du cœur. Il me faut une huitaine de jours pour paperasser la chose. Si cela vous plait un peu, j'en serai très heureux!

Vous ai-je parlé de votre photographie? Vos traits ont là une expression d'altière tristesse, et dardent tous les sanglots du cœur. La pose et les vêtements sont bien réussis, et le mouvement des mains semble une imploration irréfragable. J'ai mis cette photographie sur votre table à écrire, toute vide hélas maintenant — près de vos lettres qui sont dans le tiroir de cette même table — et souvent je m'entretiens avec votre image.

Quand je verrai Monseigneur, en attendant qu'on m'invite expressément, — je lui parlerai de Preller, et de son désir de prolonger son séjour à Rome. Mulinen est attendu un de ces jours. Mr Desméloizes[1]) m'a prêté le No du 1er Juillet

1) Damals französischer Gesandter in Weimar.

de la *Revue des Deux Mondes* — où Saint-René Taillandier[1]) se laisse aller à assez d'aigreur contre Mr de Humboldt[2]) à propos de la publication de la correspondance Varnhagen-Humboldt. Son article est du reste très bien fait et de nature à satisfaire haute compagnie. Il s'y trouve un trait d'originalité, qui frise le baroque — c'est l'apologie de la «religiosité» de Strauss[3]), en opposition avec l'impiété de Humboldt! A ce propos, un mot ingénieux, cité de Sainte Beuve. «Prenez les plus grands des modernes anti-chrétiens, Frédéric, Laplace, Goethe. Quiconque a méconnu complètement Jésus Christ, regardez-y bien, il lui a manqué quelque chose dans l'esprit ou dans le cœur!»

J'ai lu aussi une brochure de Kertbény[4])[1] sur Szechényi, qui avait pris pour devise: «*Reine Seele, reine Absicht — ob erfolgreich oder nicht*». Ce n'est qu'une variante du. «Fais ce que dois, advienne que pourra». Le petit travail de Kertbény, 150 pages, ne brille certes pas par la pureté ni du style, ni de l'intention, ni de quoique ce soit Naturellement, la bone et le fiel y sont déversés avec luxe sur l'Autriche, qui jouit maintenant de la haute prérogative de se voir à la fois en butte aux attaques des politiques les plus habiles, et de la tourbe des imbéciles et des chenapans Les ministres Bach et Bruck, comme les principaux représentants de l'unification de la monarchie, sont traités selon qu'il leur revient — par la haute sagesse et intégrite de Mr Kertbény. La brochure est intitulée *Erinnerungen an Graf Stefan Szechenyi — Genf und Basel.* Pourtant à un seul passage, p. 67, j'ai été surpris de rencontrer le témoignage que je vous cite. «*Bach und Bruck waren im gemeinen bürgerlichen Sinne des Wortes durchaus ehrliche Männer. Bach war so wenig wie Bruck jemals durch Geld oder dergl zu bestechen*» Avis aux lecteurs d'autres

---

1) Französischer Literarhistoriker und Philosoph
2) Alexander v. H., der grosse Naturforscher (1769—1859)
3) David Str (1808—74), der Verfasser des »Lebens Jesu« und anderer Schriften
4) Ungarischer Schriftsteller und Übersetzer

contrées, qui s'ingèrent de gourmander l'Autriche d'une façon aussi efficiente que désintéressée.

J'envie bien vivament Messeigneurs Gustave, Bellegarde, Altieri, Andrea et d'autres — de pouvoir vous être de quelque aide et assistance. Encore une fois restez, persévérez, tant qu'il y aura raisonnablement moyen — et que Dieu vous comble de toutes Ses bénédictions! F. L.

22.

16 Août.

La poste a manqué, cette fois. Il y a 11 jours que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'espere encore que la lettre que j'attends de vous depuis 5 jours, me parviendra cet après-midi ou demain. Je viens de passer une couple de jours à Wilhelmsthal, chez Monseigneur, sur son invitation. Il me dit qu'il verrait S. M. l'Empereur de Russie à la mi-Septembre et insista avec beaucoup d'amabilité dans ses offres de service. En outre, il me nomma le Duc de Sermoneta, comme l'individu le plus spirituel et le plus charmant qu'il ait rencontré à Rome. Il m'écrivit même ses prénoms: D. Michele Angelo, D. di S. et son adresse: Palazzo di Caserta, sur un bout de papier, en me disant de vous engager à faire la connaissance du Duc. Je vous joins à ma lettre l'autographe de Monseigneur et aussi son portrait, il me les a donnés dans la même matinée. Rapportez-moi la photographie. Vous pouvez aussi dire à Preller que le Grand-duc ne fera pas d'objection à la continuation de son séjour à Rome — et qu'on s'intéresse même vivement à ce que sa santé se rétablisse. Jusqu'à présent le Grand-duc n'avait pas reçu de lettre de Preller. Il conviendrait qu'il écrivît.

De Dimanche à Mardi, nous avons eu des conférences musicales avec Brendel, Bülow, Kahnt[1] et Pohl, qui s'étaient rendus à cet effet à l'Altenburg. Bülow revenait de Wies-

1) Leipziger Verleger der »Neuen Zeitschrift für Musik« und zahlreicher Liszt'scher Compositionen.

bade, et j'ai fait la route d'Eisenach jusqu'ici avec lui — ayant arrangé mon séjour de Wilhelmsthal en conséquence. Nous sommes convenus des programmes de l'*Euterpe*[1]) et de plusieurs autres points accessoires.

Lundi matin m'est arrivée la lettre de Wagner, à qui le Roi de Saxe a fait signifier par Seebach que son gouvernement ne ferait pas de réclamation s'il revenait en Allemagne, partout ailleurs qu'en Saxe même; — à l'exception donc de Leipzig et Dresde, Wagner peut se promener en toute sécurité dans la «*cara patria*», une et indivise! Il en a profité de suite pour conduire sa femme aux bains de Soden, et faire sa cour à S. A. R. la Pss de Prusse à Bade. Je vous envoie ses deux billets. Sur la grande insistance de Bülow — qui m'assurait que Wagner se faisait un extrême besoin de me revoir — j'avais répondu au premier billet par télégraphe que je ne pouvais me rendre à Francfort que Jeudi — sur quoi Wagner m'écrivit le second billet. Toute réflexion faite, je lui adressai poste restante, Bade, quelques lignes, pour approuver pleinement sa dévotion pour Mme de Prusse. Mais j'y joignis aussi mes excuses et regrets de ne pouvoir accepter ce nouveau rendez-vous, sans d'ailleurs lui donner les motifs qui m'en empêchaient — à l'exception de celui de la *Landschaftsstaffage* de Bade, que j'indique en passant.

Hier 15 Août, *Te Deum* à l'église catholique pour l'Empereur Napoléon. J'ai fait exécuter celui que j'avais écrit lors du mariage de Magne, peu après la messe Grégorienne. Ce n'est qu'une version de la liturgie catholique, il a fait bon effet à ce qu'il semble. Mr Desméloizes, chez qui j'ai dîné, m'en fit de très bienveillants compliments. Il en a aussi référé au *Moniteur*, de manière qu'il est à supposer que nous en aurons des nouvelles plus directes.

Je termine comme j'ai commencé — tristement. Que Dieu vous protège — toute ma prière est avec vous! F. L.

---

1) Dieser schon früher erwähnte Leipziger Concertverein wurde zwei Winter hindurch von H. v. Brousart dirigirt und empfing damit eine fortschrittliche Richtung.

23.

22 Août 60.

La fin de votre dernière lettre: «Tout et tous sont si durs pour moi» me brise le cœur! Pourtant il ne s'agit pas de défaillir, en ce moment. Demeurons inébranlables, en nous affermissant en Dieu! Nous le devons, par notre foi et notre amour. Je vous écrirai plus souvent, puisque vous le demandez — quoique je ne sache guère vous parler comme je le voudrais. Pendant que vous écoutiez le Psaume: «*Coeli enarrant*» à *Sta Maria Maggiore*, je travaillais au mien pour chœur de voix d'hommes. Je l'ai fini hier, et il me semble qu'il ne m'a pas trop mal réussi[1]). Ce sont 300 et quelques mesures, 30 pages de grande partition d'un caractère hiératique très prononcé. J'en ai fait deux versions, l'une en latin, l'autre en allemand. Il faut encore que j'accommode l'instrumentation de diverses façons, de manière à ce que cela puisse s'exécuter avec de petits moyens, avec orgue seulement, au besoin, ou bien avec tout l'orchestre, ou bien encore en plein air, lors de quelque festival de chœurs d'hommes — très fréquents en Allemagne, en Hollande et en Belgique. Pour ce dernier cas, il faut seulement des instruments en cuivre, cors, trompettes et trombones, et tout au plus quelques clarinettes. Je vous produirai le «*Coeli enarrant*» de ces trois façons, j'espère — et j'imagine que le verset vous plaira: «*Et ipse tanquam sponsus procedes*».

Monseigneur m'a reparlé de *l'Elisabeth* pour la Wartburg, l'été prochain. Je suis à peu près convenu avec lui que la seconde *Tonkünstlerversammlung* aurait lieu à Weymar en Juin prochain — et . . . J'ai comme honte de vous parler de ces choses infimes, car je n'ai jamais l'idée qu'elles soient de quelque intérêt pour vous. Après la douleur suprême de ma vie, celle d'être si peu de chose pour vous, et de vous desservir plutôt que de vous aider — mon malheur le plus réel est mon acharnement à ma vocation de musicien. Vous com-

[1]) Der Psalm erschien Leipzig, Schuberth.

prendrez ce que j'entends par là — quelque singulier que cela pourrait paraître à d'autres. Soyez indulgente et miséricordieuse pour moi!

Cet après-midi, j'irai à Berlin pour 3 à 4 jours. J'ai pris mes arrangements pour que télégrammes et lettres me soient envoyés de suite. Bülow et Cosette, qui ne peut plus bouger, m'ont beaucoup demandé cette visite. J'ai senti qu'il y aurait de la dureté à la leur refuser. Je serai de retour au plus tard Lundi et vous écrirai avant.

De toute mon âme à vous et pour vous. F. L.

24.

28 Août.

Je viens de passer cinq jours à Berlin, sans presque bouger de ma chambre. Vos deux télégrammes me sont parvenus exactement. Que de tribulations et de traverses pour vous! Que Dieu vous soutienne et vous conduise! — Je n'ai vu personne à Berlin dont j'aie à vous parler. Le P^ce^ Latour d'Auvergne est à Paris et le Cte Redern absent. Je me proposais de faire une visite de politesse à l'un et à l'autre Dimanche, nous sommes allés avec les Bulow chez Mr Seifert, le chasseur de Mr de Humboldt. Le «Vieux de la montagne» lui a légué tout son avoir, bibliothèque, collections et objets à lui appartenant. L'Empereur Napoléon a fait faire une offre digne de la France, pour l'acquisition de la bibliothèque — 70 000 fr. pour tous les livres pris en masse, et sans examen préalable si les ouvrages étaient complets ou dépareillés. Des scrupules de patriotisme ont empêché Seifert d'accepter, ce qui sous le rapport pécuniaire lui causera un dommage considérable. Le gouvernement prussien ne s'est pas décidé à acheter cette bibliothèque, et tous les livres se trouvent maintenant à Berlin chez un libraire nommé Ascher, qui vend les ouvrages séparément! La publication de la correspondance de Humboldt avec Varnhagen a, dit-on, influé sur la détermination négative du gouvernement — très fâcheuse pour les intérêts de Seifert, et peu en accord avec les égards dûs au

nom, à la position et la gloire de Humboldt. Dans une quinzaine de jours, le 17 Septembre, aura lieu la vente publique des collections de tableaux, gravures, photographies et autres objets. J'ai donné commission à Cosette d'acquérir pour vous le tableau d'Ingres, qu'elle me dit vous avoir plu — la mort de Leonardo da Vinci, si le prix en était abordable. Elle présume que, dans la situation donnée, on ne montrera pas grand empressement à Berlin. S'il ne survient pas quelques étrangers, soit des particuliers, soit des délégués de leurs gouvernements, il est probable que la plupart des objets seront vendus au-dessous de leur valeur. Du reste, soit dit entre nous, j'ai été surpris de la mesquinerie de la majeure partie des cadeaux faits à Humboldt — en particulier de ceux de l'Empereur Nicolas, de Mr Demidoff, quelques morceaux de malachite bien moindres que celui que vous avez. Les deux présents les plus brillants de la collection proviennent de deux artistes français — ce sont le tableau d'Ingres et le buste colossal de Humboldt en marbre de David d'Angers. Ce dernier est estimé dans le catalogue à environ 2000 Thalers — mais il est douteux qu'on en obtienne la moitié. Cosette a racheté sous main de Seiffert l'exemplaire de ma médaille, que j'avais donnée à Humboldt en 42, avec boîte en velours bleu — au prix de 5 Th. Cette médaille qui n'est plus dans le commerce, se vendait 48 fr. à Paris.

Hier Lundi, il y avait spectacle et concert, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Goethe, au théâtre Wallner à Berlin — théâtre d'été avec un jardin. Dawison[1]) était venu exprès de Dresde pour jouer le rôle de Carlos dans *Clavigo* — et rejouera ce même rôle aujourd'hui à Dresde. Le concert qui précéda la représentation était dirigé par Wieprecht[2]). On y exécuta entre autre avec assez de succès mon *Goethe-Marsch*. Dans le courant de l'hiver, on fera à Berlin un cycle de *Vorlesungen* sur Goethe, comme poète,

1) Bogumil D., der berühmte Charakterschauspieler der Dresdener Hofbühne (1818—72).

2) Wilhelm W., Director der Musikchöre der Garde in Berlin (1802—72).

prosateur, homme d'État, savant, artiste, etc. On m'a demandé de me charger de la part musicale dans les *Bestrebungen* du grand homme, ce que j'ai poliment esquivé. Schöll[1]) traitera le thème de l'homme d'État, et Mr le Prof. Necker, président du comite Goethe à Berlin, parlera de l'influence de Goethe sur la *Culturgeschichte*. On tient à modérer et à amortir un peu l'euthousiasme pour Schiller — assez bien exploité par la presse, et très vivace en Allemagne — à cause de sa connexion et connivence avec l'opinion libérale et démocratique. Le Pce de Prusse a donné 10 000 Thalers pour le monument de Goethe qui sera érigé devant le théâtre, *Schauspielhaus, Gensdarmenmarkt*[2]). Une docte députation se rendra prochainement de Berlin à Weymar, pour offrir au Grand-duc le protectorat de la Fondation-Goethe, qui, dans les limites qu'on lui assignera, n'aura plus qu'une pâle ressemblance avec notre projet[3]). Mais il n'y a vraiment pas moyen d'insuffler quelque énergie d'initiative a nos indispensables professeurs. Mr de Maistre dit quelque part dans sa correspondance: «L'homme doit entreprendre comme s'il pouvait tout, et se résigner comme s'il ne pouvait rien!» Espérons en Dieu de tout notre amour! Que Sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au Ciel — et qu'Il nous accorde la grâce de l'accomplir! A vous de toutes mes larmes et bénédictions.

F. L.

Dans mon télégramme, je vous ai dit qu'à mon retour ici je trouvai ma nomination d'officier de la Légion d'honneur. Une lettre de Mulinen, chargé d'affaires de la Légation de France, en l'absence de Mr Desmeloizes, m'annonce, d'après une dépêche de Mr Thouvenel, que l'Emp. Napoléon, d'après un décret du 22 Août, rendu sur la proposition de Mr Thouvenel, a daigné conférer le grade d'officier de la Légion d'h. à Mr le Docteur Liszt. Mulinen, qui est toujours charmant

1) Archaolog und Kunstschriftsteller in Weimar
2) Verwechslung mit dem dort errichteten Schillerdenkmal
3) Siehe Liszt's Ges. Schriften, Bd. V.

pour moi, vous a écrit directement à ce sujet. A la *Erholung* on lui demanda pourquoi Sa Majesté m'avait accordé maintenant ce témoignage de sa bienveillance — ce à quoi il répondit: «Parce que Mr le Docteur Liszt — est Liszt!» Cela me rappela, toute fatuité à part, le mot de Mr de Meulnare, ministre de Belgique en 43, lorsqu'on lui demandait pourquoi on n'avait pas décoré tel ou tel artiste belge, de préférence à moi: «La raison en est simple — le gouvernement du Roi se fait honneur à lui-même en honorant Mr Liszt».

Voici une longue lettre de Magne, en l'en sent tressaillir les émotions sous le pittoresque des sites qu'elle décrit avec un charme extrême. Depuis plus de 15 jours, nous sommes sans nouvelles de vous, très infiniment chère. J'espère que je recevrai deux lettres à la fois Mardi ou Mercredi, selon que Magne sera revenue un peu avant ou après.

Mon Psaume est entièrement terminé. Aujourd'hui et demain, il faut que j'écrive une dizaine de lettres à Desmoloizes, Thouvenel, Des Michels[1]), qui est en mission autre Milan et Turin. Puis j'ai promis à Schlesinger[2]), dont je suis assez content, de lui arranger le *Schillermarsch* de Meyerbeer, besogne à laquelle j'en ajouterai une autre analogue, en revoyant et corrigeant l'instrumentation de mes *Rhapsodies*, dont la demi-douzaine pour orchestre est prête et que je voudrais publier dans le courant de l'année. Les gens qui ne sont pas un peu au-dessus de leur métier, ne peuvent se faire idée de la peine et des soins qu'exige la révision des partitions. C'est à en jeter sa langue aux chiens — surtout quand on est comme moi tourmenté par les deux pôles contraires du simple et du luxe.

Que la paix et la miséricorde de Dieu soient avec vous!

31 Août 60. F. L.

Je ne sais comment la petite photographie de Lamoricière s'est perdue. Je l'ai montrée à plusieurs personnes, et pro-

1) Französischer Diplomat
2) Berliner Musikverleger

bablement l'une d'elles aura trouvé à propos de l'empocher. Veuillez me faire le plaisir de m'en rapporter ou m'en envoyer un nouvel exemplaire.

25.

4 Septembre.

Aussitôt vos lettres lues, je vous ai télégraphié, selon que vous le souhaitiez, qu'elles m'étaient exactement parvenues jusqu'à la date du 24 au 24 Août. Cette dernière fois, il y a eu une interruption de plus de 15 jours dans le courrier — mais les deux lettres du Vendredi 10 Août au Vendredi 17, et celles jusqu'au 23 Août me sont parvenues en même temps hier. Je vous remercie et vous bénis de tout ce que vous dites, faites et souffrez. Malheureusement je ne puis vous prêter que l'appui d'un roseau. Que Dieu fasse qu'il suffise — avec toutes les meilleures raisons du monde que vous avez d'avoir et de garder raison! Il me semble que j'ai eu la claire vue de la situation dès l'abord, et c'est bien dans le sens que vous me dites que je vous avais écrit: «Restez tant qu'il faudra, et qu'il se pourra!» Les détails de vos lettres ne sont pour ainsi dire que les développements du *scenario* que je m'étais fait peu après votre arrivée à Rome. Vous agissez comme vous pensez, admirablement — et vos lettres sont d'une trempe divine. Elles ont toute la moelle de raison et le nerf de conduite de celles de Mme de Maintenon, avec la poésie de Byron — plus votre cœur grand et saint! L'impression que je ressens en lisant vos lettres répond à celle qui se dégage de votre peinture merveilleuse d'un de ces couchants de Rome, où l'atmosphère translucide n'est qu'une vapeur d'or dans laquelle nage avec une voluptueuse ivresse un soleil qui apparaît blanc comme une lune, mais d'une blancheur vertigineuse comme dut l'être celle du Christ au Thabor. En vérité, ma très infiniment et indiciblement aimée, vous n'avez pas de quoi être modeste, quoique vous en disiez. C'est bien aux autres, et à moi en premier lieu, à pratiquer la modestie jusqu'à la confusion — vis-à-vis de vous.

Au moment où vous m'écrivez que vous eussiez préféré que je ne m'occupasse pas de compositions d'un ton lugubre — j'avais déjà quitté cette région et travaillais à mon Psaume pour vous. Je vous en ai parlé dans ma dernière lettre, ainsi que des petites besognes qui rempliront cette quinzaine. Je vous remercie des bons renseignements que vous me donnez sur la musique à Rome. Ils concordent parfaitement avec mes impressions et souvenirs d'il y a 20 ans. Si je retourne à Rome, ce sera probablement le chœur des chanoines de St Pierre *in Vincoli* que je fréquenterai le plus. Veuillez vous informer si l'on peut se procurer l'office liturgique tel que l'exécutent ces chanoines. Si ce n'est pas une trop forte dépense, apportez-m'en la partition. Les compositions de Meluzzi[1]) et d'Aldega m'intéressent aussi — mais une couple de morceaux suffira. Quand l'occasion s'en trouvera, dites à Meluzzi qu'il me sera très agréable de faire publier dans le journal de notre ami Brendel son travail sur le diapason. Je relis avec passion le petit volume de Champfort, et vous en cite quelques traits sur une petite page à part.

Mulinen me fréquente toujours très amicalement — et je l'ai pris en affection pour le délicat sentiment qu'il a de votre supériorité. Hier soir, nous avons passé une couple d'heures avec sa femme, Mr et Mme de Laporte au *Schiesshaus* — à flâner dans la menagerie, le cyclorama, chez les acrobates et à la *Punsch*-boutique! Je ne sais si je vous ai dit que j'ai fait la connaissance du consul de France à Leipzig — à qui nous demanderons probablement à dîner, un de ces jours avec Mulinen.

Pardon de ces détails insignifiants — mais je n'ai ici ni monuments, ni chefs-d'œuvre, ni Eminences, dont je puisse vous entretenir. A propos d'Eminences, grâce à vos derniers portraits, je suis entièrement au fait de leurs figures intellectuelles, morales et physiques. Prisse le P de Ferraris[2]), que je bénis de toute mon âme, faire bientôt partie du St Col-

1) Capellmeister der Sixtinischen Capelle (1898 verstorben).
2) Beichtvater der Fürstin und nachmals auch Liszt's

lège! Quoique le mot de M[me] de Maintenon ne soit pas sans justesse: «Je ne sache personne de plus malheureux après ceux qui envient les premières places — que ceux qui les obtiennent».

Je vous ai plus d'une fois rappelé la profonde émotion, que m'avait causée la messe de Magne à Woronince[1]). De toutes les cérémonies religieuses que vous me décrivez, c'est la messe du Cardinal Andrea qui m'a le plus frappé. Ne prenez conseil que de vous-même, au sujet de la prolongation de votre séjour, ou de votre départ. Que Dieu vous soutienne, et vous conduise! Personne autre que vous ne peut savoir ce qui vous reste à faire.

Scotchy vous a écrit — elle va un peu mieux et fréquente beaucoup les Sabinin. Probablement Monseigneur m'invitera un de ces jours à Wilhelmsthal. J'irai en tout cas avant son départ pour Varsovie. Par vous et pour vous.

Patientez! F. L.

Extraits de Champfort.

On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot. — Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots bien vêtus. — Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne. On ne peut comprendre comment ils s'y sont formés, ils y semblent déplacés — ils y sont comme des caryatides, dans un entresol. — Tout homme qui, à 40 ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. — Le système abstrait «tout est bien» paraît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair après le discours de Garo dans la fable de la citrouille et le gland — qu'après la lecture de Leibniz et de Pope lui-même. —

1) In der Einsamkeit ihrer podolischen Güter pflegte die Fürstin, wenn ihr kein Priester zur Verfügung stand, Sonn- und Festtage den lateinischen Messtext von ihrer Tochter lesen zu lassen. Diese entledigte sich ihrer Aufgabe, trotz ihres kindlichen Alters, mit so frommer Andacht, dass Liszt während seines Besuchs in Woronince davon tief ergriffen war.

L'évêque de S[t] Pol, ayant demandé à l'évêque de Dol, qui avait tenu un discours fanatique au Roi, pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères, sans les consulter, «J'ai consulté mon crucifix», dit-il «En ce cas», répliqua l'évêque de S[t] Pol, «il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu».

26.

Dimanche, 9 Septembre 60.

Pour cette fois-ci le courrier m'a fait une joyeuse surprise. Votre lettre du 24 au 30 Août m'est parvenue hier, 8 Sept., ainsi 3 à 4 jours plus tôt que je n'avais à m'y attendre selon la coutume. Pourtant je me fais un reproche de priver Magne de vos lettres, et ne voudrais pas la séparer ainsi de vous. La très chère enfant l'est déjà bien assez par les circonstances! Dites-moi donc si je puis lui faire parvenir vos lettres plus tard, et de quelle manière. Combien Montesquieu avait raison de dire: «Si l'on m'accusait d'avoir volé en les emportant sur mon dos les tours de Notre-Dame — je commencerai par m'enfuir». —

La Grande-duchesse part demain soir pour La Haye — mais lui reste encore à Wilhelmsthal jusqu'à son excursion à Varsovie, vers la mi-Septembre.

Voici Otto qui m'arrive et me dit avoir reçu une lettre d'Auguste[1]. C'est une «*blamage*» pour moi — car s'il y avait en quelque chose à mander sur les choses du ménage, je n'y aurais certainement pas manqué. Point de nouvelles, bonnes nouvelles donc — en ce sens que rien ne s'est passé qui valut la peine de vous occuper. Miss Anderson est seulement inquiète qu' Auguste ait emporté toutes les clefs, de manière qu'il est impossible de faire aérer les caisses qui se trouvent au second étage, et où l'on craint que des hôtes non invités, les teignes, ne fassent des ravages. Du reste, tout est en parfait ordre dans la maison. Tous les gens de ser-

1) Kammerjungfer der Fürstin.

vice — la cuisinière, Pauline, Heine[1]) et Mr Otto — se conduisent fort régulièrement. S'il y avait quelque chose à faire par rapport à ces caisses du second étage, et aux fourrures que l'on croit en danger, dites-le-moi. Je n'ose les faire ouvrir par le serrurier, de peur de contrarier vos intentions. Ne perdez pas patience avec moi d'abord, et tous les autres ensuite. Le charmant mot d'Antonelli illustré de roses: «C'est ainsi que quand il y a des difficultés, on passe outre» — me réconforte beaucoup. Je ne sais comment, j'attends quelque bonne nouvelle prochainement. L'inscription faite sous le tableau qui représente Savonarole mourant, que je vous remercie d'avoir notée, se trouve à peu près dans les mêmes termes dans Isaïe, chap. 57, verset 1: «Le juste périt, et personne n'y prend garde et ne s'en inquiète» — mais au verset 2, il est dit: «La paix vient cependant, et celui qui a marché dans le droit chemin reposera sur sa couche». — Qu'il en soit ainsi de vous — et que Dieu vous comble de toutes Ses bénédictions! F. L.

Je suis bien aise que vous ayez trouvé bon emploi à faire de l'article de Montalembert, que je vous avais envoyé avec un peu d'hésitation. Quand vous reviendrez, vous me parlerez encore de la messe du 29 Août à St Louis, du R. P. Beckx. En attendant, je vous félicite, ma très chère «*quirita*» et «œcuménique». — Que les myrthes et les lauriers de Bellegarde, joints aux roses d'Antonelli, remplissent leurs promesses!

1) Hausknecht.

27.

Mein letzter Wille.

F. Liszt[1])

Deponirt am 24. April; zurückgenommen am 15. August und durch ein neues Testament ersetzt. F. Liszt

Ceci est mon Testament.

Le 14 Septembre 1860,
Weymar.

Je l'écris à la date du 14 Septembre, où l'Église célèbre l'exaltation de la Ste Croix. Le nom de cette fête dit aussi l'ardent et mystérieux sentiment qui a transpercé comme d'un stigmate sacré ma vie entière.

Oui, «Jésus-Christ crucifié», «la folie et l'exaltation de la Croix», c'était là ma véritable vocation. . . . .

Je l'ai ressenti jusqu'au plus profond du cœur dès l'âge de 17 ans, alors que je demandais avec larmes et supplications qu'on me permit d'entrer au séminaire de Paris, et que j'espérais qu'il me serait donné de vivre de la vie des Saints et peut-être de mourir de la mort des Martyrs. Il n'en a pas été ainsi hélas! — Mais non plus jamais depuis, à travers les nombreuses fautes et erreurs que j'ai commises, et dont j'ai une sincère repentance et contrition, la divine lumière de la croix ne m'a été entièrement retirée. Parfois même elle a inondé de sa gloire toute mon âme! — J'en rends grâces à Dieu, et mourrai l'âme attachée à la croix, notre rédemption, notre suprême béatitude, et pour rendre témoignage de ma

1) Das Testament, das Liszt am 14. Sept. 1860 niederschrieb, kam der Fürstin erst neun Monate später zu Händen. Doch sei es, seiner Entstehungszeit nach, hier eingefügt. In fragmentarischer Gestalt ist es in deutscher Übersetzung nach des Meisters Tode mehrfach veröffentlicht worden. So auch: La Mara. Franz Liszt's Briefe I, Nr. 240. Hier aber steht es erstmalig nach dem vollständigen Wortlaut des Originals.

foi, je désire recevoir les saints sacrements de l'Église catholique apostolique et romaine avant ma mort, et par là obtenir la rémission et l'absolution de tous mes péchés. Amen!

Ce que j'ai fait et pensé de bien depuis douze ans, je le dois à Celle que j'ai si ardemment désiré appeler du doux nom d'épouse — ce à quoi la malignité humaine et les plus déplorables chicanes se sont opposées jusqu'ici avec obstination —

A Jeanne-Elisabeth-Carolyne, Princesse Wittgenstein, née d'Iwanowska.

Je ne puis écrire son nom sans un tressaillement ineffable Toutes mes joies sont d'elle, et mes souffrances vont toujours à elle pour chercher leur apaisement. Elle s'est non seulement associée et identifiée complètement et sans relâche à mon existence, mon travail, mes soucis, ma carrière, — m'aidant de son conseil, me soutenant par ses encouragements, me ravivant par son enthousiasme avec une prodigalité inimaginable de soins, de prévisions, de sages et douces paroles, d'ingénieux et persistants efforts; plus que cela, elle a encore souvent renoncé à elle-même, abdiquant ce qu'il y a de légitimement impératif dans sa nature pour mieux porter tout mon fardeau dont elle a fait sa richesse et son seul luxe!!! —

Je me mets en pensée à genoux devant elle pour la bénir et lui rendre grâces comme à mon ange tutélaire et mon intercession près de Dieu; Elle qui est ma gloire et mon honneur, mon pardon et ma réhabilitation, la sœur et la fiancée de mon âme! — Par quels mots raconter les prodiges de son dévouement, le courage de ses sacrifices, la grandeur, l'héroïsme et l'infinie tendresse de son amour? — J'aurais voulu posséder un génie immense pour chanter en sublimes accords cette âme sublime. Hélas! c'est à peine si je suis parvenu à balbutier quelques notes éparses que le vent emporte. Si pourtant il devait rester quelque chose de mon labeur musical (auquel je me suis appliqué avec une passion dominante depuis dix ans), que ce soient les pages auxquelles Carolyne a le plus de part, par l'inspiration de son cœur! — Je la supplie de me pardonner le triste insuffisance de mes Œuvres d'Artiste, ainsi que celle

plus effrayante encore de mes bons vouloirs entremêlés de tant de manquements et de disparates. Elle sait que le plus poignante souffrance de ma vie, c'est de ne pas me sentir assez digne d'Elle et de n'avoir pu m'élever pour m'y maintenir fermement à cette région sainte et pure qui est le demeure de son esprit et de sa vertu. Si je continue de demeurer encore quelque temps sur cette terre, je fais vœu de m'appliquer à devenir meilleur, à diminuer et réparer mes torts, à gagner plus d'équilibre moral, et de ne rien négliger pour léguer une renommée de quelque bon exemple.

Seigneur, ayez pitié de moi; faites-moi miséricorde, et que votre grâce et votre bénédiction soient avec Elle dans le temps et l'éternité! —

De même que je dois à Carolyne le peu de bien qui est en moi, je lui dois aussi le part peu considérable de biens matériels que je possède — en un mot le peu que je suis et le très peu que j'ai. C'est elle qui a pris soin de la conservation, de l'augmentation et du placement régulier des fonds qui constituent mon héritage, s'élevant environ à

220 000 francs (Deux cent vingt mille francs)

dont les titres sont déposés chez Rothschild à Paris, et, pour une petite somme (placée encore par mon père chez le Prince Esterhazy), chez mon cousin, Dr Édouard Liszt, Landesgerichts-Rath à Vienne.

Je prie Carolyne de veiller à ce que cet héritage que je laisse, soit réparti le plus simplement possible, en parts égales entre mes deux filles Blandine et Cosima Liszt, la première mariée à Mr Émile Ollivier, député de la ville de Paris au Corps législatif et avocat au barreau; — le seconde (Cosima) mariée à Mr le Baron Hans Guido de Bülow à Berlin.

Il s'entend de soi que la modique pension que ma très chère mère, Madame Anna Liszt à Paris, touche depuis nombre d'années sur les intérêts de mes fonds, doit lui être conservée intégralement. Après sa mort, cette somme se partagera de même (en parts égales) entre mes deux filles qui sont mes legitimes héritières.

La bonne et douce harmonie de sentiments droits et pieux qui a toujours existé entre ma mère et mes enfants, m'est une grande consolation. Que Dieu les conserve inaltérablement unies après ma mort!

Je remercie ma mère avec vénération et tendresse de ses constants témoignages de bonté et d'amour. Dans ma jeunesse on disait de moi que j'étais bon fils; il n'y avait certes aucun mérite à cela, car comment ne pas être bon fils avec une mère aussi exemplairement dévouée! — Si je meurs avant elle, sa bénédiction me suivra dans la tombe.

Je bénis mes deux filles Blandine et Cosima, et les remercie avec effusion des douces joies et satisfactions, qu'elles m'ont causées par leur noble cœur et leur sens droit. Qu'elles marchent dans la voie de Dieu et s'attachent à la croix de Jésus-Christ, indissolublement, sans demander au monde, à ses vanités et à ses passions, ce qu'ils ne peuvent donner!

Elles sont dignes de concevoir et de pratiquer la passion du Bien; je leur demande de faire fructifier l'héritage moral que je leur transmets, des hautes aspirations, du mépris de ce qui est faux et infime — des simples dévouements et des simples bonnes actions.

Je leur recommande d'honorer ma mémoire surtout par leurs sentiments d'affection, de respect, de reconnaissance et de piété filiale envers la Princesse Carolyne Wittgenstein, qui, durant tant d'années et dans les circonstances les plus pénibles, les plus difficultueuses, a toujours été véritablement en pensées, paroles et actions, une mère selon mon cœur pour elles.

Cette recommandation doit paraître superflue, car pour Blandine et Cosima, ce leur sera certainement un besoin de témoigner de toute manière à celle qui n'a été que sacrifice et dévouement sans restriction pour moi, des sentiments justes et équitables.

Cosima a l'intention de faire placer un monument modeste sur la tombe de mon fils Daniel Liszt, inhumé au cimetière catholique de Berlin. Je lui demande de s'entendre avec Carolyne sur l'exécution de ce monument que Mr Dondorf (élève de Rietschel) modèlerait peut-être — après avoir déjà fait un

médaillon de Daniel — et qui devra être de peu d'apparat, l'empreinte de la vie ayant manqué aux belles qualités de mon cher enfant

Mon cousin Édouard Liszt (*Dr und k. k Landesgerichts-Rath in Wien*) a droit à ce que je l'assure ici de ma vive et reconnaissante affection et le remercie de toute sa loyale et persévérante amitié. Par ses mérites, sa capacité et son caractère, il fait honneur au nom que je porte, et je prie Dieu de lui accorder sa bénédiction ainsi qu'à sa femme et ses enfants.

Il est dans l'art contemporain un nom déjà glorieux et qui le sera de plus en plus — Richard Wagner. Son génie m'a été un flambeau, je l'ai suivi — et mon amitié pour Wagner a conservé tout le caractère d'une noble passion.

A un moment donné (il y a de cela une dizaine d'années), j'avais rêvé pour Weymar une nouvelle période comparable à celle de Charles Auguste, et dont Wagner et moi nous étions les coryphées, comme autrefois Goethe et Schiller. La mesquinerie, pour ne pas dire la vilenie de certaines circonstances locales, toutes sortes de jalousies et d'inepties du dehors comme d'ici, ont empêché la réalisation de ce rêve dont l'honneur devait revenir à Monseigneur le Grand-duc actuel. Ce néanmoins, je demeure dans les mêmes sentiments, gardant la même conviction, qu'il n'était que trop aisé de rendre palpable à tous! . . . et je prie Carolyne de vouloir bien y correspondre en continuant avec Wagner nos relations affectueuses après ma mort. Qui mieux qu'elle pourrait comprendre la haute impulsion si résolument donnée par Wagner à l'art, son divin sentiment de l'amour et de la Poésie?

Pour les quelques objets qui m'appartiennent et se trouvent à l'Altenburg (— ils sont peu nombreux, car tout le mobilier de l'Altenburg, la Bibliothèque, Livres et Musique, les tableaux et objets d'art sont la propriété de la Princesse Carolyne Wittgenstein —) je prie Carolyne de les conserver

en mémoire de moi tant qu'elle vivra — en particulier ceux qui suivent:

1. A) Le petit cachet en Diamants avec la devise espagnole «Pundonoroso».
   B) Un encrier en platine avec un grand talisman
   C) Un bâton de mesure en or massif avec des émeraudes et des perles
   D) Une barre d'or massif sur laquelle est gravée l'instructive histoire du roi Midas

Ces quatre objets m'ont été donnés par Carolyne avant son voyage en Allemagne (l'année 1848).

2. A) Un sabre d'honneur de Pest (donné en Janvier 1840).
   B) Une couronne de laurier en or (donnée à Temesvar en 1846).
   C) Le petit livre de prières relié en ivoire, que je tiens du Cardinal Scytowski, Archevêque de Gran et Primat de Hongrie, signé de son nom. Il me le remit lors de la première exécution de ma messe à Gran
   D) Un petit gobelet en or sur lequel sont gravés les noms des Comtesses Batthyani, Karoly, Szechény, Princesse Odescalchi, etc., etc.; (il m'a été donné lors de mon séjour à Presbourg en 1840).
   E) Un bocal en argent de Varsovie, dont on m'a fait présent l'année 1843.

3. A) Le pupitre en argent massif avec les bustes de Beethoven, Weber et Schubert, avec l'inscription d'une masse de noms au bas.
   B) La médaille de Prusse pour les arts et sciences, pour laquelle Sa Majesté le Roi de Prusse Frédéric Guillaume IV (à qui je conserve un souvenir plein de gratitude) a eu la gracieuse attention de commander un petit encadrement à mon intention
   C) La médaille en or avec mon portrait et une flatteuse inscription en allemand, qui m'a été remise (à un banquet donné en mon honneur en 1842 à Berlin) par Meyerbeer, Mendelssohn et le recteur de l'Université.

D) La médaille frappée pour moi à Vienne avec mon effigie en 1846 (moyennant une souscription à laquelle Mr le Baron de Prokesch, actuellement Internonce d'Autriche à Constantinople, s'était particulièrement intéressé) avec une belle inscription latine.

E) Les trois médailles de Mozart (en or, argent et bronze) qui m'ont été remises par le Bürgermeister de Vienne, Mr de Seiler, lors du Festival-Mozart que j'ai dirigé

4. A) Le manuscrit autographe de Frédéric le Grand d'un Concerto de Flûte (dans une cassette de velours violet), qui m'a été donné par S. A. R. Madame la Princesse Auguste de Prusse, née Princesse de Saxe-Weymar.

B) La *Mappe* en velours rouge avec un autographe de Goethe — que je tiens du Grand-duc.

C) Le tableau des Sirènes de Preller — gracieux present de S. A. R. Madame la Grande-duchesse régnante, Sophie de Saxe-Weymar.

5. Le masque original pris sur le lit de mort de Beethoven et le piano de Broadwood qui a appartenu à Beethoven. Le premier m'a été donné par un peintre de beaucoup de talent, Mr Dannhauser (à Vienne), le second par feu Mr Spina (père) à Vienne.

6. Les partitions manuscrites de la main de Wagner, de «*Lohengrin*» et du «*Fliegender Holländer*» avec celle autographiée du «*Tannhauser*», qui se trouve dans la même cassette. Présent de Wagner.

7. Mes deux montres: l'une avec le portrait de Pie IX que Carolyne m'a donnée en 1848 à Vienne, l'autre (avec mes armes incrustées) que je tiens de sa fille, Madame la Princesse Constantin Hohenlohe-Schillingsfürst (née Princesse Marie Wittgenstein) à Vienne.

Je demande à Carolyne qu'elle veuille bien garder les objets susmentionnés chez elle jusqu'à sa mort. Si sa fille, Madame la Princesse Hohenlohe, voulait en accepter un ou deux à son choix, elle remplirait un de mes vœux, car je

désirerais que toujours quelque chose lui rappelât ses années de l'Altenburg!

Quand plus tard Carolyne viendra me rejoindre, je lui demande de partager le legs de ces objets à son gré entre mes deux filles, Blandine et Cosima. Je le prie aussi d'envoyer de suite à Cosima le dessin de Steinle représentant mon Patron St François de Paule debout sur les vagues mouvantes de la mer, son manteau étendu sous ses pieds, tenant paisiblement d'une main un charbon ardent, l'autre main levée soit pour conjurer l'orage, soit pour bénir les nautonniers en détresse, et le regard tendu vers le ciel où reluit dans une gloire le mot rédempteur «Charitas».

Ce dessin, qui m'a été donné par Carolyne, est toujours resté sur mon bureau. Tout auprès se trouve une vieille horloge en bois sculpté de quatre sabliers que je destine aussi à ma fille Cosima.

Parmi quelques autres objets qui m'appartiennent encore, je prie Carolyne d'en choisir deux qu'elle croira le plus à la convenance de mon cousin Édouard Liszt et de mon très aimé et vaillant gendre Hans de Bülow. Je la prie aussi de faire parvenir à plusieurs membres de notre confrérie de la «*neudeutsche Schule*» auxquels je demeure cordialement affectionné: Hans von Bronsart, Pierre Cornelius (Vienne), Eduard Lassen (Weymar), Dr Franz Brendel (Leipzig), Richard Pohl (Weymar), Alexandre Ritter (Schwerin), Félix Dräseke (Dresde), Professeur Weitzmann (Berlin), Carl Tausig (de Varsovie) et quelques autres que Carolyne déterminera, soit tel ou tel de mes objets, soit une bague avec mon chiffre, ou mon portrait ou mes armes — en mémoire de moi. Qu'ils continuent l'œuvre que nous avons commencée; l'honneur de l'art et la valeur morale des artistes y sont engagés. Cette cause ne saurait être perdue, dût-elle même ne rencontrer que de rares défenseurs! —

J'indique sur une feuille à part, jointe à ce Testament, mes dispositions relativement à l'édition de quelques-uns de mes ouvrages restés manuscrits, que je prie Carolyne de charger

mon gendre H. de Bülow de faire publier en revoyant très soigneusement les épreuves.

Je désire aussi que les quelques lignes de Dédicace que j'ai écrites pour mes 12 Poèmes symphoniques (*«Symphonische Dichtungen»*, publiés chez Härtel à Leipzig) soient imprimées en tête de l'édition. Elles sont datées du 8 Février 1855 et je les transcris ici (l'original est resté depuis lors dans une petite boîte en bois brun sur une étagère au-dessus de la table à écrire de Carolyne, dans cette chambre):

> «A celle qui a accompli sa foi par l'amour —
> «agrandi son espérance à travers les douleurs —
> «édifié son bonheur dans le sacrifice —
> «à celle qui demeure la compagne de ma vie,
> «le firmament de mes pensées, la prière vivante
> «et le ciel de mon âme —
> «à Jeanne Elisabeth Carolyne
> «8 Février 1855 —

F. Liszt

Enfin je demande encore à Carolyne d'envoyer de ma part à Madame Caroline d'Artigaux, née Comtesse de St Cricq (à Pau en France), un de mes talismans monté en bague, et à la Princesse Constantin Hohenlohe, née Princesse Marie Wittgenstein, sa fille, le crucifix en ivoire — «cinque cento» qui m'a été donné par mon bienveillant protecteur, le Prince de Hohenzollern-Hechingen — et aussi une paire de boutons avec cinq pierres différentes, qui indiquent les cinq lettres de mon nom.

Le crucifix avec le motif de ma messe de Gran doit rester avec Carolyne.

Sur ce, je m'agenouille encore une fois avec Carolyne pour prier (ainsi que nous l'avons souvent fait ensemble) que le règne de notre Père qui est dans les cieux arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à tous ceux qui nous ont offensés, et délivrez-nous du mal. Amen!

F. Liszt.

Écrit le 14 Septembre — fête de l'exaltation de la Ste Croix (en l'absence de Carolyne, partie d'ici pour Rome le 17 Mai dernier) —

Voir la feuille supplémentaire qui contient la liste de mes manuscrits à publier et deux autres dispositions relatives à mon ancien secrétaire et ami, Mr Gaëtano Belloni à Paris — et Mr Grosse, artiste de la Chapelle grand-ducale de Weymar.

14 Septembre 1860.

Feuille supplémentaire à mon Testament — contenant la Liste de quelques ouvrages manuscrits, que je prie Carolyne de faire éditer, si je meurs avant leur publication — et de charger mon gendre, H. de Bülow, de veiller à ce que leur édition soit de tout point conforme aux publications les mieux faites en ce genre.

1. Psaume 18 «*Cœli enarrant*» — texte latin et allemand, pour Chœur de voix d'hommes avec accompagnement de grand orchestre, Orgue, etc — à imprimer d'après la Partition copiée par Carl Gœtze.

   J'ai écrit ce Psaume pour Carolyne (ainsi que les «Béatitudes») en Août 60 — durant son séjour à Rome.
2. *Der 13. Psalm «Herr, wie lange willst du meiner so gar vergessen»* Ténor-Solo, Chœur et orchestre — dédié à mon ami P. Cornelius.

   A publier en Partition avec l'arrangement de Piano au bas de chaque page.
3. *Zwei Psalmen:*

   23. *Der Herr ist mein Hirt*

   137. *An den Wassern Babylons*

   für eine Basstimme mit Begleitung von Harfe, Orgel etc.
4. *Das Franciscus-Lied (Für Männerstimmen).*

   NB Sur le titre, je désire qu'on reproduise le dessin de St François de Steinle dont j'ai parlé dans mon testament.
5. «Les morts», oraison — en Partition (avec le texte de Mr de Lamennais, tel que je l'ai écrit au bas de chaque

page) et aussi les arrangements pour Piano à 2 et 4 mains — et pour Orgue — (écrit pour ma fille cadette, Cosima de Bülow)

6. Rhapsodies hongroises pour grand Orchestre, instrumentées par F. Doppler — revues par F. Liszt.

   NB. Il ne faut pas oublier de mettre le nom de Doppler sur le titre, car il a fait ce travail à merveille

7. 4 *Märsche von F. Schubert — für Orchester von F. Liszt.* Le manuscrit se trouve chez Herbeck à Vienne

8. 6 *Lieder von F. Schubert — instrumentirt von F. Liszt*

9. Une Messe (en *ut mineur*) pour voix d'hommes avec accompagnement d'instruments à vent et en cuivre par Herbeck — exécutée pour la première fois à la célébration de la fête du Président de la république française, Louis Napoléon, le 15 Août 1852, à l'Église catholique de Weymar et publiée depuis (mais avec accompagnement d'orgue seulement) chez Härtel à Leipzig.

Mr Grosse, membre de la chapelle grand-ducale de Weymar (au pupitre de Trombone et de contre-basse), qui depuis nombre d'années a pris soin de la copie de mes ouvrages et de la masse des parties d'Orchestre et de chant qu'ils nécessitaient, soit dans quel compartiment de la Bibliothèque musicale de l'Altenburg (dont la totalité appartient à la Princesse Carolyne Wittgenstein) les ouvrages susmentionnés se trouvent. Je l'ai prévenu qu'il avait à les remettre à la Princesse, et la prie de faire à Mr Grosse un cadeau de 100 Thalers (minimum) en souvenir des bons et affectueux services qu'il m'a rendus.

Aux noms de mes amis de la «*neudeutsche Schule*» que j'ai marqués à la page 10 de mon testament, j'ai à ajouter — ou j'aurais du faire précéder — celui de Mr Gaetano Belloni (à Paris). Il a été mon secrétaire durant la période de mes concerts en Europe de 1841 à 1847, et constamment mon fidèle et dévoué serviteur et ami Carolyne lui a déjà témoigné

beaucoup de bienveillance à Woronince et Odessa, où il m'avait accompagné . . . je la prie de ne pas l'oublier. —

D'ailleurs, bon gré mal gré, il fait partie de la *«neudeutsche Schule»* par son grand attachement pour moi — comme aussi par sa participation plus récente aux concerts de Berlioz et Wagner.

Je désire être inhumé simplement, sans pompe aucune, et, s'il est possible, de nuit —

Que la lumière éternelle luise à mon âme!

Mon dernier soupir sera une bénédiction pour Carolyne.

F. Liszt.

28.

17 Septembre 60.

Cette fois-ci, je suis de 36 heures en retard. Votre lettre jusqu'au 6 Septembre m'était parvenue très vite, comme la précédente. Monseigneur est allé à Bamberg, où il a une entrevue avec le Duc Bernard[1]. Dans le courant de la semaine il viendra ici pour voir une exposition de tableaux, à laquelle figure la toile de Schwind[2], que vous connaissez: l'Empereur Rodolphe chevauchant vers Spire pour y mourir, et l'entrevue de Joseph II avec Frédéric le Grand, de Menzel[3]. Monseigneur a gagné par son lot du *historischen Kunstverein* ce dernier tableau, celui de Schwind revient au lot du *Kunstverein* de Kiel. Il y a eu ici des conférences du *deutschen historischen Kunstverein*, la semaine passée. Les principaux représentants étaient Schirmer[4], le Cte Franz Thun, Eggers[5] de Berlin, Gonne[6]-Dresde, Stammer-Hambourg, le chambellan Doblwig-Oldenbourg, Pestalozzi-Zürich, etc. J'étais placé à

1) Von Weimar.

2) Moritz v. S. (1804—71), der geniale Märchenmaler.

3) Adolf M. (geb. 1815), der berühmte Berliner Historienmaler, den Kaiser Wilhelm II. zur Excellenz erhob.

4) Johann Wilhelm Schirmer (1807—63), der Landschaftsmaler, Director der Carlsruher Kunstacademie.

5) Friedrich E., Kunsthistoriker (1819—72).

6) Friedrich G., bekannter Portratist (geb. 1813).

côté de Schirmer au banquet de 100 couverts, qu'on a donné en l'honneur de ces messieurs à la *Erholung*. Schirmer m'a très convenablement parlé de vous — et le Cte Thun, que je n'avais pas revu depuis près de 20 ans, a très galamment reconnu celé connaissance avec moi. Le lendemain de ce banquet, je me suis retrouvé à souper chez le Cte Kalckreuth[1] avec tout ce comité, moins le Cte Thun. Kalckreuth se met en 44, pour préparer aussi un «asile» à la peinture à Weymar. Probablement il y réussira et en tout cas, nous en verrons de toutes les couleurs.

Vous me demandez des anecdotes politiques. Hélas! je ne suis guère à bonne source pour cela, car le très peu d'individus qui pourraient à peu près en savoir, sont d'une prudence archiréservée. Voici du reste à peu près la situation — telle que l'envisagent quelques personnes assez bien informées. L'entrevue de Varsovie est la suite de celle de Teplitz — à laquelle l'Angleterre a travaillé plusieurs mois à l'avance L'Empereur de Russie et celui d'Autriche y opéreront un rapprochement désiré et cimenté par le P^ce Régent de Prusse. Mais le Français né malin, et qui créa le vaudeville, se dit à part lui que tout cela n'est que chanson et une agacerie de la Russie, dont les intérêts en Orient rendent l'alliance avec la France quasi indispensable. Les principautés Danubiennes sont un perpétuel affriandement pour la Russie — et si le courant révolutionnaire du principe des nationalités déborde en Hongrie, les Russes pourraient fort bien ne pas résister à la tentation de jouer pièce à l'Autriche, et occuper le territoire des principautés. Une question grave en tout cela est de savoir jusqu'à quel point le patriotisme de Lord Palmerston[2] le poussera au jeu et de quelle façon il s'y prendra pour tromper les trompeurs. Le vieux renard arrat-il bon flair encore cette fois? La Reine Victoria, accompagnée de Lord John Russell[3], arrive dans une quinzaine à

1) Historienmaler, nachmals Director der Weimarer Kunstschule.

2 u. 3) Englische Staatsmänner und Premierminister.

Cobourg chez son beau-frère, pour y goûter, dit-on, les joies et plaisirs de famille. En passant, elle fera un *shakehand* de touriste avec le P^ce Régent de Prusse à Coblence. Quand j'aurai revu Monseigneur, je pourrai peut-être vous en conter davantage. Quant au cabinet français, il pratique imperturbablement, avec une virtuosité qui dépasse de beaucoup celle de Paganini, le proverbe: que ta chemise ne sache ta guise. Il est à peu près impossible qu'il y ait recul de la part de la France. Mais on pourrait changer temporairement l'initiative en expectative et rester en panne jusqu'à ce que les complications en soient venues au point, où le Sphinx qui règne aux Tuileries se sente en mesure de faire valoir tous ses avantages. Ce que vous me dites si bien d'un autre grand personnage s'applique parfaitement au Sphinx. Le diable ne devinerait pas ce qu'il ne peut pas et ce qu'il ne veut pas — ce qu'il fait sans le dire, et ce qu'il dit sans le faire.

Après cette tartine politique d'un dilettante qui n'est pas amateur de la chose — vous parlerai-je de quoi je me suis occupé ces derniers jours? De vous, sans doute — et toujours de vous, ma très infiniment chère — mais cette fois d'une façon inaccoutumée. J'ai écrit mon testament le 14 Sept., jour de l'exaltation de la Ste Croix. Il m'a fallu tout un jour pour écrire ces 12 grandes pages — plus une feuille supplémentaire de 4 pages, contenant quelques dispositions relatives à la publication de mes ouvrages manuscrits. Quoique je l'aie fait d'inspiration, l'écriture était devenue tellement illisible que j'ai dû le recopier — ce qui m'a de nouveau pris toute une journée. Quand vous serez revenue, je vous le communiquerai — et vous me direz ce que j'aurais à y ajouter ou changer. En attendant, je le laisse dans un tiroir de votre bureau, dans notre chambre bleue.

Je vous remercie de prendre un peu soin de votre santé et de me donner quelques détails sur votre régime. Le Dr Franco[1] a fort raison de vous ordonner le petit vin de Frascati — et je tâcherai de vous en procurer de pareil,

---

1) Arzt der Fürstin

quand vous serez de retour. Avez-vous essayé de l'Orvieto et du Montefiascone? J'en ai gardé bon souvenir, mais ne serais pas en mesure de le recommander en connaissance de cause — car à l'époque où j'étais à Rome, je ne buvais presque pas de vin.

Vous devez être rassurée sur la santé de Scotchy, par la lettre qu'elle vous a écrite il y a 15 jours. Ne vous serait-elle pas parvenue, par hasard? Je lui avais cependant donné très exactement votre adresse. En somme, je crois qu'elle va beaucoup mieux, mais comme elle s'ennuie de sa solitude depuis le départ de Magne, elle se livre à toutes sortes d'inquiétudes — ce à quoi je ne puis remédier. Elle se plaint même de Goullon[1]), prétendant qu'il la néglige. Celui-ci me dit que l'art ne peut trop remédier à son mal. Elle n'a pas voulu aller à Liebenstein, et croit qu'elle a bien fait en cela. Ici, elle ne fréquente que les Sabinin, avec lesquels elle fait bon ménage.

Voici quelques lignes de ma mère, assez rassurantes. Je vous loue, vous bénis et vous rends grâces de toute mon âme!

F. L.

Je répondrai demain à Santini[2]), après qu'on m'aura déchiffré sa lettre. Encore de la patience, et toujours de la patience, car évidemment vous n'avez qu'à rester à votre poste! Du reste, je vous assure, connaissant un peu ce terrain-là, qu'il est étonnant que vous ayez réussi à vous mettre sur un si bon pied! Que les figuiers des Pères de la Passion donnent un peu de raffraichissement à votre gosier, et les gravures de la Bibliothèque Corsini à votre intelligence en tourmente!

---

1) Arzt der Altenburg.
2) Vermuthlich Abbate S. (geb. 1778), Eigenthümer einer grossartigen musikalischen Bibliothek in Rom.

29.

20 Sept. 60.

Que de journées sans vous, seule et unique joie de mon âme! Que d'heures longues stériles, enténébrées! — Il faut porter sa croix — portons-la avec amour pour Jésus-Christ!

J'ai vu Monseigneur hier à la maison romaine. Je l'ai quitté en lui répétant ce que je lui avais dit auparavant: «je suis aussi résigné que résolu». Dans une huitaine de jours je le reverrai à Eisenach. Il revient d'Oberammergau, où il a assisté à la représentation de la Passion de Notre Seigneur, dont il est émerveillé. Il n'était accompagné que de Mr de Goethe et de Thompson D'après ce qu'il m'a dit, il n'y a trouvé personne de connaissance parmi les 100000 spectateurs qui s'y étaient rendus Le *Schultheiss*, qui remplissait le personnage du Christ admirablement, a ce qu'il paraît, a eu l'honneur d'être complimenté par Monseigneur.

Voici quelques anecdotes politiques que j'ai ramassées à votre intention: A Chambéry, l'Empereur a dit à MMrs Farini et Cialdini qu'il consentait à tout ce que le Roi Victor Emmanuel voudrait faire en fait d'annexion, seulement qu'il le priait de ne toucher ni à Venise, ni à Rome Tant que S. S. le Pape serait à Rome, il se verrait forcé d'y laisser ses troupes — qui, du reste, s'y trouveient bien malgré lui. Quelques malins imaginent maintenant qu'on forcera sous main Pie IX à quitter sa capitale pour se rendre en Espagne. L'armée française n'aura alors plus rien à faire à Rome et laissera le champ libre aux troupes piémontaises. — En France, le clergé gagne une nouvelle influence, et aux plaintes que les paysans poussent contre les mauvaises récoltes, les curés répondent: «Ce n'est pas en vain ni impunément qu'on touche à la personne sacrée du Pape» — ce qui produit plus d'effet qu'on ne semblait le croire.

Comme détail sur la vie privée de l'Empereur, on raconte que le plus grand divertissement de Sa Majesté consiste à passer un petit étang qui se trouve près du château de St Cloud, avec des chansons de liège — promenade dont il

s'acquitte à merveille. Il y fait passer les personnes qui ont l'honneur de l'accompagner — et quand elles ont la maladresse de tomber à l'eau, s'en amuse gracieusement. On nomme la belle Marquise de Gallifet, seconde fille de Mr Charles Laffitte, comme nouvellement très en faveur. Elle est mariée depuis quelques mois seulement, et Mr de Gallifet a accompagné l'Empereur à Bade, en qualité d'aide de camp. Voilà pour le moment, comme dit Belloni [1].

Ci-joint quelques lignes de remerciement pour Santini dont la lettre m'a beaucoup touché. Aussi un bout de la lettre d'Édouard, à laquelle j'ai répondu — négativement s'entend au sujet de son projet de concert. C'est déjà bien assez, si non de trop, des concerts de l'*Euterpe* à Leipzig — et du projet de la *Tonkünstler-Versammlung* à Weymar, en Juin, pour la saison prochaine.

Cosette me télégraphie qu'elle a fait l'acquisition du tableau d'Ingres — François Ier au lit de mort de Léonard da Vinci — à la vente de Humboldt, au prix de 520 Thalers [2]. Il me semble que cela vaut ce prix. Si vous avez un moment de loisir, écrivez deux lignes de Rome à Édouard, en lui envoyant votre photographie. Il me semble qu'il mérite cette distinction par le loyal attachement qu'il vous porte. Toutes louanges et bénédictions pour vous! F. L.

30.

24 Sept. 60.

Quel déchirement que cette audience du 9 Septembre!! Ne pensez-vous pas qu'après de pareilles émotions — de quelque manière que les choses se décident — il nous faudra un assez long temps de solitude, d'exil volontaire, loin d'ici et des attentes du vulgaire? C'est du moins l'impression que je ressens. Vous me direz si elle est juste et pratique. En

1) Eine von Liszt mit Vorliebe citirte Redensart seines ehemaligen Secretärs.

2) Gegenwärtig im Besitz der Fürstin Marie Hohenlohe im Schloss Friedstein

attendant, je trouve votre contenance et votre résolution de ne point lâcher prise, et de suivre au besoin Sa Sainteté partout où elle ira, admirable au plus haut degré

Merci de la copie des deux billets: celui d'Antonelli du meilleur goût, et le vôtre à Mgr Gustave du plus fin esprit. «Ne jamais oublier ce que l'on doit, ni une dette, ni une reconnaissance, ni un remerciement» — est vraiment une aussi grande rareté de style que de fait! Quant au billet d'Antonelli après l'audience du 9 Sept., il faudra le faire encadrer. Tout ce que vous me dites de ce personnage, m'intéresse extrêmement — et je vous remercie de m'avoir envoyé le No du Journal de Rome, qui le concerne. La langue italienne se prête singulièrement à ce que je nommerai l'esprit officieux et le sous-entendu. Aussi ne suis-je pas surpris que vous y preniez grand goût et y excelliez comme dans la langue allemande.

A la prochaine visite que je ferai à Monseigneur à Eisenach, je m'acquitterai de votre commission relative à l'avancement du fils du Dr Franco. Vous pouvez être assurée du zèle que j'y mettrai — et je pense qu'il ne sera pas difficile de réussir en cela.

Qu'amènera la journée d'aujourd'hui? Quelle décision prendra le concile des cardinaux? Puissiez-vous enfin, enfin respirer librement! *Wo die Noth am grössten, ist Gott am nächsten.* Amen!

Vous faites sagement de ne pas fréquenter un genre de société, dont vous ne sauriez vous accommoder à la longue. Vous êtes trop foncièrement vraie, droite et pieuse pour ce monde-là. Il est une sorte de religion trémoussante et tracassière qui a son côté d'utilité, j'en conviens, mais à laquelle il n'est pas besoin de se livrer, pieds et poings liés!

Merci d'avoir demandé à Aldega les chants liturgiques des chanoines de St Pierre *in vincoli*, qui vous ont si grandement impressionnée. Ah, si je pouvais les entendre avec vous! Mais de grâce — je vous le demande très instamment — ne me rapportez aucun objet de prix de Rome. Un cadeau quelconque, dans ce moment-ci, me désolerait. Ne me

contrariez pas sur ce point, je vous en supplie. Si même il y avait quelque difficulté à obtenir les chants liturgiques, ne vous en embarrassez pas davantage, car avant et par-dessus tout, je tiens à ne pas augmenter vos ennuis!

Il m'a été impossible de travailler ces derniers jours — que j'ai passés à écrire quelques lettres — à Wagner, Édouard, Cornelius, Brendel et d'autres. Voici un bout de lettre de Cosette. Elle vient de m'envoyer le tableau d'Ingres, qui, j'espère, sera à votre goût et convenance. Le mot de Visconti me plaît: «Vous avez raisonné comme un homme et pleuré comme une femme!» Fasse le Ciel seulement que vous n'ayez plus tant à pleurer! Que la paix et la bénédiction de Dieu soient avec vous! F. L.

C'est l'Emp. Napoléon qui a acquis au prix de 300 Th. le buste colossal de Humboldt, fait par David. On dit qu'il le placera au Louvre.

31.

Quelle joie, quelle jubilation! J'en suis comme anéanti — et n'osais y croire. Mais cela nous vient de Dieu! Bénissons-le, bénissons-le à toujours! Qu'il nous fasse la grâce de l'aimer et de le servir de tout notre amour! Après cette décision unanime du Saint collège, sur le fond et la forme de l'affaire, en votre faveur, il me semble impossible que les menées contraires prennent encore une fois le dessus. J'espère donc que vous n'aurez plus trop longtemps à rester à Rome — et que le terme de vos longues tribulations est arrivé. Revenez avec la paix et la joie au cœur, ma glorieuse et sainte héroïne!

29 Sept. 60.

32.

30 Sept. 60.

Dans ta réponse de Sa Sainteté aux compliments — c'est l'expression dont se sert le journal *Le Monde* — du G[l] La

Naue, il y a cette pensée qui semble provenir du jardin d'Antonelli: «Pour moi, si je suis persécuté, ce n'est pas une raison pour que je sois abandonné!» Peut-être trouverez-vous l'occasion de la citer. Dans un autre passage du même discours, 16 Sept, le Pape dit admirablement: «Notez bien, mes très chers fils, que l'Église n'a besoin de qui que ce soit pour être soutenue dans sa souveraineté spirituelle — car étant au cela directement protégée et illuminée par Dieu, loin d'avoir besoin des puissances de la terre, c'est elle qui soutient les nations et les empires». Je dévore les documents, émanant de Rome. La note du C[t] Antonelli aux représentants des puissances à Rome, correspond parfaitement à la résolution qu'il vous a exprimée: d'être immédiatement supérieur à toutes choses! Les dépêches de Lamoricière sont écrites à la pointe de l'épée — et la manière dont il remplit sa mission est digne des éloges de l'histoire. Quoiqu'il advienne, son honneur reluit d'un noble éclat — que l'impopularité et les haines qu'il encourt, rehaussent encore. Si la chance tourne décidément contre lui, je suis convaincu qu'il y laissera ses os — ce qui prouvera une fois de plus à ses ennemis à quel point il est lâche!! Je ne sais si le parallèle entre Garibaldi et son souverain, que je tiens d'un Parisien, vous est connu. Garibaldi — c'est encore le bon larron. Pour l'autre, on devine... Il circule aussi une version populaire de ce célèbre axiome de la brochure: *Le Pape et le congrès* — dont s'inspire la politique présente: «Plus le territoire sera petit, plus le souverain sera grand». C'est aussi logique que de dire: «moins il y aura à manger, et mieux on dînera».

Au risque de vous dire des vieilleries, je tâche de satisfaire aussi bien qu'il m'est possible dans ce coin reculé, fort en dehors des choses politiques, à votre petite friandise d'anecdotes, correspondantes au «propre du temps». Un homme assez considérable qui a passé un jour ici: M[r] Parrieu, vice-président du conseil d'État et membre de l'Institut, me dit que plusieurs personnes bien avisées d'ordinaire, commençaient à craindre que l'Empereur ne soit déjà maintenant aux prises avec un dilemme insoluble entre son bon sens, qui lui

dit de s'arrêter — et le legs de son oncle, qui lui commande d'avancer toujours Personnellement on tient l'Empereur pour sage, équitable et même très bon — mais l'idée napoléonienne pourrait bien l'entraîner à passer sur toutes les considérations — et le perdre.

Depuis vos lignes d'hier, toute mon âme n'est qu'un sublime espoir. Je vous ai répondu de suite quelques lignes. Ce matin j'ai écrit à Monseigneur et vous joins mon brouillon Après-demain, je lui ferai ma visite à Eisenach, et n'oublierai pas le Dr Franco Je ferai naturellement valoir que le Dr Franco vous a très bien soignée durant votre maladie. J'ai dit de toutes mes larmes l'Introït et la collecte de la messe de ce jour — 18me Dimanche après la Pentecôte Seigneur donnez la paix à ceux qui vous attendent, afin que vos prophètes se trouvent véritables! — Daignez, Seigneur, diriger nos cœurs par l'opération de votre grâce — parce que sans vous nous ne pouvons vous plaire!

33.

8 Octobre 60.

J'attendais de jour en jour de vos nouvelles Depuis les lettres du 9 au 14, je n'ai reçu que les bienheureuses lignes du 22 Sept. par lesquelles vous m'annoncez la décision du concile, et aujourd'hui me parvient votre lettre datée du 1er Octobre. J'ai répondu de suite à la bonne nouvelle, qui me fait espérer que nous pourrons bientôt communier ensemble Ce matin je vous ai télégraphié pour vous supplier de rester à Rome — et de me dire s'il y a possibilité pour moi de vous y retrouver, pour ne plus jamais nous séparer Tout en sachant que ce que vous ferez sera pour le mieux, et m'y soumettant avec amour et sans réserve — je tenais cependant à vous indiquer que Rome me semblait très préférable à tout autre endroit pour nous en ce moment, sauf à y passer même tout l'hiver, durant lequel je voudrais me recueillir, prier et me renouveler intérieurement, par la grâce de N S Jésus Vous savez que ce n'est pas là une veine

formule pour moi, mais bien l'aspiration et la soif dévorante de toute ma vie! S'il y a moyen, tâchez que nous nous retrouvions à Rome.

J'ai passé 6 à 7 heures avec Monseigneur à Eisenach, Mardi dernier — après que je l'avais informé par une lettre du résultat favorable du concile. Son premier mot était. «Il n'y a plus maintenant qu'à vous conduire à l'autel, de grâce ne différez plus!» — Cependant je me tenais très ostensiblement en garde contre un excès d'assurance — et ne dissimulais pas un restant de crainte qui troublait encore mon espoir. Il me proposa de me conduire à la Wartburg, et chemin faisant, m'offrit de son propre mouvement d'écrire de nouveau une lettre à Antonelli, par laquelle il le prierait de hâter la conclusion définitive. J'acceptais à cœur joie. Il se mit à l'écrire de suite à la Wartburg — pendant que j'attendais une bonne demi-heure dans le portique de Ste Élisabeth. Il m'en communiqua ensuite la rédaction, qui me sembla parfaite par son intelligente et ferme précision. Cette missive a été expédiée par la poste avec 3 cachets, et par la voie de Marseille — ainsi que je l'avais recommandé. Quoiqu'à cette heure il n'en soit plus besoin, elle constate toujours les bonnes intentions actuelles de Monseigneur à notre égard, et ne peut produire qu'une bonne impression sur Antonelli. Demandez-lui s'il l'a reçue? Si par hasard elle avait été égarée, vous pouvez en bonne conscience assurer Antonelli de l'insistance du patronage de Monseigneur — plus marquée encore cette fois que précédemment. En outre, j'ai beaucoup causé avec lui du théâtre, de l'académie, des projets de construction, de la *Tonkünstler-Versammlung*, etc. A 5 h., j'ai dîné pour la première fois au château d'Eisenach, où il m'avait ramené à pied. Il n'y avait pour convives que ses deux filles, Thompson, Mme de Könneritz et Mlle Froriep [1]. Après dîner nous avons lu en tête-à-tête quelques maximes de Champfort et plusieurs sonnets de Platen. La Grande-duchesse ne devait revenir que le surlendemain. J'ai jugé

[1] Erzieherin der Prinzessinnen von Weimar

opportun de différer la recommandation Franco, en le prévenant toutefois que j'avais une grâce néerlandaise à réclamer — soit de sa femme, soit de lui. Ils ont fait ensemble une visite de quelques heures à la Reine d'Angleterre avant-hier à Cobourg, et Monseigneur part cette semaine seul pour Wilna et Varsovie.

Okraszewski[1]) m'a expédié de Milan ce télégramme, qui m'est arrivé hier soir et n'a mis qu'une heure 55 minutes à faire la route. «La Princesse a entièrement gagné. Je vais à Vienne, puis à Fulda et Weymar. Soyez tranquille, elle se porte bien». Je réponds à cela par télégramme à Magne: «J'ose vous prier de recommander à Okraszewski de s'arrêter d'abord à Weymar, car je désire l'accompagner à Fulda». En même temps je télégraphie à Édouard dans le même sens. A Fulda, je suivrai mot pour mot vos instructions, et me munirai de tous les papiers nécessaires.

Voici un billet de Cosette. Ne me grondez pas au sujet du tableau d'Ingres — j'espère qu'il vous fera plaisir. Pour le 22 Oct [2]) on prépare en ville un *Fackelzug*, auquel plusieurs centaines de personnes doivent participer, en mon honneur. Peut-être serai-je obligé de demander qu'on l'ajourne pour une autre année. Les pieds me brûlent! F. L.

34.

12 Octobre.

Vos deux lettres bebdomadaires du 15 au 21 et du 22 au 27 Sept expédiées par le courrier de l'Ambassade de France, me sont parvenues à la fois hier par Mr de Laporte. Vous devez avoir déjà mes réponses à la bonne nouvelle que vous m'annonciez le 22 Sept. et aussi à votre lettre datée du 1er Octobre. Cette dernière vous a été adressée par télégraphe — mode dont en général j'use peu, mais qui dans ce cas me semblait préférable. Je vous approuve entièrement

1 Geschäftsführer der Fürstin in Angelegenheit ihrer Scheidung.
2 Liszt's Geburtstag

de ne pas vous en être servie le 22 Septembre. Ma lettre répond également à celle du 1er Oct. et ne fait que répéter le sens du télégramme, que voici de nouveau: «Restez à Rome et, si possible, ordonnez-moi d'y venir, pour y rester tout l'hiver avec vous.» Il s'entend de soi que je soumets ce désir, quelque vif et prononcé qu'il puisse être, à votre sagesse et décision. Dans le cas où Sa Sainteté quitterait Rome, ce que les dernières conjectures des journaux ne rendent pas probable, il y resterait certainement nombre de personnages éminents qui vous protégeraient, et desquels je tâcherais de ne pas me faire trop mal venir. D'ailleurs on pourrait toujours en partir à temps, s'il y avait lieu — le principal et ce qui importe par dessus tout, étant accompli. La solution favorable de tant de difficultés, et le triomphe de votre bon droit sur tant d'intrigues et de machinations, tient du miracle. Je vous en glorifie dans le secret de mon âme, en bénissant Dieu. Vous faites encore bien de ne pas faire montre de votre victoire, et pour ma part, je n'en parlerai que là, où il n'y a pas moyen de se taire. La bonne nouvelle ayant été très indiquée sur l'enveloppe de votre dernière lettre qui m'est parvenue par Mr de Laporte, je l'ai dit simplement à Mulinen. Quand Okraszewski arrivera, il faudra la communiquer en curé. Vous savez que j'ai toujours eu pour règle de conduite d'être fort réservé et simplement modeste — quand quelque chose d'heureux m'arrivait. Or, je n'ai certes jamais eu lieu de pratiquer cette règle comme maintenant — où il ne s'agit pas seulement d'un incident favorable, mais bien de toute ma vie — dont votre sublime amour devient la sanction, la réhabilitation, l'affranchissement. A cet égard, je puis aussi dire comme le Psalmiste, que vous commentez si éloquemment: «Je l'ai juré et l'ai résolu, que la grâce de Dieu m'assiste!» Je crois que vous jugez la situation, maintenant si heureusement outrepassée et vaincue par vous, avec la plus perspicace justesse.

Avez-vous reçu la lettre de Magne, expédiée il y a une quinzaine de jours environ? Il a été question qu'elle accompagnerait son mari à Varsovie vers le 18 de ce mois, alors

que l'Empereur s'y rendra. Scotchy, de qui je tenais cette nouvelle, et à qui elle a écrit depuis, me dit maintenant que probablement elle restera à Vienne. Permettez-moi de vous supplier de répondre à Magne, avec douceur et bénignité. Il n'y a maintenant qu'à laisser couler un peu de temps. J'ai la conviction que le grand pas de notre mariage fait — les choses changeront et tourneront au mieux.

Vous me faites une admirable description de votre visite à Frascati, chez le Duc de Sermoneta avec l'Archevêque Spaccapietro. Votre portrait psychologique de ce dernier me touche et m'émeut plus que tous les portraits de Raphaël ne pourraient le faire. Laissez-moi espérer que je pourrai bientôt contempler de mes yeux le fameux par-dessus violet d'archevêque, dont je vous prie de bien vous envelopper matin et soir. Tonte joie et bénédiction sur vous! F. L.

Vous savez, sans que je vous le dise, que je m'associe pleinement à votre prédilection pour Antonelli. Si en apparence je me suis trompé au sujet de Lamoricière dans ma lettre précédente, le sentiment que je vous exprimais a été fort partagé par l'Emp. Napoléon. Il m'est revenu qu'il n'a pas caché au chev. Nigra son mécontentement des termes de la presse piémontaise: «lâche fuite, vils mercenaires», etc. Dans la chronique de la quinzaine du dernier N° de la *R. des Deux Mondes*, 1er Oct, il est parlé sur un ton de convenance de Lamoricière, et je vous engage à lire ces quelques pages. Comme dans les journaux je n'ai nulle part rencontré le nom de Linango[1]), j'espère qu'il est sain et sauf. Tout ce que vous me dites, m'intéresse à lui — et si mes affectueux compliments avaient un peu plus de valeur, je vous prierais de les lui transmettre. Vos bons rapports avec Bach me font grand plaisir. Si je pouvais aller à Rome, je le prierais de vouloir bien me faire l'honneur d'être mon témoin.

Au moment de fermer cette lettre, il me parvient la dépêche ci-jointe de Berlin — mais je ne bougerai pas d'ici

1) Bruder des baden'schen Hofmarschalls.

jusqu'à l'arrivée d'Okraszewski. Monseigneur est parti avant-hier soir pour Wilna et Varsovie. Je ne l'ai pas revu depuis ma visite d'Eisenach, et ne lui ai pas communiqué le résultat concluant, me réservant de lui écrire à la fin de ce mois, après Fulda.

35.

Vienne, 17 Octobre.

Il n'y a rien à obtenir d'ici. Ne désespérez pourtant pas, très chère et sublime compagne de mes pensées et de mes pleurs. Dieu nous exaucera!

Okraszewski complétera verbalement le peu que j'ai à vous dire en ces lignes. Arrivé Mardi matin, j'écrivais de suite à Mgr Gustave, pour lui demander une audience. Je vous joins ici copie de mon billet et de celui que j'adressais plus tard à Mgr de Lucca[1]). Mgr Gustave me reçut à 2 h., et notre entrevue dura environ une heure. Il ne se départit pas de sa thèse. Vous connaissez du reste cette incroyable logomachie que j'ai dû écouter avec résignation! Mgr Gustave m'a beaucoup parlé du chagrin qu'éprouvait Magne, de ne plus recevoir de vos nouvelles. Je lui ai demandé d'assurer sa belle-sœur que, pour ma part, je demeurais constamment en communion de sentiments avec elle.

Hier matin, j'ai assisté à une messe, dite en mon intention par Mgr Gustave à 9 h. du matin, dans la chapelle de la Nonciature. Il n'y avait personne d'autre que moi dans cette chapelle, contigue aux appartements du Nonce. Je me suis agenouillé sur un quatrième banc. Je reverrai Mgr Gustave encore aujourd'hui, à 2 heures. La Pcse Catherine[2]) lui a raconté que Sa Sainteté lui avait dit au sujet de la décision de la congrégation du concile: «*È una opinione, non è un giudizio.*» Dans mon entrevue avec Mgr de Lucca, Archevêque

1) Päpstlicher Nuntius in Wien.

2) Verwittwete Fürstin Hohenzollern-Sigmaringen, geb. Prinzessin Hohenlohe.

de Tarse, qui se souvenait de moi d'autrefois — j'ai beaucoup appuyé sur votre conscience catholique, et les nombreuses preuves que vous en avez données. D'autre part j'ai aussi tâché d'insinuer que les choses ne se passeraient pas si simplement que la partie adverse l'imagine peut-être — qu'il y aurait en tout cas un assez grand scandale, et qu'il est de mon devoir de chercher à l'éviter, si faire se peut. Monseigneur, là-dessus, monta ses grands chevaux. Je me gardai fort d'imiter Gros-Jean qui voulait en remontrer à son curé — et me bornai seulement à indiquer assez fermement la part que les influences temporelles avaient eu dans cette affaire dès le commencement, il y a 12 ans, comme depuis. Je me servis même du terme allemand *massgebender Einfluss* — que Monseigneur comprit parfaitement. Que la paix de Dieu soit avec vous! C'est avec la plus profonde vénération et la plus ardente espérance que je reste votre F. L.

J'espère que vous ne désapprouverez pas cette course de Vienne qui, ce me semble, ne peut pas vous desservir. J'ai le cœur si gros de tous vos chagrins et traverses que je ne sais comment vous parler — mais mon âme demeure inébranlablement unie à la vôtre, pour l'éternité!

36.

[Weimar,] 26 Octobre.

Hier soir, 4 lettres de vous m'arrivent à la fois par le courrier de la Légation de France et l'intermédiaire de Mr de Laporte. Il n'y a donc pas de lacune dans votre correspondance, puisque la dernière lettre que j'avais reçue, était datée du 28 Sept et la première de cette série porte la date du 29 Sept, continuant jusqu'au 15 Octobre. Il ne faut pas perdre le temps à expliquer pourquoi les 4 lettres arrivent par le même courrier. Les relations entre le Ministère des affaires étrangères de Paris et la Lég. de France à Weymar sont peu fréquentes, à ce qu'il paraît. L'important est qu'aucune de vos lettres ne se soit égarée. Dans l'intervalle j'avais reçu par la poste 2 très

courtes lettres de vous, l'une portant la date du 6 Oct, avec quelques indications des dispositions du Cᵗ d'Andrea. La seconde, sans date, écrite probablement le surlendemain, me demandait seulement de vous informer si vos lettres me parvenaient exactement. Il en est ainsi, grâce à Dieu, nonobstant beaucoup de retards

J'ai répondu par avance à la question majeure de votre situation actuelle, très infiniment chère, par mon télégramme et mes deux lettres précédentes. Vous ne devez pas bouger de Rome, jusqu'à ce que . Je baise les deux mains aux Cardinaux de vous avoir donné ce conseil, qui était évidemment le seul bon à suivre

Au moment où je vous écris, Okrazewski doit être tout près de Rome J'espère que vous ne me désapprouverez pas de ce voyage à Vienne Quoique je n'y aie rien pu faire, c'était pourtant à faire, ce me semble. Vous comprendrez sans que je dise pourquoi. La Grande-duchesse, qui est très au fait des choses, ainsi que j'ai pu m'en apercevoir dans l'entretien que j'eus avec elle quelques heures avant de partir pour Vienne, en a de suite saisi la signification Elle n'abandonne pas encore ses anciens errements sur le mode de notre mariage — et tout en n'insistant plus sur la nécessité d'un changement de religion, elle admet que le sacrement administré par un prêtre protestant suffirait — si tant est que nous ne préférions pas nous borner simplement aux registres de l'état civil!! A ce genre d'hypothèses, il n'y a que les démentis les plus catégoriques à opposer Je n'y ai pas manqué, comme vous le pensez bien Sans me faire illusion sur notre faiblesse relative, j'ai pourtant bon espoir, et vous supplie de partager le sentiment qu'exprime le grand apôtre: «*Si Deus nobiscum, quis contra nos*». Du reste, la Grande-duchesse a été pleine de tact, je dirai même de bienveillance envers moi à cette dernière visite Aussi ne désespérerai-je pas de la convertir plus entièrement à notre cause . mais il faut encore un peu de temps pour cela. Je retournerai à la Wartburg, un de ces jours. J'attendais seulement quelques nouvelles de vous, étant resté près de 3 semaines sans savoir ce qu'il advenait

Peut-être trouverai-je déjà Monseigneur, qui sera de retour Lundi, dit-on.

Je suis tout confus et comme navré des éloges que vous faites de ma perspicacité et de ma très petite habileté. Hélas, je reussis à bien peu de choses, et ne sais comment vous être bon en quoi que ce soit, dans l'infime région où je suis contraint de me tenir — tandis que vous vous montrez en toutes choses admirable pour tous et adorable pour moi! Vos nouvelles relations avec le P. Theiner sont d'une véritable importance, et tout ce que vous me dites de Mgrs de Falloux, Talbot, Spaccapietro prouve à quel point vous êtes passée maître dans l'art de juger et de discerner les hommes.

Cet après-midi je vous écrirai sur une feuille à part quelques petites nouvelles politiques que j'ai ramassées à votre intention. Merci et merci un million de fois pour votre bouquet de roses blanches le 22 Octobre. Il est encore là sur votre table, et je l'embrasse chaque matin. Ma fête a été célébrée cette fois avec un entrain prodigieux à Weymar. Toute la ville était sur pied durant le *Fackelzug* — il y avait plusieurs centaines de torches. Cela m'oblige à une vingtaine de visites dans la semaine. Bronsart vous en a fait un petit récit que je vous transmets, et j'y ajoute la petite note du *Deutschland*. La fille de Panse[1]) se trouve dans le nombre des donataires du coussin en soie sur lequel m'a été remis la couronne de lauriers — faite d'après le modèle de la couronne que Marie Seebach[2]) a envoyée pour Schiller, lors du *Schillerfest*. Ne vous troublez point! Le Seigneur est avec vous et avec votre esprit. F. L.

Conservez-moi les violettes et les lignes envoyées de Rauden[3]).

27 Oct 60.

Mulinen me dit que les journaux annoncent le Pce Gustave Hohenlohe et la Pcse Catherine Hohenzollern parmi les

---

1) Redacteur des Weimar'schen Blattes »Deutschland«.
2) Die grosse Schauspielerin. Gattin des Sängers Niemann.
3) Von Prinzessin Marie Hohenlohe geschickt.

hôtes de Varsovie. Je tâcherai de savoir à quoi m'en tenir, aussitôt le retour de Monseigneur.

Voici mes petites nouvelles, qui n'en seront déjà plus quand vous recevrez cette lettre. D'abord, un mot de Mr Thiers[1]: «J'aime beaucoup la cuisine que nous faisons, mais je n'aime guère le cuisinier» — d'après une autre version «le marmiton». Cela est assez drôle, quoique de bien moindre portée qu'un autre mot de Mr Thiers: «Nous aurons la république en France quand on y trouvera un vice-président». Evidemment dans un pays où il y a pour le moins 1000 présidents, et pas un vice-président, la république est impossible. Mr Guizot[2] va publier son quatrième volume de Mémoires, et se propose d'y raconter comme quoi le Pce Louis Napoléon avait reçu et accepté, au temps du Roi Louis Philippe, la somme de 12000 fr., pour ne pas être entièrement dénué d'argent en arrivant aux États-Unis. Guizot donnera tous les détails de cette affaire et nommera même la personne qui avait été chargée de remettre ces fonds au Prince. C'est Mr Leroy, qui était alors préfet du Morbihan. Le véritable ministre des affaires étrangères de l'Empereur, par rapport aux affaires d'Italie, est maintenant le Pce Napoléon, qui a repris toute sa faveur auprès de son cousin, et remplit effectivement aussi les fonctions de ministre du Roi Victor Emmanuel à la Cour des Tuileries. On assure que le Prince expédie tous les jours une dépêche à Victor Emmanuel, il la fait porter au Cte de Gropello, chargé d'affaires de Sardaigne, afin que celui-ci l'adresse à Mr de Cavour[3] après l'avoir revêtue du cachet officiel de la Légation. Mr de Gropello est mis au courant par le Prince, qui règle ainsi d'avance les entretiens officiels que l'agent sarde doit avoir avec les employés supérieurs du Min des affaires étrangères. Mr Thouvenel[4] hausse

1) Louis Adolph Th. (1797—1877), der französische Historiker und Staatsmann, 1871—73 Präsident der Republik.

2) François Pierre G. (1787—1874), französischer Schriftsteller und Staatsmann.

3) Graf C. (1810—61), der italienische Staatsmann.

4) Französischer Minister.

dans le manche. Il disait dernièrement à un de ses amis: «On ne me dit pas tout, tant s'en faut, et souvent on me désavoue en cachette Je vois bien qu'un jour je serai remercié comme Mr Walewski[1] — mais en attendant, si je n'ai pas la confiance exclusive de l'Empereur, je ne puis pas non plus me plaindre de lui Il fait ce que je lui demande, et il faut que je me contente de cela »

L'événement de la presse est l'article signé Boniface dans le *Constitutionnel* du 12 Octobre. L'Empereur est censé avoir commandé cet article à Mr de Laguerronière[2] et dicté lui-même la matière, en indiquant l'ordre des idées et la diversion des paragraphes. Mr Thouvenel en aurait désiré l'insertion au *Moniteur*, mais l'Empereur a refusé pour ne pas trop se lier les mains vis-à-vis de l'Europe Montebello[3] à Pétersbourg et de Moustier[4] à Vienne ont été chargés de sonder le terrain sur la possibilité de réunir un congrès, où l'on réglerait les affaires d'Italie Le premier de ces ambassadeurs a été chargé également d'obtenir pour Mr Thouvenel l'autorisation de se rendre à Varsovie et de participer aux conférences qui auront lieu, sans doute dans cette ville, entre les ministres. Il paraît que le Pce Gortschakoff[5] était disposé à donner à l'Emp. Napoléon cette satisfaction, qui même il avait obtenu un assentiment de l'Empereur Alexandre, sous la réserve cependant de la *Zustimmung* du Pce Régent de Prusse — qui s'y est véhémentement opposé. On prétend du reste que Varsovie ne fera ni ne défera rien. Les augustes souveraine se sont séparés même un peu plus tôt qu'on ne s'y attendait, par suite de la nouvelle subite d'une maladie assez grave de l'Impératrice de Russie. Les gros événements n'éclateront probablement qu'au printemps. La Prusse est complètement d'accord avec le gouvernement britannique et se propose de reconnaître plus tard la nouvelle monarchie, que le Roi

1) Graf W., französischer Minister.
2) Französischer politischer Schriftsteller.
3 u 4) Französische Botschafter.
5) Russischer Reichskanzler.

Victor Emmanuel est en train d'établir. Lord Palmerston a été fort explicite à ce sujet, en disant à Mr d'Azeglio[1]: «Allez toujours — prenez Naples, prenez la Sicile, prenez tout ce qui vous conviendra. Laissez seulement la Vénétie tranquille — nous verrons plus tard.»

A prendre les choses d'un autre point de vue pour l'Angleterre, l'annexion de Naples et de la Sicile coupe court au projet du rétablissement d'un Murat à Naples. Ce projet a essayé de prendre un peu de consistance par la publication de la brochure du Pce Lucien Murat: *Naples et le Piemont*. Or l'Angleterre ne veut à aucun prix la restauration de la famille Murat à Naples. Elle entrevoit qu'elle trouvera son compte à la formation d'un royaume d'Italie puissant, sous le sceptre de Victor Emmanuel — ou elle saura lui ménager des chances suffisantes pour supplanter son rival et substituer son influence à celle de la France. Ce qui préoccupe Mr de Cavour, est de savoir comment soulever la Vénétie et entamer la querelle l'Autriche. Pour cela il faut continuer à tenir le dé à Paris. Mme la Marquise de Castiglione, récemment très en faveur auprès de Victor Emmanuel, est arrivée à Paris pour mettre du cœur au ventre de Mr Thouvenel.

Parmi les moyens principaux qu'il s'agit de mettre en jeu, vient en première ligne une insurrection en Hongrie. Aussi le cabinet de Turin a-t-il soin d'entretenir des relations suivies avec les comités hongrois et leurs agents. Le Pce Napoléon seconde activement Mr de Cavour dans ses plans. Il est intimement lié avec le Gl Klapka — et Mr de Cavour s'est rapproché de Kossuth[2]). Celui-ci était à Turin il y a quelque temps. Sur la demande du Cte Cavour, il s'est laissé employer auprès de Garibaldi, pour tâcher de faire entendre raison à cet annexeur, devenu passablement incommode. Palmerston disait qu'on avait en Angleterre à peu près la même admiration pour Garibaldi que pour John Sayers, le fameux

1) Massimo d'Azeglio, italienischer Staatsmann und Dichter (1798—1866).

2) Ludwig K., Haupt der ungarischen Revolution.

boxenr. Selon Kossuth, il faudrait avant de rien entreprendre en Hongrie, s'approvisionner de fusils. On espérait en trouver un nombre considérable dans les arsenaux de Naples, mais ils étaient à peu près vides. Il a donc fallu imaginer un autre expédient — consistant dans la concession à une grande compagnie financière d'un réseau de chemin de fer à établir dans le Royaume de Naples, entre les deux mers. Cette compagnie se constituerait au capital de 160 mill. de fr., et le futur gouvernement central italien garantirait un intérêt de 5 pour cent. Les concessionnaires mettraient à la disposition de Kossuth la somme de 3 mill de fr, qui serait employée en achat d'armes pour l'insurrection de la Hongrie. Il y a environ trois semaines, Kossuth, accompagné du Cte Károlyi, est venu à Paris pour toute cette affaire, à laquelle le gouvernement français prête son aide. Ils ont obtenu une audience secrète de l'Empereur, par l'intermédiaire de Morny[1]) — et on ne sait de cette audience que ce que Kossuth et Karolyi ont bien voulu rapporter. Un long mémoire a été remis à l'Empereur, tendant à établir que toute tentative d'insurrection en Hongrie serait prématurée pour le moment, et qu'il fallait se borner à une expectative armée.

Vous voyez, très infiniment chère, que je me suis mis en quête de nouvelles politiques, puisque tant est qu'elles semblent vous intéresser. Si ces lignes vous parviennent, ce que je vous prie de me dire dans votre prochaine lettre, je tâcherai de vous fournir d'autres renseignements du même genre. En fait de petites nouvelles personnelles, je vous dirai que l'*Oberburgermeister* Bock est venu m'annoncer ce matin que le *Gemeinderath* m'avait nommé à l'unanimité *Ehrenbürger* de Weymar. On doit me remettre le diplome dans quelques jours. «*Il mondo da sè*», disait Macchiavel, «*l'Italia farà da sè*», a-t-on répété depuis — mais si effectivement Antonelli a en l'idée que le St Siège peut subsister «*da sè*», ce me semble une idée de génie. C'est aux pieds du St Siège que doit s'agenouiller

1) Herzog v. M. (1811—65), Président des Corps législatif.

le monde. Sans faire tort aux hommes d'honneur et de courage qui l'ont défendu les armes à la main, je suis pourtant enclin à croire que ses meilleures troupes, et les plus invincibles, sont — les anges gardiens! Pardonnez-moi ces fatrasies. Vous savez que je ne me pique nullement de voir clair en politique. «Une seule chose est nécessaire». Puissé-je ne pas vous être entièrement inutile — et lors même, je n'en demeurerais pas très entièrement et exclusivement à vos pieds, avec la plus profonde vénération et les plus chastes aspirations.
F. L.

37.

4 Novembre.

Toute bénédiction et louange à vous, très aimée Carolyne, en ce jour où l'Église célèbre la gloire de votre St Patron[1]! «Entrez dans la joie de votre Seigneur, serviteur bon et fidèle!» En lisant ce verset de l'Évangile aujourd'hui à l'église, les larmes me suffoquèrent, et j'ai senti resplendir votre beau regard dans toute mon âme. Vous avez assez combattu, assez supplié et pressé à temps et à contretemps, en toute patience et sagesse, comme le recommande le grand apôtre à Timothée, pour que la couronne de justice et de joie soit enfin votre partage. Amen!

Par une maladresse, dont je me fais d'amers reproches, je n'ai pensé qu'hier à vous télégraphier. C'était trop tard, vu la singulière manière dont les télégraphes fonctionnent maintenant au moyen des bateaux à vapeur. Ces lignes ne vous parviendront que dans une huitaine de jours — mais vous savez bien que chaque jour du matin au soir, je ne vis que pour vous.

Voici la petite narration de Brendel du 22 Octobre et les vers de Rost[2]) publiés par le *Deutschland*. Cette dernière semaine il ne s'est rien passé ici, qui vaille la peine de vous

1) Carlo Borromeo.
2) Alexander R., weimarischer Dichter

être raconté. Mr Desméloizes a rapporté de Paris le grand-cordon de la légion d'honneur pour le Grand-duc, et le lui a remis avant-hier à la Wartburg. On se demande si Desméloizes recevra de suite le cordon du faucon, ou bien si l'on attendra l'occasion solennelle de son audience de congé.

Dingelstedt, avec lequel j'ai repris mes anciennes bonnes relations, a fait mettre mon *Künstler-Festzug* sur le programme de la *Schillerfeier*, qui cette fois-ci se passera très simplement.

J'attends de vos nouvelles pour m'annoncer chez Monseigneur à la Wartburg, où il restera encore au moins une quinzaine de jours. La dernière lettre que j'ai reçue de vous, est du 15 Octobre. Veuillez remercier très affectueusement Linange du portrait qu'il m'envoie. Le jeune homme a fort bel air — et d'après ce que vous m'en dites, je suis persuadé que la «chanson» y correspond. Mes 2 ou 3 douz. de visites en ville à peu près achevées, je me suis remis au travail, qui est mon seul repos, comme vous savez. Le temps est bien court pour ce que je devrais faire — mais que de longues journées sans vous! Quand vous reverrai-je? Vous ai-je dit que la traduction de Cornelius des *Bohémiens* a paru? Le volume a très bonne tournure, et je crois que Cornelius s'est bien acquitté de sa tâche. Achevons la nôtre avec pleine confiance en Dieu, qui ne nous délaissera point.

Ma mère a heureusement opéré son changement de domicile. Elle a nécessairement été portée en litière, mais son humeur est toujours très bonne, et elle paraît contente de son établissement rue St Guillaume, chez Blandine. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de Cosima, sont fort satisfaisantes. Je crois qu'elle a l'idée de donner le nom de Daniela-Senta à sa fille.

38.

8 Novembre 60.

Hier soir, en revenant, j'ai trouvé vos lignes du 30 Octobre. Vos courriers hebdomadaires me manquent depuis votre

lettre du 15 Octobre. Monseigneur a passé hier par Weymar, mais s'est rendu presque aussitôt aux chasses d'Altstedt. Ce n'est que dans une huitaine de jours que je pourrais le voir. La Grande-duchesse me recevra probablement avant, et je tâcherai de mettre à profit les instructions que vous me donnez. Elles disent parfaitement ce qui serait à faire — reste maintenant à trouver le moyen de le faire! Une personne bien informée m'a donné à entendre qu'on pourrait obtenir de Pétersbourg la rétractation du bannissement, dont vous avez été si injustement frappée. Mr Gortschakoff en a été préalablement prévenu et ne s'est pas prononcé d'une manière contraire. En attendant ce qui s'en suivra, les Cardinaux vous ont donné le meilleur conseil possible. Patience, et encore patience, très infiniment chère! Si les choses se prolongeaient par trop, je pourrais peut-être venir moi-même pour quelques jours à Civita-Vecchia, au lieu de correspondre avec vous par télégramme. Dites-moi si cela ne vous paraîtrait pas trop risqué. Il s'entend de soi que je ne voudrais pas m'aventurer jusqu'à Rome, où je n'ai que faire et ne pourrais que vous entraver. Mais Pise ou Civitâ-Vecchia, ou quelque autre endroit que vous m'indiquerez, me rapprocherait de vous, et vous trouverez bien simple que j'y songe. Veuillez y bien réfléchir et me dire, sans phrase aucune — oui ou non! Pour le moment, je comprends que je n'ai point à bouger d'ici — mais plus tard, je vous prie d'en décider. Quand j'aurai vu le Grand-duc et la Grande-duchesse, je vous dirai de quelle manière la situation se dessinera et ce qu'on pourra obtenir de Pétersbourg. Persévérons dans notre foi, car ceux qui persévéreront jusqu'à la fin seront sauvés!

Passons maintenant à d'autres choses qui nous touchent de moins près, mais qui sont pourtant d'un vif intérêt pour moi par certains rapprochements très sensibles. Vous avez sans doute lu la lettre de Montalembert, datée du 22 Octobre, au Cte Cavour. Plusieurs passages sont d'une application particulière, aussi bien que générale, comme par exemple: «Vous sacrifiez à votre but les engagements, les promesses, les serments. Je vous réponds: des moyens que le sens moral

réprouve, lors même que matériellement ils seraient utiles, tuent moralement. Aucune victoire ne mérite d'être mise en balance avec le mépris de soi-même! Vous avez à vaincre des droits, des traités, des engagements, l'honneur, la justice, la faiblesse — mais ce sont choses abstraites, qui ne résistent pas à la mitraille. De notre côté, j'ose le dire, est la conscience — de votre côté, je le crois, est le succès. Nous sommes vos victimes, soit — mais nous ne serons pas vos dupes». Ceci est presque mot pour mot votre réponse à Mme la Grande-duchesse, il y a 8 ans. Vous l'avez seulement un peu plus imagée, par la comparaison proverbiale du «dindon».

Dans l'article que le Gl Lamoricière a fait insérer dans le *J. de Rome*, 24 Oct., j'apprécie beaucoup le trait final. De Paris l'on mande que l'Empereur se montre très satisfait des résultats de l'entrevue de Varsovie. De tout ce que j'ai lu à ce sujet, c'est l'article du «*Times*», 30 Oct., qui me frappe le plus par le ton sur lequel les flots et les sables mouvants de la politique des autres cabinets y sont gourmandés. Si, par hasard, il vous avait échappé, tâchez de vous le procurer. Je voulais vous en citer 2 ou 3 phrases, mais il est plus simple que je le découpe du J. de Francfort et le joigne à ceci. Le mot de fiasco appliqué sans plus de façons à l'entrevue d'aussi augustes monarques — a quelque chose de surprenant. Si vous me passez cette mauvaise comparaison, je vous dirai qu'il y a entre les articles de la presse anglaise, en particulier du *Times*, et ceux des autres journaux du continent une différence analogue à celle qui existe entre l'eau salée de la mer et l'eau des puits, marais, fontaines et rivières. Fourier[1]) avait proposé d'employer des procédés chimiques, par lesquels on arriverait assez aisément à changer l'eau de mer en une sorte de limonade très agréable au goût, à la fois tonique et rafraîchissante. C'est un progrès qui reste à accomplir, mais dont les hôteliers des ports maritimes se soucient fort peu. Du reste, si vous trouviez ma comparaison

1) Charles F. († 1837), Gründer eines socialistischen Systems.

par trop écqueuse — je pourrais aisément sans sortir des liquides, la changer en vin, et établir l'analogie entre la vigueur de la polémique anglaise avec celle du *sherry* et du *port*, très fortement mélangés d'eau de vie

Pardonnez-moi cette sotte digression, dont je régalerai Mulinen demain. Pour en revenir à ce que je sais de Paris, on prétend que l'Empereur, qui garde toujours son secret, au milieu de ses épanchements intimes, aurait établi une curieuse comparaison entre Naples et l'Autriche. Il aurait dit à peu près ceci: «Quand le Roi de Naples m'a consulté sur la conduite qu'il devait tenir, je lui ai répondu: „Défendez-vous, défendez-vous à Naples à outrance! Si vous n'en sortez qu'après une résistance désespérée, il est probable que vous ne serez pas obligé d'en sortir." Le Roi ne m'a pas cru, il a perdu Naples — et le voilà réduit à se défendre à Gaëte. L'Autriche est dans une situation semblable. Si elle prend l'initiative de la guerre, dès aujourd'hui, c'est le Roi de Naples se défendant à Naples — si elle garde la défensive et attend une guerre qu'on lui déclarera au mois de Mars, c'est le Roi de Naples se défendant à Gaëte.» —

Par vous et pour vous F. L.

39.

13 Novembre

Votre grande lettre hebdomadaire du 16 au 26 Oct ne m'est parvenue qu'hier, par suite d'un accident du courrier de la Légation, qui avait oublié sa valise en route, à ce que me dit Mulinen. Ce néanmoins, votre lettre du 27 Oct. au 2 Nov. m'avait été remise avant-hier. Vous pouvez donc être entièrement rassurée sur toutes vos lettres, dont aucune ne me manque, et que vous trouverez rangées dans le plus parfait ordre et numérotées, à votre retour ici. Votre télégramme du 22 Oct ne m'a pas fait défaut et même m'est arrivé la veille Pardonnez-moi si j'ai oublié de vous en remercier. Il y avait un grand brouhaha ce jour-là en ville et dans la maison — mais je croyais cependant vous avoir parlé du

télégramme en même temps que du bouquet, que je conserve toujours sur votre table. Je parle souvent avec ces fleurs — elles me parlent de vous, et je pleure avec elles. Comment dire l'émotion qui m'a subjugué à votre lettre du 22 Octobre? La terre et le ciel n'ont point d'images pour ce qui advient de l'âme humaine à certains moments, dont Dieu seul, qui se révèle alors à nous dans son infini amour, garde le secret! Dites-moi dans quelle chapelle vous avez communié, sous l'invocation de quel Saint elle est placée, et à quelle heure? Si peu désireux que je sois en général de connaître des détails, comme dans ce cas rien n'est détail pour moi, j'ai besoin de tout savoir. Veuillez donc, très infiniment chère et aimée, prendre la peine de me faire un bout de description de la chapelle, et me dire même, si vous vous en souvenez, de quelle couleur était la chasuble du P. dei Ferraris. Quel est son titre *in extenso*? Est-il natif de Rome? Vous avez fait le choix le plus judicieusement sage et pieux, par rapport à votre confesseur. Ferraris appartient à l'ordre des dominicains, n'est-ce pas? J'espère qu'il ne refusera pas de m'admettre aussi à son confessionnal. . . . C'est par un long détour que j'y arriverai — quoique par les fibres les plus vives de mon cœur je ne m'en sois jamais senti éloigné, comme vous savez. Puisque Ferraris me porte de l'affection, je puis m'attendre à un peu d'indulgence de sa part, et je me mettrai en devoir d'acquérir sa bienveillance.

On vous a donné un excellent conseil, en vous engageant à ajourner toute supplique directe à Sa Sainteté. Si vous me le permettez, j'ajouterai même qu'il me semble convenable que dans la situation donnée vous ne vous trouviez pas souvent sur son passage, tout en continuant d'assister aux offices auxquels elle se rend. C'est le cas de ne pas trop appliquer à la lettre le précepte du grand apôtre: «Pressez à temps, à contretemps» — 2me ép de St Paul à Timothée, chap. 4 — mais plutôt d'implorer «dans le temps propice», comme David, Ps 31. La locution stéréotype d'Antonelli: «Ceci justement est impossible», est infiniment pratique et très assortie au rôle du personnage. Pour ma très infime part, j'ai plus de goût

pour cette locution française: «Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera!» Il y a aussi un proverbe allemand, dont on pourrait faire usage dans l'occasion *«Man kann sich nur auf den stützen, der widersteht.»*

Je vous ai déjà dit dans ma dernière lettre que je tâcherai de mettre à profit toutes vos indications par rapport à la situation générale. Monseigneur ne m'a pas encore donné signe de vie, et je préfère laisser écouler une couple de jours avant de lui écrire. Dans ma prochaine lettre probablement, je vous rendrai compte de mon entrevue. Le deuil de l'Impératrice de Russie restreindra encore cet hiver le nombre des petites soirées de Cour. Le Grand-duc n'a pas encore été au théâtre. J'ai commencé les répétitions de *Rienzi*, dont je m'occuperai activement cette semaine. Il s'entend de soi que j'ai refusé net de me charger de la direction de l'ouvrage — mais je m'emploie volontiers à le faire marcher exceptionnellement bien.

N'allez pas trop vous moquer de moi! J'ai composé une petite mélodie, qui ne me ressemble guère, à l'intention de Linange. Au lieu d'*andantino*, je voulais mettre *suestoso*, de sieste — et m'imaginais entendre Linange clapoter sur votre piano, pendant que vous vous endormez aux trois quarts, le cigare vous tenant toujours un peu en éveil. . . Je ne sais comment cette lubie m'est venue. Si vous la trouvez sotte, allumez votre cigare avec cette petite feuille. Sinon, donnez-la à Linange, que je prends en affection, parce que vous m'en parlez souvent. Il n'aura pas de peine à jouer avec beaucoup de sentiment ces quelques mesures quasi tyroliennes. Dans le cas qu'elles lui plairaient, je vous enverrais une petite *Polonaise martiale*, de même dimension à peu près, que je n'ai pas encore pris le temps d'écrire. J'espère que mon idée de *Hausmusik*, Place d'Espagne 93, vous fera un peu rire!

Que toutes les bénédictions et grâces de Dieu soient avec vous! F. L.

40.

15 Novembre

Voici enfin une lettre de Scotchy, que j'ai engagée à vous faire toutes sortes de commérages de la ville, ce qu'elle aura rempli, j'espère, de son mieux. J'en ajoute un d'assez peu d'intérêt pour vous en ce moment, mais auquel je prends une certaine part. Imaginez que Mr Desméloizes est sur le point de se fâcher rouge contre Mr de Watzdorf [1]). Il vient de remettre au Grand-duc le grand cordon de la Légion d'honneur. Monseigneur a fait parvenir celui du faucon par le Cte Pourtalès, min. de Prusse à Paris, sans s'aviser jusqu'ici de décerner ce même grand cordon à Mr Desméloizes, qui y comptait bel et bien. Peut-être la chose pourra-t-elle encore s'arranger à l'amiable — mais on commence à en douter. Le No du 11 Nov. de la *Allgemeine Augsburger Zeitung* contient cette note peu gallicane: «*Aus Thüringen. Die Ertheilung des Grosskreuzes der Ehrenlegion an den Grossherzog von Weimar wird in unseren politischen Kreisen verschieden beurtheilt. Doch glaube ich Ihnen versichern zu dürfen, dass seit der Fürstenzusammenkunft in Baden-Baden, wo auch der Grossherzog war, keinerlei persönliches oder sonstiges irgendwie aussergewöhnliches Entgegenkommen seitens dieses edlen deutschen Fürsten gegen den Beherrscher von Frankreich stattgefunden. S. Z.*» — ce qui signifie probablement *Spener'sche Zeitung*, ou quelque autre feuille, à laquelle cette note aura été communiquée, pour être reproduite ensuite par la *Allgemeine*.

Le 10 Novembre, un des vœux de Dingelstedt a été réalisé. Le Grand-duc l'a nommé commandeur du faucon — le même grade que celui qu'on m'a donné, il y a quelques années. La *Beilage* de la Gazette d'Augsbourg, No 317, 12 Nov., apprend cette nouvelle, dont, du reste, j'avais informé Dingelstedt, il y a un mois, le Grand-duc m'en ayant parlé à la Wartburg. Mr Otto v. Schorn [2]), avec lequel Dingelstedt frai-

1) Weimar'scher Minister.
2) Kunstschriftsteller.

fort amicalement, aura trouvé la rédaction suivante, sous l'inspiration de son ami: «*Der Grossherzog hat dem General-Intendanten Dr Dingelstedt das Commandeurkreuz des Falkenordens verliehen Dass diese Auszeichnung am heutigen Tage, Schiller's Geburtstag, erfolgte, ehrt den Geber und Empfänger in gleichem Mass.*» A mon sens, cette rédaction est passablement imprudente. Tout en me croyant aussi fier et peut-être plus fier qu'un autre, il ne me conviendrait pas qu'on l'employât à mon occasion.

Scotchy vous aura parlé, je suppose, du gain de 70000 fl. de Mme Dingelstedt à la grande loterie de Prague Une partie de cette somme doit servir à l'achat de la maison qu'habitait autrefois Henckel[1]), près de celle de Mulinen à l'*Ackerwand*.

Puisque vous me dites que les commérages vous amusent un peu, je puis vous en faire un que je tiens de bonne source — sur la réserve gardée par la noblesse polonaise, lors du dernier séjour de l'Empereur à Wilna et Varsovie Il y aurait eu bien des raisons pour qu'elle parût à la Cour. Mais un «voyageur» du pays se trouvait, il y a près de 2 mois, chez l'Emp Napoléon et réclamait en faveur de sa nation Napoléon répondit «Mais les Polonais ne sont pas malheureux — ils s'amusent, ils dansent, ils auront de belles fêtes à Wilna et à Varsovie». — On crut entendre dans cette phrase un mot d'ordre Chacun a fait acte d'absence, à l'exception du Cte Auguste Potocki, d'ailleurs très courtisan et très écuyer, qui préparait depuis quatre mois une chasse à Wilanow Le *Courrier du Dimanche*, dans son dernier No, raconte que pour le bal, contremandé depuis, qui devait être offert à l'Empereur à Wilna, le gouverneur n'a pas trouvé deux dames patronesses, ni même deux danseuses polonaises Pour la curiosité du fait, je vous joins cet article du *Courrier*. Quant à la conversation avec le «voyageur» polonais, les journaux n'en font pas mention — à ce que je sache du moins

En fait de grosse nouvelle politique, vous savez sans doute mieux à quoi vous en tenir à Rome que nous ici — sur la retraite des troupes françaises de Rome Il a été délibéré

---

1) H v Donnersmarck, Adjutant des Grossherzogs.

sur cette question dans le conseil des ministres, le 31 Oct., et sur les instructions données par Mr Billault, elle est préparée dans le sens de la retraite dans la presse française et même étrangère.

Voilà pour le moment, comme dit notre ami Belloni. Quelque monotone que cela doive vous paraître, il faut encore que je vous approuve très fort sur la méthode de laisser faire, laisser passer, que vous avez adoptée, par rapport à certains côtés des relations sociales. Il y a plusieurs façons de n'être pas du monde: on peut se trouver à côté, en dehors, au-dessous ou au-dessus du train habituel des salons. Telle que je vous sais, vous n'avez ni concession ni modestie à faire à cet égard, avant que vous n'ayez obtenu justice.

Le vieux Cornelius[1]) est-il enfin marié ou démarié tout à fait? Parlez-m'en. Peut-être écrirez-vous à Hoffmann[2]) — quoique aussi bien que Scotchy et d'autres, il ne réussisse pas à lire votre écriture.

A vous de toute mon âme. F. L.

41.

22 Novembre.

J'ai vu Monseigneur à diner en tête-à-tête. Il a montré les dispositions les plus bienveillantes à mon égard, me disant à plusieurs reprises qu'il tenait singulièrement à ma personne, et n'admettait point la possibilité d'un autre séjour que Weymar pour moi. N'ayant point de vos nouvelles depuis une dizaine de jours, je me trouvais de fait à court d'une demande on d'une prière précise, vis-à-vis de lui. Je lui indiquai seulement que la prochaine étape de l'affaire devait être une seconde missive de Rome à Fulda, et lui expliquai le sens de mon voyage à Vienne, en lui racontant mes entretiens avec Mme Gustave et Lucca. De son côté, il m'a proposé très nettement

1) Der grosse Maler (1783—1867)

2) Der Dichter Hoffmann v. Fallersleben (1798—1874), der während seines Weimarer Aufenthaltes 1854—60 viel auf der Altenburg verkehrte.

deux choses Habiter quelques jours un de ses châteaux aux environs de Fulda, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, donnée par le prêtre catholique du lieu, avec lequel Monseigneur est en termes affectueux. Intervention auprès de l'Empereur de Russie pour que permission soit accordée de rentrer quelques jours en Russie, dans le but d'y recevoir le même sacrement. Monseigneur a déjà noté ce point à Varsovie, avec son consiu de Russia L'une et l'autre de ces propositions ont plus de sérieux, ce me semble, que plusieurs choses précédemment dites. J'attends ce qui viendra de Rome — et puis vous me direz de quelle manière j'aurais à m'orienter Par rapport à la question adjacente de mon Chambellanat, Monseigneur est également bien disposé à la résoudre affirmativement D'après ce qu'il m'en a dit, je ne puis pas mettre la chose en doute. Vous comprenez cependant que pour le moment présent, il y aurait inconvenance de ma part à insister là-dessus — je dois donc naturellement ajourner cet agrément *post festum* Comme vous avez parfaitement jugé, le *Ehrenbürgerthum* ne me serait pas venu s'il n'y avait pas un peu de bon vent en haut lieu pour moi maintenant

Je partirai à 4 h. pour Berlin et ne reviendrai que Dimanche soir ou Lundi — car il me sera plus commode de revenir par Leipzig. Le baptême est fixé à Samedi matin, 24, et je ne voudrais pas y aller un Vendredi Pour varier, vous aurez une lettre de moi avec le timbre de Berlin Que bon Dieu, notre cher bon Dieu, soit avec vous! F. L

42

Berlin, Hôtel Brandebourg, 23 Novembre

Je vous ai écrit très à la hâte hier; l'heure ma pressant, et Mulinan étant survenu, je n'ai pu continuer. Il vous écrira de son côté quelques pages de commérages, selon que je le lui ai recommandé.

Des deux propositions de Monseigneur que je vous ai mentionnées dans ma lettre d'hier, vous n'accepterez probable-

ment ni l'une ni l'autre. Elles témoignent cependant de son bon vouloir actuel, dont je suis persuadé — et qui pourra dans l'occasion se montrer encore d'autre manière. De façon ou d'autre, il faut maintenant arriver à une conclusion. Si Mgr de Fulda persiste à suivre de préférence les instructions du Nonce, il faudra voir si nous pouvons passer outre. Dans ce cas, les propositions de Mouseigneur seraient à prendre en considération. Si non, je suis entièrement décidé à faire une fin — et à quitter Weymar pour tout de bon. Je m'explique peu sur cette alternative, tout en laissant entrevoir — car je présume qu'on ne nous réduira pas à cette extrémité.

Arrivé hier soir vers 10 h, j'ai repris mon ancien logis à l'hotel Brandebourg. Le baptême est fixé à Samedi 4 h et aura lieu chez Cosima. Dimanche matin, je repartirai pour Leipzig. J'y jouerai la *Dantesymphonie* avec Mlle Hundt, qui remplace maintenant Martha Sabinin comme professeur de la jeune Princesse à Weymar.

Dans l'almanach de Gotha de 1861 qui vient de paraître, à l'article Sayn Wittgenstein, p. 200 de l'édition française, se trouvent mentionnés le divorce du Pce Nicolas, et le mariage de la Pcsse Hohenlohe. Voici exactement en quels termes: «4. Pce Nicolas, né 9 Mars 1812, Lt Colonel de l'armée de Russie en retraite, marié 26 Avril 1836 à la Pcsse Carolyne Elisabeth, née d'Iwanowska, née 8 Février 1819, divorcé en 1855. Sa fille, Pcsse Marie Pauline Antoinette, née 18 Février 1837, mariée 15 Octobre 1859 à Constantin, Pce de Hohenlohe-Schillingsfürst».

Voici maintenant mon petit sac de nouvelles politiques. Il résulte de l'entrevue du Pce Metternich aux Tuileries, en présence de Mr Hübner[1]), la première depuis son retour à Paris, — dans laquelle les principales questions, celles des duchés de Naples et de la Vénétie furent touchées — que l'Empereur ne veut s'engager à rien vis-à-vis de l'Autriche et qu'il désire conserver intact le caractère suspensif de sa politique, tel que

1) Alexander Freiherr v. H., früher österreichischer Botschafter in Paris

la situation actuelle le commande L'impératrice Engénie est fort malade — sa poitrine est depuis longtemps atteinte, et l'un des principaux organes est gravement menacé d'une tumeur cancéreuse. Cette cruelle maladie a pris un très grand développement à la suite des grossesses de l'impératrice La D^sse d'Albe était affectée du même mal que sa sœur Celle-ci a considéré la mort de la D^sse d'Albe comme un pronostic funeste, et son imagination frappée s'est livrée à une sorte d'idée fixe — celle de sa mort prochaine. Ses sentiments religieux contribuent à augmenter ses inquiétudes Elle se reproche avec amertume la conduite de son mari envers le Pape — elle croit qu'elle en sera punie providentiellement, que la mort de sa sœur était un avertissement de Dieu Comme on a continué à porter la main sur les biens de l'Église, en dépouillant le Pape de ses États, elle continuera à être frappée — elle croit qu'elle mourra pour rendre compte à Dieu des iniquités de l'Empereur, dont elle ne s'est pas suffisamment séparée — qu'elle perdra son fils, et que l'Empereur sera accablé de châtiments Elle le lui a dit avec un accent convaincu et désespéré, elle l'a dit autour d'elle — et l'Empereur a vainement essayé de calmer son irritation, et de ranimer sa confiance. Il a fait venir son plus habile médecin, le Dr Rayer, et son premier chirurgien, Mr Jobert de Lamballe, en les chargeant de rassurer l'Impératrice. Elle a refusé de les voir, disant qu'après avoir tué sa sœur, ils ne pouvaient lui inspirer aucune confiance Mais elle demanda qu'on fit venir de Londres l'accoucheur de la Reine Victoria, le célèbre Cullock, qu'elle avait déjà consulté à Londres, à l'époque de sa première visite avec l'Empereur Peu de temps avant, elle avait fait une fausse couche, et après avoir suivi les avis de Cullock, que la Reine lui avait recommandé, une nouvelle grossesse est survenue, qui lui a donné le P^ce Impérial. Cullock est arrivé, et a déclaré la maladie de l'Impératrice très avancée. La guérison, si guérison il y a, exigera un traitement sévère de deux années. Ce traitement ne pourra commencer qu'après un séjour de 6 semaines dans une contrée du fond de l'Écosse, où il existe une source d'eau chaude très efficace contre cette

maladie. L'Impératrice a demandé d'ajourner ce voyage jusqu'au printemps, et a cherché à entrer en accommodement avec l'inflexibilité de Cullock. Il répondit: «Ce n'est pas moi qui suis inflexible, c'est la maladie. Elle vous presse — il n'y a pas un jour à perdre» — Il a fallu se résigner. On avait d'abord fixé le départ à Mardi — mais comme c'était le 13 Nov., il a été remis au lendemain. Ceci exclut toute idee de jalousie à l'endroit de Mme de Castiglione, laquelle est de nouveau très en faveur. L'Empereur a fait meubler avec un très grand luxe un petit hôtel qu'elle a loué aux Champs Elysées, et lui accorde, assure-t-on, une subvention de 40 000 fr. par mois, indépendamment des cadeaux. Mr de Cavour a, de son côté, la main sur la Comtesse, qui se trouve en même temps dans une sorte de dépendance du Roi Victor Emmanuel. On est persuadé à Turin, que par ce moyen on obtiendra des communications directes avec l'Empereur. Mme de Castiglione, ayant un caractère plein d'andace, étant façonnée à l'intrigue et douée de beaucoup d'intelligence, on espere par elle exercer à certains moments décisifs de l'influence sur l'esprit de l'Empereur.

Quant à l'opinion d'une mission politique de l'Impératrice en Angleterre, elle n'a aucun fondement — tant à cause de l'état de santé de l'Impératrice, qu'à cause de l'exaltation de son cerveau et de la vivacité de ses sentiments religieux, qui ne peuvent s'accommoder de la politique de l'Empereur. Un médecin très expert a assuré que l'Empereur en avait au plus pour deux ou trois ans de vie. Il paraît que la moelle épinière est sérieusement attaquée, et comme il ne peut s'abstenir de ses galanteries, et qu'il s'y livre même avec excès — son mal doit empirer rapidement. On suit ce progrès non sans quelque satisfaction dans plusieurs Cours! En attendant, le gouvernement français s'est chargé de pourvoir le nouveau royaume d'Italie, avec autant de mystère que comporte une semblable opération, d'un matériel de guerre des plus complets. On remarque depuis plusieurs jours, qu'on expédie principalement de nombreuses pièces de siège, et tous les articles nécessaires pour l'attaque des places de guerre.

Je vous bénis — et prie pour vous. F. L.

43.

29 Nov., Weymar.

Revenu hier, Lundi dans l'après-midi, de Berlin et Leipzig, j'ai trouvé vos 2 lettres hebdomadaires adressées à Mr de Laporte, du Samedi 3 au Vendredi 9 Nov. et du Samedi 10 au Vendredi 15 Novembre. Dans la soirée me parvint aussi celle que vous m'avez expédiée par Torlonia.

Les sermons de Mgr Spaccapietro dont vous me faites un si bel éloge, sont probablement publiés en italien. Quoique je ne sache guère parler cette langue, je la lis assez couramment, et vous serai très obligé de m'envoyer ces beaux sermons, si imbibés de la piété et de l'esprit de St François de Sales, avec un accent plus vigoureux et plus approprié aux besoins des intelligences de notre temps. La comparaison que vous me citez, de certaines tristesses de l'âme avec les migraines, est extrêmement ingénieuse, et d'une douce poésie. Si l'occasion s'en trouvait, veuillez présenter mes humbles respects à Mgr Spaccapietro, et lui dire que je me trouverais très heureux de faire sa connaissance. La bienveillance qu'il vous porte, me fait espérer qu'il voudra bien aussi m'en accorder quelques parcelles. En caractérisant Mgr Spaccapietro d'âme limpide, Sa Sainteté lui a dévolu une béatification anticipée.

Je vous ai déjà demandé de me donner quelques détails sur le P. dei Ferraris. Ajoutez-y celui de son titre exact, car je désire lui écrire, pour le remercier de cœur pour la petite relique de mon St Patron. Que pensez-vous d'une dédicace que je pourrais lui faire plus tard de mon *Franciscuslied*? J'ai toujours en l'intention de publier ce petit opuscule — en faisant illustrer le titre par une reproduction du dessin de Steinle. Si le P. dei Ferraris n'était pas offusqué de voir son nom attaché à un opuscule de musique, il me serait agréable de lui marquer cette attention révérencieusement. Prend-il le titre de Monseigneur?

Je vous renouvelle mes félicitations au sujet de vos bonnes relations avec le P. Theiner — et me plais à espérer que le

Ct Reisach vous accordera ses bonnes grâces. J'envie Auguste de son bouquet du 4 Novembre. Quant au contingent de fleurs du Cl Antonelli, je n'oserais rivaliser! Puissé-je lui offrir un jour quelques fleurs «cueillies dans son jardin»! Lui avez-vous raconté ce mot du Cte Rendorff, min. de Portugal à Berlin au commencement des années 40: «Aux Rois et aux Princes il ne faut offrir que des fleurs cueillies dans leur jardin»? C'était une bonne leçon donnée à un propriétaire silésien, qui avait offert toute une provision de magnifiques cigares à S. A. R. le Pce Charles, espérant l'intéresser par là à lui faire obtenir un bout de ruban. Le ruban ne fut pas accordé — mais le Prince fuma paisiblement les cigares, les trouvant toujours aussi excellents qu'à la partie de chasse, où il en avait fait connaissance. Le susdit propriétaire silésien n'eut refuma un échantillon que chez le Cte Rendorff, qui, par une faveur particulière, en reçut toute une boite du Pce Charles. Il méritait cette boite assurément par la bonne moralité qu'il sut tirer et appliquer au donataire — tout ébahi de retrouver ses cigares chez Rendorff.

Le baptême de ma petite-fille, qui a pour nom Daniela Senta, a eu lieu Samedi, 24 Nov. chez Cosima, Anhaltstrasse. C'est le *Oberkaplan* Fischer, qui remplit par intérim les fonctions du *Propst*, qui a administré le sacrement. L'ancien *Propst* a été nommé, je crois, aumônier en chef de l'armée et n'est pas encore remplacé. Cosima a tenu à ce que sa fille soit catholique, malgré les observations faites du côté des parents de son mari, ancienne famille protestante. Isa de Bülow[1]) et moi avons tenu l'enfant au baptême. Les cousins de Hans, un *Legationsrath*, sa mère, sa sœur et la Csse Krokow, l'amie de Mme Hahn-Hahn[2]), y assistaient. La cérémonie fut pleine de recueillement, et Fischer resta encore plus d'une bonne heure après, causant avec beaucoup de tact et de bonne amabilité.

Je n'ai fait que trois visites à Berlin: à Latour d'A.,

---

1) Schwester Hans v. Bülow's, später Frau v. Bojanowski.
2) Gräfin Ida H.-H., Romanschriftstellerin.

Rodern et Meyerbeer. Je vous en parlerai dans ma prochaine lettre. A vous de tout mon être. F. L.

Tâchez de ne pas changer de logis. Vous avez vu dans les journaux le changement de personnel du Ministère en France. L'Empereur avait offert à Mr Fould le titre de Duc, le min. des finances, et la place de grand-trésorier de France avec 200 000 fr. par an. Mais Mr Fould, tenant à la présidence du conseil, n'accepta rien d'autre — et se borne maintenant à rester démissionnaire. Comme membre du conseil de régence de l'Empire, il a un traitement de 100 000 fr. par an. Vous vous souvenez que la grande faveur de Mr Fould remonte à la veille du nouvel Empire. Quelques jours avant le coup d'État, Mr de Rothschild avait fait quelques réflexions, avant de donner son assentiment à un emprunt de 4 millions, contracté par le président de la République — trouvant que le Gl Changarnier ou quelque autre pouvait avoir plus de chances. Mr Fould vint trouver Louis Napoléon, et lui dit: «J'apprends que Votre Altesse cherche à emprunter 4 mill., j'en possède 6 — j'ai confiance en votre étoile, daignez en accepter 4, que je serais très heureux de mettre à votre disposition». L'Empereur venant d'accorder au Sénat et au Corps législatif le droit de répondre par des adresses aux discours du trône, et d'ordonner que les discussions des 2 Chambres soient publiées dans le *Moniteur in extenso*, etc., on s'attend à ce qu'assez prochainement la liberté de la presse soit réintroduite en France. On prête à Napoléon ce mot: «Je n'ai pas pris sa liberté à la France — je la lui ai seulement empruntée». — Aux funérailles de la Dsse d'Albe, Mr Fould aurait commis, dit-on, un excès d'économie: quatre chevaux seulement au lieu de huit au char funèbre, huit voitures de Cour au lieu de vingt, etc. L'Impératrice en a été indignée. D'ailleurs, on désirait la rentrée de Mr Walewski. Probablement Mr de Persigny prendra d'abord le portefeuille du min. de l'intérieur, pour passer de là à celui des affaires étrangères.

44.

Entre Erfurt et Weymar, 5 Décembre.

Je viens vous demander avis sur une idée qui s'est logée dans ma cervelle depuis quelques jours, et qui vous surprendra un peu Veuillez me répondre simplement par oui, si vous m'approuvez — ou par non, dans le cas contraire Il m'a semblé qu'il ne serait pas superflu que j'aille passer une huitaine de jours à Paris, après avoir revu Okraszewski à Weymar. Il s'entend de soi que j'y irai pour présenter en personne mes remerciements pour la Légion d'honneur Pour cela il me faudra peut-être attendre quelques jours Ce sera un retard — mais je ne sais pourquoi j'imagine que ce ne serait pas du temps perdu, plutôt employé d'une façon opportune. Vous connaissez trop mon antipathie invétérée contre les voyages, et en particulier contre les courses à Paris — pour vous méprendre sur l'intention qui me ferait bouger en ce moment. Toutefois si vous êtes d'avis que cela serait inutile, je serai très certain que vous avez pleinement raison

En fait de renseignements dont vous avez à tenir compte pour l'adresse de mes lettres, j'ai à vous mander que Mr et Mme de Laporte quittent Weymar, Samedi prochain. Ils ne reviendront probablement plus, à moins qu'on ne l'exige au Min des affaires étrangères Je ne sais s'il y aura de sitôt un chancelier à la Légation de France à Weymar J'ai pris les mesures nécessaires pour que vos prochaines lettres, adressées à Mr de Laporte me parviennent. Plus tard, le plus simple sera d'adresser à Mr le Cte de Mulinen, secrétaire de la Légation de France

Ci-inclus 2 lettres de Mme Marjolin[1]) et de Gudin[2]) J'ai écrit deux mots à ce dernier pour lui dire que je vous communiquais son aimable information à Rome — et que probablement vous lui feriez savoir de quelle manière vous entendez disposer de ses beaux dessins

[1]) Die Tochter Ary Scheffer's, des berühmten Malers
[2]) Der französische Marinemaler

Je vous ai dit que les économies de Mr Fould par rapport aux obsèques de Mme la Dsse d'Albe, avaient été vues de mauvais œil par l'Impératrice. Le remplacement du min. d'État a étonné tout le monde, et lui plus que personne. Depuis 2 ans il avait sollicité plus d'une fois de l'Empereur la permission de se retirer, assurant que sa santé exigeait le repos et que s'il conservait ses fonctions, il en mourrait certainement. L'Empereur n'avait tenu aucun compte des sollicitations plus ou moins sincères de son ministre, et celui-ci n'y pensait plus. Trois jours avant son remplacement, Mr Fould reçut une lettre de l'Empereur écrite d'un ton très affectueux, où il est dit que l'Empereur se reprochait d'avoir abusé si longtemps de la santé de son ministre et ami en refusant d'avoir égard à l'offre de sa démission. Les circonstances ne lui avaient pas permis d'y faire droit — mais le moment présent étant plus favorable, il se décidait à accepter cette démission. L'Empereur ajoutait que, toujours reconnaissant des services rendus par Mr Fould, il voulait le lui témoigner d'une manière éclatante en lui donnant le titre de Duc avec une dotation considérable, et le nommant Archi-trésorier de l'Empire. Mr Fould a tout refusé et se montre, dit-on, passablement irrité. En dernier lieu, Mr Fould paraissait posséder toute la confiance de l'Empereur. L'on présume qu'il avait été chargé de suivre confidentiellement auprès de l'Amb. de Russie une négociation relative au travail que le cabinet de St Pétersbourg devait reprendre en sous-œuvre pour détacher la Prusse de l'alliance anglaise, et la replacer sous l'influence de l'alliance franco-russe.

Quant aux motifs qui ont déterminé l'Empereur à en agir ainsi avec Mr Fould, on est réduit aux conjectures. Voici pourtant ce qui est à peu près certain. De fait, tout l'entourage de l'Empereur était depuis longtemps hostile à Mr Fould. On lui reprochait la raideur de ses manières et l'inflexibilité de ses décisions. Il n'en pouvait être autrement, car Mr Fould avait accepté la charge d'administrateur de la fortune privée de l'Empereur. En conséquence il avait toujours à lutter contre les dispositions à la prodigalité de son très auguste

maître. Certaines gens prétendent que l'Empereur promet tout ce qu'on lui demande, pour peu que le demandeur lui plaise — mais le haut fonctionnaire de l'État chargé de payer, est tenu de se raviser, avec tout le sang-froid de circonspection qui convient en cette position. Aussi est-il arrivé plus d'une fois à Mr Fould de se déclarer dans l'impossibilité d'acquitter des engagements précipités. De la sorte il avait réussi à mettre un peu d'ordre dans les affaires très compliquées de l'Empereur — mais, comme de raison, cela l'avait mis en très mauvaise odeur parmi les demandeurs et les courtisans. Après la mort de Jérome, il y a eu de grands débats autour de l'Empereur, pour l'emploi de la somme d'un million de fr qui formait la dotation du défunt. Mr Fould soutenait que ce million devait faire retour au trésor, et qu'on ne pouvait en disposer que conformément à une loi présentée au Corps législatif. D'autres personnes ne l'entendaient pas ainsi, et les enfants du Pce Jérôme soutenaient qu'ils devaient hériter de la dotation de leur père. La Psse Mathilde demandait pour sa part une allocation annuelle de 300 000 fr et le Pce Napoléon les 700 000 fr. restants. L'opposition de Mr Fould a blessé le Prince et la Princesse, dont le ressentiment a excité la tempête déjà grondante contre le ministre. Mr Fould n'a eu qu'un demi-succès. Il l'a emporté sur le Prince, mais il a été vaincu par la Psse Mathilde — l'Empereur ayant pris le 22 Nov. une décision, par laquelle la dotation de la Princesse a été augmentée de 300 000 fr. Les 700 000 sont retournés au trésor. Le jour de cette decision, l'Empereur s'est invité à dîner chez la Psse Mathilde, qui prit soin d'offrir à son censeur des convives agréables. Mme de Castiglione ne pouvait y manquer. Cette enchanteresse a aussi une petite part à l'éloignement de Mr Fould. L'Impératrice l'accusait de faire parfois l'office d'un personnage illustré par le Dante. L'on assure que dans les commencements du séjour de Mme Castiglione, Mr Fould a effectivement fait remettre à Mr Castiglione de fortes sommes, qu'on présentait à celui-ci comme le résultat des opérations faites pour son compte et qui lui valaient ces bénéfices. Mr de Castiglione prit goût au séjour de Paris et

ne s'inquiétait point si sa femme s'y plaisait ou non. On parle encore d'une scene faite par l'Impératrice à l'Empereur, avant son départ pour l'Écosse, où elle lui a reproché la conduite de Mr Fould. Mais en voilà déjà trop long sur ce personnage, dont l'éloignement est une simple concession faite par l'Empereur à sa famille — l'Impératrice, le Pme Mathilde et le Pce Napoléon, auxquels se sont naturellement jointes d'autres rancunes et inimitiés.

Le crédit politique d'Émile de Girardin[1]) est en hausse. On commence à prononcer plus ostensiblement son nom. Il est toujours dans l'intimité du Pce Napoléon, dont il a été un moment question comme ministre des affaires étrangères. Ce serait un grand coup et comme un va-banque européen — car le Pce Napoléon est le patron officiel des idées révolutionnaires. Il réunit chez lui les principaux membres de l'émigration hongroise, polonaise et allemande, et se prononce très catégoriquement sur la nécessité de donner de l'avant. Pour le printemps ou plus tard, la guerre semble inévitable à beaucoup de gens. D'abord entre le Piémont et l'Autriche — et puis . . .

Après avoir tâché de vous renseigner de mon mieux sur les commérages dont vous me dites être friande, je ne sais par quelle transition en arriver à vous dire que je prie bon Dieu qu'il m'envoie bientôt Okraszewski. N'ayez du reste aucune inquiétude sur moi. Je me maintiendrai pour votre cœur — très uniquement vôtre pour l'éternité. F. L.

Mme Seborn que je suis allé voir hier soir, vous écrira de suite les caneans de la ville. J'ai remis à la Grande-duchesse la petite note sur le fils du Dr Franco à un moment assez favorable. Elle est pour le moment à Altstedt, où Mgr Étienne[2]) chasse, et ne reviendra que dans quelques jours. A ma prochaine entrevue, je lui rappellerai la prière de Franco

1) Der französische Publicist, Redacteur der »Presse«.
2) Erzherzog Stephan

45.

[Weimar,] 11 Déc. 60

Okraszewski est arrivé avant-hier, au moment où l'on servait le café, 1 h. $^1/_2$. S'il vous souvient encore du plaisir que vous aviez à rencontrer Belloni à Odessa — cela vous donnera un peu l'idée de l'émotion que m'a causée l'entrée d'Okraszewski ici. Je l'ai embrassé à brise-cœur — pardon de ce néologisme, qui doit être français! Tout en sachant ce qu'il avait à me dire, et mieux qu'il ne parvenait à le coudre ensemble — je lui ai fait tout raconter. Il m'avait envoyé de Munich vos lettres du 24 au 27 Novembre. Celles du 19 au 30 Nov. me sont parvenues hier — les 2 semaines à la fois comme assez habituellement, par Mr Desméloizes. Je vous ai recommandé dans ma dernière lettre d'adresser désormais à Muhlnen, Mr de Leporte étant parti pour Paris en congé indéfini. Après avoir lu les lettres qu'Okraszewski m'a envoyées de Munich, je vous ai télégraphié de suite que vous deviez rester à Rome tant qu'il faudra, et continuer à y faire maille à maille le heubergeon. Il n'y a pas à hésiter sur ce point — il faut que vous demeuriez en faction aux portes du Vatican. Ceci n'étant qu'une image, elle ne s'applique qu'à la moitié de votre besogne — mois celle-là hélas! n'est pas la plus aisée. Pour le reste complémentaire, il se trouvera de soi au fur et à mesure que les difficultés ou les bonnes chances se présenteront. Que Dieu vous soit en aide! En ce moment il n'y a qu'à attendre la décision du second concile du 22 de ce mois — en gardant et en prenant toute mesure que vous jugerez propre à assurer votre position. Si comme il est à espérer, cette décision du 22 n'est pas encore ajournée par je ne sais quel incident, et vous est aussi favorable que la précédente, il faudra voir à en tirer un avantage définitif. A ce moment, vous savez de qui prendre conseil et à quel appui recourir. De mon côté, il est évident que je n'ai qu'à rester dans mon coin — passif et immobile. Pardonnez-moi de vous avoir intempestivement parlé de la possibilité d'un voyage à Livourne ou Civita-

Vecchia. Je ne l'ai fait, je crois, qu'en réponse à un grand cri de détresse d'une de vos lettres — et dans l'idée d'un cas d'éventualité qui ne devait pas se présenter. Il ne faut qu'un bien médiocre degré d'intelligence pour comprendre que, dans la situation présente, ma personne serait plus qu'un embarras, et que loin de vous alléger votre fardeau, ma présence le doublerait, et risquerait même de compromettre jusqu'aux bons résultats, que vous avez obtenus par votre courage, votre droiture et votre bonne conscience. A ce sujet votre argumentation est parfaitement convaincante — et je me flatte qu'il n'est pas une seule des bonnes raisons dites que je ne me sois appropriée auparavant. Veuillez donc, je vous supplie, considerer ma proposition de Livourne comme entièrement non avenue, et ne plus aucunement vous en troubler! Du reste, l'idée de mon voyage à Rome commence à s'ébruiter. On en a parlé à Vienne, et hier soir la Grande-duchesse m'en toucha quelques mots dans un long entretien d'une heure et demie que j'eus avec elle seule, Monseigneur étant à la chasse. Elle se montra pleine de bienveillance pour nous deux, me demandant expressément de ne pas manquer de vous assurer de la sincère part qu'elle prend au chagrin, que doivent vous causer les étranges retards opposés à la conclusion définitive de vos affaires. Si comme je le demande à Dieu, la décision du concile vous donne gain de cause, je vous engage à l'écrire de suite directement à la Grande-duchesse, que j'ai mise assez au courant de la marche des choses. La Grande-duchesse a fait écrire au min. de la guerre à La Haye avec lequel elle me dit avoir des rapports assez fréquents, relativement à Mr Franco, en envoyant une sorte de copie de la petite note que vous m'avez communiquée. La lettre était ainsi motivée. «Une dame de ma connaissance qui se trouve actuellement à Rome, s'intéressant à cette famille, je prie Mr le Ministre de prendre cette recommendation en considération». — Veuillez en informer Mr Franco, qui dans une démarche directe auprès du min. de la guerre pourra s'appuyer sur la bienveillance dont la Grande-duchesse a fait preuve.

Jusqu'à nouvelles instructions de votre part, je ne puis

pas aller au delà, avec la meilleure volonté, qui ne fera pas défaut, d'obliger Mr Franco, s'il y avait quelque autre commission à remplir.

J'en reviens à Okraszewski, qui est reparti ce matin pour Vienne, d'où il s'en retournera droit chez lui. Je suis entièrement de votre avis, une fois de plus, pour ce qui tient à son départ de Rome. En bonne conscience, vous ne pouviez plus le retenir. Pour m'approprier un mot de Visconti, je dirai qu'en cette occurence vous avez agi avec toute la raison d'un homme de grande expérience, et en même temps avec tout le cœur de la plus noble femme qui soit au monde.

Remerciez Linange de sa très gentille lettre — effectivement écrite sur du papier cardinalice, avec un bel oiseau de proie et un arbre pour armes, et la devise «*ne quid nimis*». Ne lui parlez pas de cette minime circonstance que je n'aurais certes pas remarquée, si vous n'aviez mis mon attention en éveil. Je lui répondrai bientôt en vous envoyant la Polonaise que j'ai eu la maladresse d'oublier — après l'avoir chantée une couple d'heures dans ma tête. Le ton parfaitement affectueux et simple de sa lettre m'a fait grand plaisir.

Je m'agenouille en pensée avec vous dans la petite chapelle du P. dei Ferraris, qui, blanchie à la chaux, avec les deux prie-Dieu, vous a rappelé des églises où vous avez prié et pleuré dans vos années d'enfance, si bien que vous sentiez les steppes de l'Ukraine tout près de vous. Mon âme a été plus désolée par la vie que ces steppes n'ont été fouettées par le vent! Qu'elle soit aussi près de vous — et avec vous, sans fin!

46.

18 Déc. 60.

Par le télégramme que vous m'envoyez au sujet de mon voyage à Paris, je m'aperçois que je me suis probablement mal expliqué. Vous semblez admettre que je ferai cette excursion de Paris dans le courant de ce mois. Telle n'était pas mon intention. Ce n'est plus Okraszewski que j'ai à

attendre, mais les nouvelles décisives de Rome. Avant d'être mis au fait de la tournure qu'y prendront les choses, je crois que je n'ai rien autre chose à faire qu'à rester tranquillement ici. S'il m'est impossible de vous être de quelque utilité notable dans ce coin, j'espère cependant ne pas gâter votre œuvre, et peut-être même pourrai-je indirectement contribuer à améliorer telles ou telles dispositions, qui ne demeurent pas sans influence sur le dénouement de notre position.

Scotchy est partie pour Vienne avant-hier, Magne l'ayant invitée d'une manière très pressante à venir passer une semaine avec elle sans plus de retard; je dois vous dire que Scotchy avait de grands scrupules au sujet du mécontentement que pourrait vous causer ce voyage. Ce n'est qu'après que je l'ai très positivement rassurée là-dessus, me portant même garant de votre approbation, qu'elle s'est décidée. Il eût été peu profitable, ce me semble, d'abonder dans ces scrupules — dont je ne vous parle que parce qu'ils lui font honneur. J'ai cru bien faire en l'engageant à se mettre en route, sans plus d'hésitation, parce qu'il aurait fallu attendre votre réponse assez longtemps, et que Magne insistait sur son arrivée tout de suite — probablement après Noël commenceront ses bals et soirées. Elle lui a retenu une chambre à l'hôtel de l'Empereur Romain, qui est tout à côté de la *Teinfaltstrasse*. Quelques heures avant son départ, j'ai mis Scotchy, en gros, au courant de la situation. Avant la fin de ce mois, elle compte être de retour ici et vous écrira aussitôt. Je lui ai demandé de vous donner de ses nouvelles de Vienne, mais sans pouvoir l'y déterminer. Elle prétend qu'elle n'aura pas la assez de tranquillité d'esprit — et peut-être tient-elle aussi à me parler d'abord de son séjour.

Que vous êtes bonne et douce de vous préoccuper de Cosette! Elle avait d'abord tenu à nourrir la fillette — mais au bout de peu de jours, elle est tombée assez gravement malade. Bücking[1]), Hans et toute la famille ont jeté les hauts cris et il a fallu qu'elle se décidât à allaiter l'enfant

1) Arzt in Berlin

au biberon D'après le dictionnaire, c'est le biberon de Mr Charrière, qui a un avantage marqué sur tous les autres, mais je ne sais si elle s'a pu se procurer ce récipient à Berlin.

J'ai passablement travaillé ces dernières semaines. Demain, j'expédierai à Leipzig *12 Mannerchor-Gesange*, qui forment le complément quasi indispensable de mes *Lieder*, dont le 7me et dernier cahier paraît à Noël. Comme vous avez le goût des chiffres, je vous dirai que la collection publiée par Kahnt se compose maintenant de 44 Nos. Si je ne me trompe, quelques-uns de mes *Mannerchor-Gesange* pourraient rencontrer un peu de succès. Il y en a 4 ou 5 presque entièrement nouveaux. En outre, mon instrumentation du *Reitermarsch* de Schubert ayant fait florès — je me suis décidé à instrumenter une demi-douzaine de *Lieder* de Schubert, ainsi que trois des miens: *Mignon*, *Loreley* et les *drei Zigeuner*. Il me semblait depuis longtemps que j'avais à faire cela, *nebenbei*. Ne me grondez pas trop, je vous supplie, très infiniment chère, de ces fainéantises. Maille à maille se fait le haubergeron, vous le savez.

Wagner a été fort souffrant et ne semble pas encore complètement remis. Le ton de ses lettres à moi est fort désolé depuis longtemps — et il me répète toujours qu'il a besoin de me revoir. Il vient de publier à la Librairie nouvelle la traduction française de ses 3 poëmes d'opéra *le Vasseau fantôme*, *Tannhauser et Lohengrin*, avec une lettre à Mr Villot, dans laquelle il explique ses idées sur *l'Opéra et le Drame*.

Voici une petite anecdote, qui court les salons de Paris. Le Pce de Polignac est en bouderie avec le faubourg St Germain, depuis et à cause de son mariage avec Mlle Mirès. L'autre soir, au spectacle, il se trouve nez à nez avec Mme de Galliera, qui profite de l'occasion pour le tancer vertement de cette choquante mésalliance, lui demandant comment un homme de son rang et de son sang avait pu s'oublier à un tel point. «Bah, j'ai du sang pour deux», répond Mr de Polignac Ce mot parfaitement chevaleresque et français est rapporté à Mr Mirès. Celui-ci coupa vite la balle, et dit en riant «Ah,

mon gendre a du sang pour deux — je croyais que je lui avais donné du trois pour cent!» D'après une autre version de cette anecdote, tout l'esprit en reviendrait à Mr Mirès, auquel on attribue ce propos· «J'ai du sang pour trois, d'après la grâce du trois pour cent»

Autre petit fait, plus ou moins authentique: Louis Veuillot[1], rédacteur de feu l'*Univers*, se rendit récemment chez Mr de Persigny, pour lui demander l'autorisation de rétablir son journal, et parla au ministre à peu près en ces termes: «Je prends vos circulaires au pied de la lettre, parce que je sais que vous êtes un homme loyal et honnête, qui n'est effrayé par aucune discussion. Dans vos circulaires vous admettez que la presse doit avoir la liberté de discussion la plus absolue, — pourvu qu'elle ne mette en question ni la personne de l'Empereur, ni sa dynastie, ni la constitution de l'Empire. L'*Univers* a toujours respecté et même défendu toutes ces choses que vous ne voulez pas qu'on attaque. A coup sûr, si l'*Univers* existait encore aujourd'hui et s'il continuait à se renfermer dans votre programme, vous ne le frapperiez pas; je vous demande donc de le ressusciter». Cette demande parut quelque peu surprenante à Mr de Persigny, qui répondit· «Mais si je vous rendais l'*Univers* qu'en feriez-vous? Vous n'approuveriez certainement pas tout ce que fait l'Empereur». — «Non, sans doute, Mr le Ministre, il est clair que je ne pourrais pas approuver la politique de l'Empereur en Italie, et surtout celle que vous pratiquez à l'égard de Rome». — «Et comment jugeriez-vous cette politique, et qu'en diriez-vous?» Mr Veuillot alors se mit à exposer son sentiment, à quoi Mr de Persigny répondit· «Eh bien, Monsieur, si vous disiez tout cela, votre journal serait supprimé dans 8 jours». — «Mais, Mr le Ministre, je ne dirais pas ces choses-là dans la forme un peu brutale dont je viens de me servir. Mon langage serait modéré, convenable. Je vous assure que vous n'auriez rien à y reprendre

1) Französischer Publicist, Hauptführer der Jesuitenpartei in Frankreich.

-- la forme sauvegarde le fond». — «Dans ce cas, Mr Veuillot votre journal pourrait n'être supprimé qu'au bout de 15 jours».

On se raconte encore que l'Impératrice veut absolument aller en pèlerinage à Jérusalem. L'Empereur s'oppose à cette idée par toutes sortes de raisons, auxquelles l'Impératrice répond: «Vous êtes en pleine perdition; comme votre femme, je le suis aussi, mais fort heureusement, je puis encore me racheter. Puisque par votre faute je ne puis aller à Rome, je veux du moins aller à Jérusalem».

Tout cela me paraît fort sujet à caution — et je vous le raconte seulement comme des cancans, sans y attacher d'autre importance. Puisque me voilà en train, j'ajouterai encore quelques historiettes de même farine. L'Impératrice, comme on sait, a donné 100000 fr. au denier de St Pierre. Soit caprice, soit superstition, elle a tenu à ce que cette somme provienne de la vente d'une partie de ses diamants. Par pure inadvertance, il s'en est trouvé un dans le nombre, appartenant aux joyaux de la Couronne. Mr Fould, qui en eut connaissance, avertit aussitôt l'Empereur. Dernièrement à dîner, en présence d'une dizaine de personnes, l'Impératrice s'est prise tout d'un coup d'un bel enthousiasme pour le Roi et la Reine de Naples. Elle aurait dit: «François II est le seul Prince digne aujourd'hui de porter une couronne — c'est un héros, et la Reine une héroïne». L'Empereur gardant le silence, elle le mit en demeure de dire nettement si tel n'était pas son sentiment. Sa réponse fut: «Il n'y a rien à dire, Madame, je trouve que vous avez parfaitement raison».

Une pensée favorite de Cosette: «De quelque côté qu'on tourne la torche, la flamme se redresse et monte vers le Ciel». — Blandine vient de m'écrire au sujet d'une question de ménage. Je vous envoie sa lettre, en y joignant quelques lignes de Scotchy pour vous, relatives aussi à une question du même genre. Je veux me remettre à mon *Faust*, dont il faut que je récrive presque en entier l'arrangement pour deux pianos, ce qui n'est pas une petite besogne. Dans 4 ou 5 jours j'espère en être définitivement quitte, sans la révision de la copie.

Que toutes les bénédictions de notre bon Dieu soient avec vous! Puissions-nous bientôt prier ensemble dans la chapelle de Ferratis! F L.

47.

28 Décembre 1860.

La veille de Noël votre télégramme de bons vœux pour les fêtes m'est parvenu, en revenant de chez Mme Schorn, où j'avais promis d'assister aux magnificences de l'arbre de Noel. Comme je m'étais attardé, j'ai trouvé les petites bougies éteintes, les cadeaux répartis, et Mme de Schorn toute seule. Elle m'a pourtant fait servir un excellent petit souper, préparé à mon intention. On est allé à la recherche de ses deux filles et du grand Otto Schorn, faisant maintenant fonction de secrétaire de l'académie de peinture; ils étaient chez les Froriep[1]. Nous sommes ainsi restés à cinq jusqu'à 10 h $^1/_2$. Votre télégramme avait été apporté quelques minutes avant que je sois revenu, après un parcours de 9 heures, ce qui prouve que la ligne télégraphique entre Rome et Marseille est rétablie. Mulinen m'ayant dit qu'on attendait d'un jour à l'autre le courrier de Paris, j'ai différé de vous écrire, d'autant plus que je présumais qu'il y avait quelque grosse nouvelle en route, et que pour ma part, je n'avais que des choses très insignifiantes à vous mander Que s'est-il passé le 22 à Rome? Hier soir, Mr Desmeloizes m'envoya 2 lettres hebdomadaires, du 1er au 14 Déc., sans que même le premier cachet à l'adresse de Mulinen fût ouvert Je ferai parvenir ce matin vos lignes à Mulinen, qui vous a écrit, et vis à vis duquel vous pouvez être très certaine de sa discrétion.

Soyez bénie sans fin de votre ineffable bonté et tendresse. Je ne saurais les mériter — mais du moins je les ressens jusqu'au plus profond de l'âme, et comme le Psalmiste, je

---

[1]) Familie eines Weimarer Arztes

puis dire qu'elles transpercent mes os! Ainsi que je vous l'ai écrit et télégraphié, mon voyage à Paris est ajourné, jusqu'à la mi-Janvier. Je vais de suite écrire à Blandine pour lui demander de m'envoyer votre lettre, et vous préviendrai, au moins 10 jours à l'avance, quand je me mettrai en route. J'étais fort indécis sur cette excursion, car je n'ai plus aucun goût pour le remuement de ma personne, et Paris, en particulier, me rappelle tant de choses pénibles, que je n'y retourne jamais volontiers. Après y avoir réfléchi, je tiens cependant pour conseillable à plusieurs égards que j'y aille maintenant — et puisque vous êtes du même avis, je n'ai plus à hésiter. Les 7 sages de la Grèce pris ensemble, n'auraient pu agir plus sagement que vous ne l'avez fait, à la Sixtine, le 9 Décembre. Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce de trouver bientôt le repos auquel nous aspirons.

Mlle de Schultz était, il y a quelque 20 ans, demoiselle d'honneur à Hanovre, où son père avait un portefeuille de ministre secondaire, si je ne me trompe. Toute la famille m'avait pris à gré durant mon très court séjour à Hanovre, et en particulier Mlle de Schultz, qui, quelques années après, a épousé Mr de Skupitzin. D'après ce que j'ai entendu dire, il paraît que ce personnage ne brillait pas par des qualités de bon époux. Alors que nous allâmes à Eilsen, j'échangeai quelques mots avec Mlle Schultz à la gare du chemin de fer à Hanovre, et je vous ai parlé d'elle à cette occasion. Ernst, le violon, était très affectionné dans cette maison, et peut-être avait-il eu l'idée de me faire une place analogue à celle qu'il occupait, *Concertmeister* avec de forts appointements. Les petits démêlés que j'eus avec le feu Roi — qui se serait plutôt accommodé de certaines grossièretés, correspondantes aux siennes, que d'une façon d'être où il flairait je ne sais quel sentiment indépendant, intolérable aux souverains de son acabit — me rendirent impossible à Hanovre. D'ailleurs je ne m'étais jamais mis en tête d'y chercher quoi que ce soit. C'était au commencement de 44, avant les concerts de Belloni à Paris, que ces petits démêlés eurent lieu. Il m'est revenu que

les Schultz avaient continué de me garder bonne opinion et bienveillance. Je vous engagerai plutôt à les voir de temps à autre, s'il y a lieu, puisque le hasard vous fait habiter la même maison.

Pour revenir à Weymar, je vous dirai que le Grand-duc et la Grande-duchesse me témoignent de gracieuses attentions. Il y a une huitaine de jours, j'avais à les entretenir d'un petit incident de concert — trop minime pour vous être rapporté en détail — et l'on parut content de ma manière d'envisager et de traiter les choses, assez contraire à celle d'autres personnages d'ici. Monseigneur m'invita à déjeuner à midi, et après avoir devisé de choses et d'autres, me demanda ce que je faisais l'après-midi. «Je rentre pour me remettre à écrire» — «Je vous accompagnerai, et comme vous avez d'excellents cigares, vous m'en donnerez». Effectivement! Monseigneur vint passer une heure chez moi — à la grande surprise de Heine qui ne le reconnaissait point. J'avais eu dernièrement à causer avec la Grande-duchesse sur le chapitre des cadeaux faits aux artistes. Le jour de Noël, elle m'envoya une grande et belle boîte remplie de cigares, en y ajoutant de sa gracieuse main: «Pour Mr Liszt». Je ne la montrerai à personne, et ne fumerai point les cigares — mais je vous raconte ce détail, comme étant plutôt un symptôme de bonnes dispositions. Je vous ai rapporté son message pour Franco, dites-moi si j'ai autre chose à faire à cet égard. A l'instant on vient m'inviter à une soirée aujourd'hui, non musicale, chez la Grande-duchesse. J'accepte. Le 1er Janvier il y aura concert avec orchestre dans la grande salle. Il y a 8 jours, Vendredi, on a fait un peu de musique dans le salon où se trouve la statue de Lucifer. Les deux premières représentations de *Rienzi* ont eu lieu hier et avant-hier. Je m'étais assez occupé des répétitions au piano et de celles d'orchestre, tellement qu'on se figurait que je ne pourrais me dispenser de diriger la représentation. Mais je n'ai garde de me fourrer de nouveau dans cette galère qui ne peut me mener à rien — ni ici ni ailleurs. *Rienzi* a du reste parfaitement réussi, et fera son temps de répertoire. Dingelstedt m'a exprimé

par écrit au nom de Leurs Altesses la satisfaction qu'on a eue de ma participation à l'étude de l'ouvrage.

Pardonnez-moi, très infiniment chère, de vous parler de ces bagatelles. Il n'y a pas de mouvement d'étrangers maintenant à Weymar et vous n'y étant pas, je tiens les portes de l'Altenburg closes. Hier cependant, le Major Kämpfer[1]), mon voisin, et Walbrül[2]) sont venus dîner avec moi, et pour demain soir j'ai invité les Genelli[3]), qui m'ont régalé avant-hier. Avec les autres illustrations de l'académie de peinture, nous en sommes seulement à un échange de visites, plusieurs de ces Messieurs étant venus me voir en premier lieu. Je ne me propose nullement des les attirer ou de faire leur amphitryon. Le soir de la St Sylvestre j'irai probablement chez Dingelstedt qui a invité une douzaine de personnes — et après le jour de l'an nous recommencerons nos soirées de whist hebdomadaires, avec Parry, Dingelstedt, Hummel, Fehleisen, Lassen, Horrocks, etc. Quand mon tour viendra, il y aura de quoi souper pour ces Messieurs chez moi — à moins que je ne sois à Paris ou ailleurs. On parle assez de la rentrée en hautes fonctions de l'Archiduc Étienne, en Hongrie. Son Altesse Imp. est ici depuis avant-hier, et je la rencontrerai probablement ce soir.

Miss Anderson n'est pas encore revenue de Vienne, et je n'ai pu par conséquent lui transmettre vos bons vœux pour les jours de fête. Comme elle se proposait de ne pas prolonger son séjour au delà de Noël, je l'attends pour le commencement de la semaine prochaine. Cosette sera très heureuse quand je lui dirai que sa lettre vous a été agréable. Elle ne serait pas ma fille si elle n'avait pas pour vous les sentiments de la vénération la plus tendre et la plus dévouée reconnaissance. Avant que je n'aille à Paris, elle viendra passer une couple de jours avec moi ici. Hans comparaîtra à son poste de chef de file à la première représentation du

1) Erzieher des Erbgrossherzogs.
2) Mitglied der Hofcapelle.
3) Bonaventura G., der geniale Maler (1798—1868).

Tannhauser à Paris, qu'on annonce pour la fin Janvier — et chemin faisant jouera à Bâle, Carlsruhe et je ne sais où encore. Cosette restera tranquillement à Berlin cet hiver, quoique sa mère lui ait beaucoup demandé de la rejoindre à Nice, ou, à ce qu'il paraît, elle a été plusieurs mois fort malade. Les dernières nouvelles qu'elle en a sont plus rassurantes — et on verra en Mai s'il y a lieu de se revoir quelque part, pas trop loin des frontières d'Allemagne.

Dans le 57me Entretien, *Cours de littérature* de Lamartine, il est question d'une visite que j'ai faite, il y a 15 ans, à St Point[1]. Je vous copierai tout le passage, qui m'a très sensiblement flatté, quoique déjà alors nous nous sentions quelque autre chose «*in partibus*»! Il y a aussi dans le No qui suit, 58me, une belle apostrophe contre une des grandes inepties de ce temps — la spécialité. Peut-être pourrez-vous vous procurer à Rome, chez Merle, ces 2 Nos parus à la fois.

Une petite anecdote dont je ne puis garantir l'authenticité, Blandine ne m'ayant pas encore répondu à ma dernière lettre — Émile Ollivier va fonder un journal. A cet effet il se rend chez Mr de Persigny et propose trois titres: *Le Parlement*, *le Censeur*, *la Liberté*. — «Choisissez celui des trois, que vous croirez me convenir le moins», répondit Son Excellence. Le journal s'appellera donc — *la Liberté*!

Soyez encore et toujours bénie! F. L.

Le fameux ouvrage de votre ami, Fred. Kœppen: *die Lamaische Hierarchie und Kirche* a paru, et Mr Michel Nicolas lui consacre plusieurs articles dans la *Revue Germanique*, publiée à Paris. Le No du 15 Déc. contient le premier, vous le trouverez certainement à Rome, chez Merle ou Spithöver. Merci 1000 fois de tout ce que vous me dites d'ingénieux et de profond sur quelques livres nouveaux, en particulier sur le poeme inachevé de Krasinski. Qu'il me tarde de m'«entruser» de nouveau à quelques-unes de vos lectures,

[1] Wohnort Alphonse de Lamartine's, des französischen Dichters und Staatsmanns (1790—1869).

comme autrefois! Parlez-m'en du moins quand vous en aurez le loisir ou la fantaisie — et accordez d'avance votre indulgence à mon crétinisme qui ne me permet de suivre que de bien loin et d'en bas, le vol suprême de certaines idées metaphysiques qu'on m'a plus habitué à admirer qu'à m'expliquer. Cependant pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion des progrès de ma bêtification — je vous dirai que je viens de lire avec beaucoup d'intérêt la correspondance de Leibniz[1]) avec Pélisson, Bossuet, Spinola[2]), le Duc et la D^sse^ de Brunswick, etc., au sujet de la réunion des catholiques et protestants, publiée par Mr Foucher de Careil[3]). Ce sont 2 volumes dédiés au Roi de Hanovre, et qui seront suivis d'une douzaine d'autres au moins, contenant l'œuvre complet de Leibniz, avec les pièces et documents relatifs. C'est une lettre de Foucher de Careil à Monseigneur, qui m'a fourni l'occasion de cette lecture et m'a mis très en veine de substances analogues. Pages 55—65 du premier vol. se trouve entre autres une remarquable lettre de Leibniz, dans laquelle il distingue les motifs explicables des motifs inexplicables, d'autant plus décisifs. Son éditeur dit que cela fait penser à une de ses opinions les plus particulières.

Page 181 du 57me Entretien, T. 10 du *Cours familier de littérature*, Lamartine, il est question de St Point. «L'un de ces artistes était le jeune Allemand Listz, ce Beethoven du piano, pour qui la plume du premier Beethoven était trop lente, et qui jetait à pleins doigts ses symphonies irréfléchies et surnaturelles au vent, comme un ciel des nuits sereines d'été jette ses éclairs d'électricité, sans les avoir recueillis dans la moindre nuée. La brise seule aurait pu écrire ces improvisations vagabondes, échevelées comme la belle tete blonde de l'Hoffmann de la musique. Mais ce télégraphe électrique

1) Der grosse Philosoph (1646—1716).

2) Graf Roccus v. Spinola († 1695), Bischof von Lina und Primas in Kroatien, suchte 1682, als Gesandter des Papstes bei den protestantischen Fürstenhöfen Deutschlands einen Vergleich zwischen Protestanten und Katholiken zu Stande zu bringen.

3) Französischer Botschafter in Wien, Gelehrter.

de l'oreille, qui fixera un jour ces fugitivités de l'inspiration des Liszt ou des Paganini, n'était pas encore inventé Ces notes ne se fixaient qu'à l'état d'impression dans nos âmes, quand l'artiste improvisait pendant des heures sur le piano du salon, aux clartés de la lune, les fenêtres ouvertes, les rideaux flottants, les bougies éteintes Les bouffées des haleines nocturnes des prés emportaient ces mélodies aériennes, aux échos étonnés des bois et des eaux Dans les cabanes émerveillées de la plus haute montagne, les jeunes garçons et les jeunes filles ouvraient les volets de leurs chambres, se penchaient en dehors, oubliant de dormir — et croyaient que toute la vallée s'était transformée en un orgue d'église, où les anges jouaient des airs du paradis, pendant le sommeil des vivants » — Puis arrive un peintre, Decamp, et enfin Laprade, p 194 «Liszt, attentif à cette conversation entre deux poètes — Lamartine et Laprade — poète lui-même autant et plus que nous, donnait son assentiment à nos paroles».

48

10 Janvier [1861]

Que toute bénédiction soit avec vous, très infiniment chère! Plusieurs circonstances accessoires ont retardé cette lettre. D'abord on a attendu le courrier à la Legation de France. Il m'a apporté Lundi votre lettre hebdomadaire, du 22 au 28 Déc, mais celle du 15 au 22 me manque encore. Mulinen me dit qu'il arrivera un autre courrier demain, qui probablement réparera cette omission Vos 2 lettres pour Gudin et Mme Marjolin me sont arrivées une couple de jours plus tôt que celle partie le même jour par le courrier de l'Ambassade. Jusqu'ici, Mulinen et Lapotte ont toujours reçu vos lettres par la valise du Ministère des affaires étrangères, qui dans la règle arrive de 15 en 15 jours ici J'ai remarqué que les lettres que vous m'envoyiez par la poste, avaient d'ordinaire plusieurs jours d'avance sur celles adressées à Mulinen. Du reste, il y a tant de neige depuis le jour de l'an, que sur plusieurs points les communications éprouvent du retard

Scotchy est revenue la veille du jour de l'an. Elle vous a écrit avant-hier tout au long sur son voyage. La droiture et l'honorabilité de son caractère sont fort dignes d'estime et l'empêcheront toujours de manquer en quoi que ce soit à son reconnaissant attachement pour vous. Néanmoins, à la manière dont elle m'a parlé de ses entretiens avec Magne — il m'est démontré qu'elle n'est pas de nature à entrer dans le vif de la situation donnée. Elle croit avec Magne qu'il est de toute impossibilité que les Hohenlohe vous suscitent des difficultés, le P^ce Constantin lui ayant affirmé qu'il n'en était rien[1]) — toute la difficulté gisant dans les lois de l'Église que le Nonce de Vienne, celui de Munich, l'évêque de Fulda, etc., ont déclarées vous être absolument contraires. Vous devinez le reste de la thèse. Tant que les faits n'auront pas parlé définitivement, il n'y a pas moyen de s'engager sur ce terrain de discussion avec Scotchy — qui d'ailleurs ne saurait comment s'y prendre pour vous servir. Le meilleur de ses récits est la bonne harmonie entre Magne et son mari, la belle position et contenance qu'ils ont prises dans le cercle de la Cour de Vienne, dont l'étiquette et l'exclusivité ont passablement surpris Scotchy. Elle est touchée du charme réciproque qu'exercent les deux époux l'un sur l'autre. «*She is charming, and he is very tender and loves her. It is beautiful to see her in her dresses*» — suit la description — «*in her nice carriage with 2 splendid english horses, — to see them together at dinner in the evening*». C'est bien ainsi, et je suis loin d'y trouver à redire! Aussi chantai-je en chœur avec Scotchy: «*She is an angel, and we will hope the best*». Sur ma prière, Scotchy a envoyé pour une vingtaine de fl. des joujoux aux enfants d'Édouard pour leur arbre de Noël — par l'intermédiaire de Cornelius, qui est venu la voir plusieurs fois à son hôtel de l'Empereur Romain. Malgré le peu de perspica-

[1]) Die Vermuthung der Fürstin Wittgenstein, dass die Familie Hohenlohe, insbesondere der Cardinal, der Lösung ihrer Ehe Schwierigkeiten bereitete, war eine unbegründete, nachmals durch Liszt selbst widerlegte.

cité de Scotchy, elle aura par sa bonne foi, et sa bienveillance même, contribué à faire du moins entrevoir les choses à Magne d'une manière plus approchante de la vérité, qu'elle n'a pu en prendre l'habitude à Rauden. Je ne fais aucun doute que le moment viendra, que j'appelle de tous mes vœux, où Magne sera très complètement votre fille! Pour maintenant, il faut la laisser dans sa passivité. Je pense comme vous, qu'un échange de sentiments ou d'explications par lettres entre Magne et vous, ne serait d'aucune utilité.

Cosette est ici depuis 3 jours. Mme de Helldorf, étant prévenue par moi de l'arrivée de Cosette, nous invita pour avant-hier. On était une douzaine de personnes, les Helldorf, les Gerstenberg, Zedlitz, etc. La soirée se passa très gentiment. Hier soir, nous avons été chez les Muhnen, qui sont toujours très affectueux pour moi. Demain ou après-demain je m'inviterai au thé chez Mme Schorn, à qui j'ai présenté Cosette. Hans est en tournée de concerts à Rostock, Schwerin, etc. Il se propose toujours d'aller à Paris pour la première représentation du *Tannhæuser*, qu'on annonce maintenant pour la mi-Février. J'attendrai votre prochain courrier dans 15 jours, et surtout les nouvelles du 7 Janvier pour fixer à peu près mon départ. Je l'ai indiqué à Muhnen et Monseigneur pour la fin de ce mois — sauf à le retarder, et même à l'ajourner indéfiniment.

Merci de vos citations de Mme Swetchine[1]. Plusieurs pensées m'en plaisent beaucoup, entre autre celle du sentiment «protestant» envers les Princes, le service sans le culte. Aussi celle du commandement de ne point juger — bien simple dans un monde où il n'y a point d'innocents pour juger les coupables.

Monseigneur a été à Potsdam pour les obsèques du Roi[2].

---

1) Eine Russin, die nach ihrem Übertritt zur römisch-katholischen Kirche in Paris lebte und daselbst einen geistreichen Salon hielt.

2) König Friedrich Wilhelm IV. von Preussen (geb. 1795) war nach längerer geistiger Umnachtung am 2. Januar 1861 in Potsdam gestorben.

Le deuil ne sera pas rigoureux ici, car dès demain il y aura grand bal chez la C^sse^ Wedel, auquel d'autres succéderont. Monseigneur a été au théâtre dans sa petite loge, le surlendemain de la mort du Roi. Le concert du 1er Janvier a très bien réussi, et je continue à être en bons termes avec les maîtres de céans. Les *Nibelungen* de Hebbel seront donnés le 26 Janvier, à ce que me dit Dingelstedt — qui vient de passer une heure avec moi. Au moment où votre lettre m'arriva, j'étais en train de revoir mon 2me Concerto, auquel, par parenthèse, j'ai fait quelques améliorations, ce qui m'a pris 4 ou 5 jours. «Respirons l'éternité»! Schott[1]) va le publier avec *Venezia e Napoli* — et m'en donnera un honoraire discret, mais convenable. Schuberth me propose d'éditer la *Faust-Symphonie*, et je suis assez disposé à la lui donner — car il publie aussi les Faust-Parerga, *deux épisodes du Faust* de Lenau: *Nächtlicher Zug* et *Mephisto-Walzer*. En somme, ce n'est pas un mauvais éditeur. Il me faudra encore au moins une dizaine de jours, pour bien revoir les manuscrits, avant de les envoyer à l'impression. «Respirons l'éternité», très aimée et bénie, et que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous, dans le temps et l'éternité!

F. L.

A l'instant votre lettre hebdomadaire du 16 au 21 Déc. m'est envoyée par Mulinen, ainsi que je l'espérais. Soyez donc sans inquiétude! Pour ne pas retarder ces lignes, je remets à demain la réponse à cette avant-dernière lettre.

49.

15 Janvier [1861].

Je suis tout à fait décidé à aller à Paris d'ici à un mois, et, entre nous soit dit, il est probable que je ne reviendrai pas de sitôt ici. On comprendra l'intention de cette absence, et je m'arrangerai de façon à passer le printemps soit à Fontainebleau, soit peut-être à St Tropez, dans la petite maison

1 Der Mainzer Musikverleger

d'Ollivier, ce qui me rapprocherait de Rome. J'y vivrai seul avec du papier à musique et quelques livres. Auparavant il me tient à cœur de faire mes dévotions à Paris, et de vous appartenir ainsi plus entièrement encore en Dieu. Qu'ai-je à faire en ce monde, sinon de ne plus vivre selon le monde? Tous mes sentiments, toutes mes aspirations et mes angoisses jaillissent vers le Ciel que votre cœur m'a révélé — et je n'ai pas d'autre demeure, ni d'autre repos!

En Sept. dernier, je vous ai dit que j'avais fait mon testament. Ne voulez-vous pas que je vous l'envoie avant mon voyage à Paris? Vous y trouverez mon âme, telle que Dieu et vous l'ont faite!

Le Grand-duc n'est revenu qu'hier de Berlin — je le verrai aux premiers jours, je pense. Il s'entend que je ne lui parlerai pas de mon projet de rester absent un assez long temps — me réservant de lui écrire de Paris ou Fontainebleau quand le moment sera venu. Plusieurs petits motifs accessoires me déterminent à remettre mon voyage jusqu'à la mi-Février. D'abord, il n'est peut-être pas absolument inutile que je reste encore une quinzaine de jours ici. Puis j'ai à préparer le *Faust* pour l'impression. Schuberth l'édite en même temps que les Parerga de Faust: deux morceaux d'orchestre tirés de 2 épisodes du *Faust* de Lenau. Les Härtel[1]) me faisant trop attendre la publication du *Hamlet*[2]) et de la *Hunnenschlacht*, qu'ils gardent dans leurs archives depuis le mois de Juin, j'ai préféré prendre Schuberth pour le moment, lequel d'ailleurs me fera une très belle édition gratis. Schott imprime aussi le 2me Concerto «respirons l'éternité» — et j'ai en surplus les Quatuors de Beethoven à revoir pour Holle, sans compter une vingtaine de lettres à répondre. Le 16 Février j'irai probablement complimenter mon excellent Pce de Hohenzollern à Löwenberg[3]), et le 18 assister à l'exécution de *Pro-*

1) Breitkopf und Härtel

2) Symphonische Dichtung Liszt's

3) Fürst v. Hohenzollern-Hechingen, der nach Abtretung seines Fürstenthums an Preussen in Löwenberg in Schlesien residirte

méthée à Leipzig, pour convenir encore de diverses petites choses avec Brendel, relatives à la *Tonkünstler-Versammlung*, qui doit avoir lieu ici en Août. Brendel se conduit toujours à merveille pour moi, et je lui suis devenu à peu près indispensable — tellement que je n'ai pas reçu moins de 4 lettres de lui cette semaine. Bronsart se maintient parfaitement à Leipzig, et le remue-ménage musical s'opère avec assez de suite et de régularité, en dépit de toutes les oppositions.

Cosette reste encore jusqu'à Dimanche ici, où elle semble se plaire. Nous avons de nouveau passé la soirée hier chez Mme de Helldorf avec Kalckreuth et Henckel. A l'instant le *Hoffourier* m'annonce pour Vendredi un concert avec orchestre. Cela me fera perdre toute ma journée, mais Leurs Altesses semblent en train de recevoir cet hiver. Desmêloizes donnera une série de dîners diplomatiques. On m'assure que le P^ce^ Latour d'Auvergne viendra prochainement passer une couple de jours ici, en visite chez Desmêloizes. J'ai accepté à dîner chez Son Excellence pour demain. Pardon de toutes ces menues choses, qui n'ont aucun intérêt et dont j'espère être quitte bientôt. Cosette vous écrira une longue lettre avant de quitter Weymar. Celle que vous me dites lui avoir écrite, ne lui est pas encore parvenue.

Vos deux dernières lettres hebdomadaires jusqu'au 4 Janvier sont arrivées à Mufflen par la poste, par conséquent plusieurs jours avant le courrier du Ministère. On raconte qu'après la réponse de Sa Sainteté à Goyon, le jour de l'an, où l'on a remarqué l'absence du nom de l'Emp. Napoléon, le Général se permit de demander notoirement au nom de son auguste maître la bénédiction du souverain Pontife. Une minute de silence absolu succéda à cette demande insolite, puis le Pape reprit d'un ton de bienveillance significative: «Je vous prie de rapporter à S M. l'Empereur que je lui donne ma bénédiction apostolique — non pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il fera». — Il me paraît peu vraisemblable que cela se soit dit et passé ainsi, et je vous le mande seulement comme un «on-dit» diplomatique. Que bon Dieu soit avec vous et votre esprit!

F. L.

Vous souvient-il de Ferrières disant à Pozzo: «Savez-vous que c'est fort spirituel ce que vous dites-là?» — Je suis constamment dans la même position vis-à-vis de vous — et si je m'abstiens de le dire, ce n'est pas faute de le penser au centuple!

50.

23 Janvier.

Dieu veille et fasse que votre dernière lettre du 11 Janvier soit bientôt confirmée et sanctionnée! Je n'en ai soufflé mot à personne s'entend, me bornant à attendre les nouvelles correspondantes, qui, j'espère, ne tarderont plus beaucoup. Il y a trois jours, à un de ces dîners à deux assez habituels avec Monseigneur, il m'avait mis passablement sur la voie d'une confidence. Le Cardinal Antonelli lui avait écrit pour le féliciter au jour de l'an. Monseigneur a répondu et ajouté de son propre mouvement un paragraphe explicite en votre faveur, dont on a bien voulu me donner communication. Cette lettre sera expédiée aujourd'hui ou demain, et parviendra en même temps que l'avertissement que je vous en donne.

Du reste, je n'ai rien d'intéressant à vous mander. Le dernier concert de Cour a eu un très plein succès. J'y ai fait exécuter la Marche du Duc de Gotha, avec une annee à la Weymaraise de ma façon, et la Symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Dans le courant de la semaine, il y a eu chez les Desméloizes un dîner diplomatique auquel j'ai assisté. Aussi bal chez la C^tse^ Wedel[1]), chez qui je ne vais point, quoique de toute part il me revienne qu'elle dit du bien de moi. Hier soir la Grande-duchesse m'a très aimablement fait inviter à une très petite réunion de 20 personnes environ, sans musique ni danse, à laquelle j'ai retrouvé le Grand-duc et la Grande-duchesse de Bade qui continuent à me témoigner beaucoup de bonne grâce. On a naturellement beaucoup parlé de Wagner, de *Tristan* et de Hans v. Bülow, dont le nom et le personnage vont grossissant.

1) Oberhofmeisterin der Grossherzogin.

Cosette m'a quitté avant-hier. Votre lettre ne lui était pas encore parvenue, mais elle vous a écrit d'ici. Son séjour ici s'est prolongé au delà de ce qu'elle comptait. Le *Lohengrin* qui devait être donné Dimanche, et qu'on a contremandé la veille, y est pour quelque chose. Elle a aussi été voir, sans moi, son amie M[lle] Franz[1]) à Gotha. Dans l'entretemps, Lundi dernier, nous avons été tous deux en fonctions de parrain et marraine chez Palleske[2]), avec qui j'ai pris des rapports très affectueux. C'est son huitième enfant, que nous avons tenu au baptême! Toute cette famille est établie dans la maison en face de celle qu'habitait notre pauvre Hoffmann — *Casenenberg*. Sa femme encore assez jeune m'a paru charmante, et d'une culture d'esprit distinguée.

Je ne puis assez vous dire combien vos lettres me ravissent, et me pénètrent de leurs rayons et de leurs flammes. Merci de vos citations de M[me] Swetchine, qui sont fort de mon goût — surtout les dernières, entre autres celle-ci. «La grande, l'inévitable loi étant de souffrir — que vous en importeront après tout la mode et la façon?» J'ajouterai: «Prions Dieu qu'il nous préserve seulement des fautes qui entraînent nos plus cruelles souffrances!» Du reste, compliment et illusion à part, je connais quelqu'un qui a tout autre nerf d'idées et un flot d'images incomparablement plus puissant .... mais à la vérité mon quelqu'un est je crois seul de son espèce en ce monde — du moins pour moi qui n'ai d'autre désir ni d'autre vocation ici-bas que de demeurer prosterné du cœur et de la pensée devant votre sublimité. F. L.

51.

3 Février

Le retard de cette lettre m'est comme un remords. Diverses petites circonstances extérieures m'ont fait tomber dans cette faute d'omission, dont je sais amèrement chagriné ce

---

1) Später Freifrau v. Heldburg, Gemahlin Herzog Georg's von Meiningen.

2) Emil P., Dichter, Schriftsteller und Vorleser (1823—80).

matin. En me réveillant, il m'a pris un accès de tristesse indicible. Le vide et la désolation que me causent votre éloignement, me rendent si impropre à vivre! . . . et pourtant je dois continuer. Oh! mon ange aimé, mon bon et doux ange, que votre image, votre pensée, et votre miséricorde me gardent! — — —

Les premiers jours de la semaine je me suis occupé d'épreuves et de revisions musicales, ce qui me fatigue singulièrement en ce moment. Jeudi a eu lieu la première représentation des *Nibelungen* de notre ami Hebbel, qui était arrivé ici dans la matinée. Comme il n'avait trouvé qu'une assez mauvaise chambre à *l'Aigle*, j'ai cru de mon devoir de l'inviter à loger à l'Altenburg, et présume que vous ne désapprouverez pas cette hospitalité. Son drame a produit une grande impression, et la Cour paraît très bien disposée pour lui. Il a été invité à dîner chez Monseigneur, Vendredi, avec moi. Hier soir, il a lu les 1er et 5me actes de la 3me partie de ses *Nibelungen*, chez Mme la Grande-duchesse, devant une vingtaine de personnes. Leurs Altesses ont été frappées et comme saisies par la puissance d'émotion et le haut vol du style de cette œuvre. A souper, où Hebbel et moi avons été placés à la table de Mme la Grande-duchesse, il a été question aussi du *Siegfried*[1] de Geibel, qui a été représenté dernièrement à Munich, on dit sans grand succès, malgré tous ses mérites poëtiques. A ma grande surprise, Leurs Altesses n'admettaient aucune comparaison possible entre ce drame et celui de Hebbel. On redonnera les deux premières parties des *Nibelungen* Mercredi prochain, et Hebbel restera jusque-là. Je lui ai demandé de vous écrire quelques lignes, ce qu'il fera avec un sincère empressement. Comme à mon dernier séjour de Vienne, Hebbel me témoigne ici des sentiments d'une parfaite délicatesse et de sympathique estime. Je ne sais si je vous ai dit qu'il avait fait à la fin de l'année dernière un petit voyage à Paris, à quelle occasion je lui envoyai sur son désir quelques mots pour ma mère et Wagner. Après

1) Geibel's Tragödie »Brunhild« ist gemeint.

son retour à Vienne, il m'écrivit la lettre que je vous transmets ci-joint. Elle vous donnera la mesure de nos bonnes relations. J'ajoute aussi la dernière lettre de Blandine et un billet du P^ce Polignac à Wagner; je vous prie de me le renvoyer. J'y répondrai négativement pour ce qui concerne ma participation comme exécutant ou chef d'orchestre — mais demanderai peut-être à Wagner de diriger les *Préludes*.

Avant-hier le *Neu-Weimarverein* avait organisé une fête en l'honneur de Schubert, né le 31 Janvier[1]). On devait être une cinquantaine de personnes, mais la Cour s'étant très aimablement fait annoncer, toute la ville a voulu venir. Voici le petit compte-rendu préalable du Journal de Weymar de cette *Schubertfeier*, composée d'un concert et d'un souper, terminée par un bal. J'ai joué tant bien que mal le *Rondo* de Schubert avec Singer et une des *Soirées de Vienne*[2]) à la satisfaction des auditeurs, à ce qu'il paraît. La soirée n'étant pas publique, et les invitations gratuites faites par mes collègues, j'ai cru devoir ne pas m'exempter. Puissé-je vous revoir bientôt, et reprendre ma véritable, ma seule vie — près de vous, à vos pieds! F. L.

52.

8 Février 61[3])

J'ai abondamment prié et pleuré ce matin, à notre petite et chétive église, où je vous ai vue si souvent prier et pleurer! — La messe était à 8 h. et je vous prie de relire dans l'office du Dimanche Sexagésime l'épitre de St Paul aux Corinthiens — que je vous ai citée plusieurs fois et qui m'a pénétré de tous ses rayons ce matin. Deux jeunes personnes ont communié avant la fin de la messe. Je me serais joint à elles, si le curé avec lequel j'avais échangé quelques mots en arrivant, ne m'avait indiqué par une de ces divinations du cœur

1) Der grosse Wiener Liedermeister Franz Schubert (1797—1828)
2) Liszt's berühmte Bearbeitungen Schubert'scher Walzer
3) Der 8 Februar war der Geburtstag der Fürstin

— qui répondent à ce qu'on ne voudrait pas exprimer — qu'il me dispenserait le S[t] sacrement après que l'office serait terminé. Je me suis donc approché seul avec vous de l'autel. Le prêtre a d'abord dit à haute voix quelques prières en allemand. Puis le Seigneur, notre Dieu crucifié, est venu à moi — et nous serons avec Lui durant l'éternité! —

Hier matin, je m'étais confessé à ce même confessional, où j'ai vu Magna s'agenouiller. Mon examen de conscience m'a conduit à ressentir toute la monotonie de mes nombreuses fautes. Ma vie entière n'est qu'une longue odyssée, si vous me passez cette comparaison, du sentiment de l'amour. Je n'étais propre qu'à aimer — et jusqu'ici hélas! je n'ai su que mal aimer! Mais grâces à Dieu, je n'ai jamais aimé le mal — et toutes les fois que j'ai senti que je faisais mal, mon cœur en a été profondément «contrit et humilié». Beaucoup de vices sont, si je ne me trompe, complètement étrangers à ma nature. En repassant les souvenirs de ces longues années, pendant lesquelles je ne me suis point confessé — je n'y ai pas trouvé un seul mouvement d'orgueil, ou d'envie, moins encore d'avarice, ou de haine. Mon écueil est ce besoin de je ne sais quelle intensité d'émotion, qui ma conduit aisément au paradoxe dans les matières d'intelligence et à l'intempérance dans l'usage des boissons spiritueuses. Je vous ai promis que je me corrigerai sur ce dernier point — mais ce n'est pas sans peine que j'y parviendrai. Cette coquine de musique même me pousse affreusement à cet excès, sans compter les fréquentes occasions qui se présentent pour moi d'y tomber. Demeurez-moi indulgente et miséricordieuse, mon très doux et cher ange. J'espère fermement que Dieu m'accordera la grâce de ne pas rester trop indigne de vous. Qu'il nous réunisse bientôt — et pour toujours! Sa paix et Ses bénédictions sont avec vous — et c'est par vous que j'y participerai. Amen!

F. L.

Un beau mot entre 1000 et 1000 autres de Bossuet: «Ils apprendront non à raisonner, mais à croire — et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.»

53.

12 Février 61.

Quelle douce consolation pour moi que vous ayez rencontré comme un oreiller à vos longues peines, dans le sympathie des cœurs de Rome! — J'en remercie les Cardinaux, Messeigneurs et R Pères de toute mon âme, et me propose de mon mieux de devenir tout aussi «Romano» que vous! Laissez-moi vous dire que votre parallèle des trois printemps de Rome, de la Podolie et de l'Allemagne me paraît admirable. Je l'ai cité à Monseigneur avant-hier — et à la comparaison d'un printemps de Podolie avec le réveil de Juliette dans son tombeau, j'ai eu peine à étouffer mes larmes!

Je reviendrai après sur Monseigneur, qui me donne fort à faire depuis 3 jours. Demain je pars pour Leipzig, pour y entendre une répétition préalable du *Prométhée*. Je vous enverrai de Leipzig ma correspondance avec le P^ce^ Hohenzollern. Après-demain soir, je serai à Löwenberg, et Dimanche je dois être revenu à Leipzig, assister Lundi matin à la répétition générale du *Prométhée*, et Mardi soir à l'exécution. Après avoir pris quelques arrangements avec Breudel, je reviendrai ici le 20 Février au soir. Votre courrier me parviendra du 24 au 25. Le dernier m'a apporté avant-hier vos deux lettres à la fois, du Samedi, 19 Janvier, au 1er Février. Miss Anderson avait reçu quelques jours auparavant vos lignes du 28 Janvier. Je crois vous avoir déjà dit que votre lettre adressée à Ollivier m'était parvenue depuis longtemps. Il s'entend de soi que j'attendrai ici, à mon retour de Löwenberg et Leipzig, aussi longtemps qu'il faudra, les communications que vous me ferez. Si possible, je voudrais me trouver à Paris au commencement de Mars, avant la semaine sainte — mais je n'y tiens nullement et renoncerai sans effort à tout ce voyage, qu'il me semble pourtant assez opportun de ne pas trop ajourner. Après mon départ d'ici, que j'ai annoncé préalablement pour le 25 Février, adressez vos lettres à M^r^ le Baron des Michels, Direction politique au Ministère des affaires étrangères, Paris — à moins qu'on ne vous indique à Rome

une adresse plus commode encore. Je demeurerai chez les Ollivier, prendrai avec moi Grosse[1]), qui logera à l'hôtel voisin du «bon Lafontaine», et laisserai Otto ici, pour garder l'Altenburg. D'après ces arrangements, il se pourrait que vous ayez à m'adresser vos lettres à partir du 23 Février, à Paris. Continuez d'être pour Magne ce que vous lui êtes — un grand exemple, une sublime révélation de l'amour maternel! Certaines choses ne peuvent ni s'expliquer, ni se discuter entre vous et elle. Si pénible que doive vous paraître ce silence, je crois que vous faites bien de le garder — jusqu'à ce que ... le printemps vienne! — Je ne télégraphierai pas à Magne à ce 18 Février — tout en croyant fermement qu'elle ne nous est pas devenue étrangère. Encore un peu de temps, et nous serons de nouveau plus rapprochés à trois! —

Je vous ai dit que Monseigneur m'avait donné fort à faire. Je l'ai vu plusieurs fois en dernier lieu — et en revenant d'un de ces petits dîners d'habitude entre nous, lui ai écrit avant-hier la lettre, dont je vous joins copie. Au moment où je la lui expédiais, il m'envoya un long papier sur lequel il avait tracé quelques questions relatives à la *Fondation-Goethe*, l'ordre de la Palme, l'académie de peinture, l'impulsion à donner à la musique. J'ai répondu sur deux points, ce qui m'a pris toute la soirée d'hier, et la matinée d'aujourd'hui. J'en ai les doigts crispés — mais pour peu que cela vous amuse, je vous copierai ma lettre. Voici aussi ma réponse à Wagner, sur le billet de Polignac. Que le bon Dieu vous comble de toutes Ses bénédictions! F. L.

54.

Löwenberg, 16 Février.

Au moment de monter en voiture à Weymar, j'ai reçu de notre cher excellent curé les lignes que je vous joins ici. Quelque fort en garde que je sois contre les surprises, en cet

---

1) Gr., Posaunist der Weimarer Hofcapelle, begleitete Liszt öfters auf Reisen als Diener.

ordre de choses — je me suis laissé aller à toute ma joie. A mon retour, dans 4 jours, je présume que je trouverai confirmation de la nouvelle que le curé m'annonce. En attendant, il s'est répandu partout que vous avez obtenu gain de cause à Rome. Hier soir à mon arrivée ici, le Pce Hohenzollern me dit aussitôt: «Eh bien, mon cher, tout est en règle — le Pape en a décidé!» — J'attendrai à Weymar, comme je vous l'ai écrit dans ma dernière lettre, que toutes vos instructions me soient parvenues. Peut-être pourrai-je déjà arriver à Rome pour la semaine sainte! Avant de me rendre à Paris, j'irai probablement à Fulda avec notre curé. Monseigneur m'a montré le carton des sirènes de Preller[1]). Le fonds de rochers me paraît admirable, et les ailes ajoutées aux sirènes sont d'un bel effet. Monseigneur ne comprenait pas pourquoi ces dames, si elles avaient si fort envie de ces messieurs, ne s'élançaient pas de leurs ailes sur le vaisseau. Je me suis permis de lui expliquer que la passion chez les femmes n'était pas de prendre ou de donner — mais d'attirer, ce qui lui a semblé assez plausible. Preller lui a envoyé également le dessin architectonique des Propylées, où il voudrait peindre son Odyssée. Ce plan, approuvé par Cornelius, est fort beau — mais on ne l'exécutera pas. On se bornera à la construction d'un musée pour lequel Monseigneur a un plan de Streichban, qui me semble affreux[2]). Mais vous savez que je ne m'entends nullement à ces sortes de choses. Avant d'en entreprendre définitivement la construction, je l'ai fort engagé à ouvrir un concours pour le meilleur plan d'un musée à Weymar, qui, pour plus d'économie, pourrait rentrer dans les concours de la Fondation-Goethe. Ci-joint mon bout de correspondance avec le Pce Hohenzollern, et ma lettre à Monseigneur sur la *Fondation-Goethe*, etc. Il me prend quelquefois une sorte de honte indignée de l'infirmité de mon activité extérieure! Je tâcherai cependant d'accomplir le précepte de Notre

---

1) Aus dem Odyssee-Cyclus, der für das Weimarer Museum ausgeführt wurde und dessen Cartons sich im Leipziger Museum befinden.

2) Das Museum wurde nach einem Plan von Ziteck ausgeführt.

Sauveur, et de porter de bons fruits par la patience! Que bon Dieu vous comble de toutes Ses bénédictions!

Leipzig, 18 Février, 7 h. du matin.

Revenu hier soir à Leipzig, où je resterai jusqu'après-demain, j'ajoute encore que la fête du Pce Hohenzollern s'est très bien passée. A cause du deuil pour le Roi de Prusse qui ne sera terminé que Lundi, il n'y a pas eu de bal, mais seulement deux concerts Vendredi et Samedi. Au premier, les *Ideale*[1]) et *Mazeppa*[2]) ont été parfaitement exécutés. Une grande cantate dramatique, *Ariane* de Seifriz — maître de chapelle à Löwenberg — a fait les frais du second concert. Ce matin, j'assisterai à la répétition de *Prométhée* — qu'on exécutera demain soir, sous la direction de Bronsart.

55.

[Weimar,] 26 Février.

Revenu de Leipzig le 20, je suis allé le lendemain chez Hohmann[3]) pour le remercier de sa lettre, et lui demander quelques renseignements préalables. Il me dit que Mgr de Lucca avait notifié à Mgr de Fulda la décision de la congrégation du concile de Rome — ce que ce dernier venait de lui communiquer par lettre, en le chargeant de vous en informer. Mgr l'évêque semble ne point savoir que vous n'êtes point encore revenue ici, et présume que votre mariage aura lieu prochainement. Il recommande à Hohmann de prendre connaissance du décret constatant la décision de la congrégation du concile qu'il suppose entre vos mains — et de le lui envoyer. En outre, il observe que Fulda étant situé en Hesse Électorale, il y aurait un surcroît de formalités civiles à remplir, si le mariage devait y être accompli. En conséquence, Monseigneur indique Woymar comme l'endroit le plus désigné et offrant le plus de facilités pour la célébration du mariage

---

1) u. 2) Symphonische Dichtungen Liszt's.
3) Der katholische Pfarrer in Weimar.

Les papiers nécessaires à cet effet sont la constatation du célibat de l'une des parties contractantes par un certificat délivré sur déclaration personnelle et verbale. En allemand cela se nomme *Ledigheitszeugniss*. La permission civile par un *Trauschein*. Le premier certificat est délivré par le curé. D'après celui-ci, le bourgmestre accorde le second, *Trauschein*. Pour le moment je me suis abstenu de demander quoi que ce soit à Hohmann, et lui dis seulement que sur ce point comme sur d'autres il me fallait connaître avant tout vos intentions. J'ai même évité d'indiquer le cas d'un mariage accompli hors des murs de Weymar, comme une éventualité — pensant qu'il serait toujours temps d'en parler, s'il y a lieu. Le carême étant à peine commencé, le sursis du mariage est d'ailleurs tout à fait selon les règles canoniques. De la communication de l'évêque, il ressort que Monseigneur n'incline pas à participer directement au mariage. Cette disposition pourrait cependant se modifier ultérieurement. Le Grand-duc à qui je n'ai pas jugé à propos de faire mystère de la communication de Mgr de Fulda au curé — car probablement il en a eu connaissance avant moi — m'a extrêmement pressé de hâter le plus possible la conclusion. Il paraît admettre que vous reviendrez bientôt ici — et m'a de nouveau offert plusieurs de ses châteaux pour la cérémonie nuptiale. A cette occasion, je ne manquai pas de lui observer une vingtième fois combien il importait d'user de toute prudence et de ne pas omettre un iota de toutes les formalités dans un cas qu'on a pendant tant d'années fait tant d'efforts pour compliquer et rendre impossible. Avec le Grand-duc comme avec Hohmann, je laissai dans le vague si le mariage se ferait à Fulda ou à Weymar — et lui présentai, comme un argument péremptoire pour un délai conseillable encore à d'autres égards, le temps de carême. Mes 2 dernières lettres avec les réticences sur la continuation de mon séjour à Weymar n'ont pas satisfait Monseigneur. Nous nous en sommes de nouveau expliqué verbalement. L'idée d'un partage d'Intendance avec Dingelstedt n'est pas absolument abandonnée du côté du château. Pour ma part, je n'y accéderai à aucun prix et suis déterminé à

établir ma position de façon ou d'autre tout à fait en dehors de ce train de choses qui me répugne. Aussi dois-je me tenir prêt à rester un certain temps absent d'ici.

Vos deux adorables lettres du 2 au 15 Février me sont parvenues hier. Dans l'entretemps j'ai reçu vos 2 dépêches télégraphiques et 2 petites lettres par la poste, relatives à Vienne et à Dresde. Avant de partir, je recommanderai la maison à Höpfner et au bourgmestre, cachetterai et enfermerai la correspondance, vous télégraphierai, laisserai Otto ici, qui sera chargé de vous envoyer vos lettres. Je prendrai avec moi Grosse, qui a déjà obtenu son congé et m'avait accompagné à Löwenberg et Leipzig. Vous me demandez si c'est le Pce Polignac qui a épousé Mlle Mirès dont Wagner me communiqua la lettre? Je pense que oui — et ne sache pas d'autre Polignac qui fasse figure à Paris, de façon à représenter le personnage d'un président du cercle des beaux-arts. La récente catastrophe de son beau-père l'aura sans doute déterminé à donner sa démission — et à se tenir éloigné des bals, concerts et fêtes! — Je prie bon Dieu qu'il vous comble de toutes Ses bénédictions! F. L.

Pendant 8 jours encore j'ai des épreuves, copies et arrangements à faire. C'est une besogne interminable, et qui m'excède.

56.

6 Mars.

Comme d'ordinaire aux approches du printemps, j'ai été pris la semaine passée par une indisposition qui m'a retenu une couple de jours au lit. Cela est parfaitement passé depuis hier, et je reprends mon train accoutumé, qui pour le moment consiste à très peu bouger de chez moi, et à continuer tant bien que mal ma besogne de musique. Le courrier de la Légation arrivera ici du 8 au 9, peut-être avez-vous déjà eu quelque communication de ce qui s'est fait à Vienne. Les journaux annoncent le retour de Mgr Gustave à Rome, et lui

avaient même attribué une mission à Munich auprès du Roi. On l'a officieusement démenti depuis, en donnant pour seul but à son séjour à Munich la visite qu'il fit à son frère Clodwig[1]. La situation politique s'accuse de plus en plus nettement. Le gros mot en a été dit par le P^ce Napoléon. Reste à savoir si le partage de la rive droite et de la rive gauche du Tibre, à Rome, entre la domination temporelle et le pouvoir spirituel deviendra, oui ou non, un fait accompli. Quelle résolution prendra le St Siège? Le St Esprit résistera-t-il à ce qu'on nomme «l'esprit moderne» — et dont les principes de 89 qu'on évoque, sont la base mouvante? S'il ne s'agissait que d'arguments, on ne serait certes pas embarrassé du côté de la rive droite du Tibre à prouver qu'il n'y a pas de droit contre le droit — mais par malheur on en est venu à ce point de ne reconnaître d'autres arguments que les coups de canon.

Dans le mandement de l'évêque de Poitiers, il y a un passage sur Pilate d'une éloquence frappante. Le conseil d'état auquel ce mandement a été déféré, ne trouvera pas de quoi y répondre — et laissera sans doute ce soin à d'autres. Qu'inventera-t-on finalement? — car on n'a plus beaucoup de temps à perdre, en se «lavant les mains» par des notes diplomatiques.

Il est question du remplacement de Mr de Latour d'Auvergne à Berlin par Talleyrand[2]. Mr de Latour d'A. serait dans ce cas nommé Ambassadeur près du Roi d'Italie à Turin.

Il ne m'est point parvenu de lettre qui soit de quelque intérêt pour vous. La représentation du *Tannhauser* à Paris a été ajournée, d'abord par suite d'un différent assez grave, survenu entre Wagner et Mr Dietsch, chef d'orchestre de l'Opéra, et maintenant à cause d'une indisposition de Mme Tedesco-Vénus, à ce que disent les journaux. Hans restera à Paris, jusqu'à ce que ce petit événement soit accompli. Il

---

1) Der gegenwärtige deutsche Reichskanzler.
2) Baron T., früher französischer Gesandter in Weimar.

paraît que Wagner a trouvé un jeune banquier enthousiaste, Mr Erlanger de Francfort, qui a épousé la seconde fille de Mr Laffitte — l'aînée est mariée au Marquis de Gallifet. Celui-ci lui a avancé une forte somme — quelque chose comme 30 000 fr. De cette manière il est remis à flot.

A Weymar, on n'a été occupé que du grand bal costumé et masqué que l'académie de peinture, Kalckreuth à la tête, a arrangé au *Stadthaus* pour la mi-carême. Monseigneur était en costume à la Rubens, sa femme en Marie de Médicis. Kalckreuth, Beaulieu [1]), Henckel, Mlle de Watzdorf [2]), Mme de Helldorf, etc., en costume Louis XIII. Dingelstedt avait fait un prologue dramatique pour cette fête, mais il n'a pas été agréé — et c'est Mr de Beaulieu, qui s'est chargé de le composer, ce dont Dingelstedt n'avait nullement lieu d'être flatté. Aussi n'est-il pas allé au bal. Pour ma part, je m'en suis abstenu également — et ne dirigerai même pas le petit concert de Cour, annoncé pour Vendredi. En fait de concerts, avez-vous entendu parler des *Liszt-Konzerte*, que Tausig [3]) donne à Vienne? Le programme contient exclusivement mes compositions. Tausig dirige lui-même l'orchestre et prend soin de répéter à chacun des concerts une des *symphonische Dichtungen* exécutée au précédent. Il paraît qu'il s'en tire à merveille et que cette entreprise ne laisse pas de produire quelque sensation.

Mon esprit n'est guère à toutes ces choses — et il me faut parfois un certain effort pour m'occuper du strict nécessaire de mes obligations musicales. Je vous ai dit que le *Faust* et les *deux épisodes du Faust* de Lenau allaient s'imprimer. C'est Schuberth qui les publie, et Kahnt se charge des chœurs de *Prométhée*, qui paraîtront aussi en été. Il m'a fallu faire ces jours derniers une couple d'arrangements du

---

1) Freiherr v. Beaulieu-Marconnay, früher Theaterintendant in Weimar.

2) Hofdame der Grossherzogin, Nichte des Ministers.

3) Carl T. (1841—71), Liszt's grosser Schüler, der damals in Wien lebte.

Schnitterchor[1]) à 4 et 2 moins, ainsi que du *nächtlichen Zug*. A la fin de cette semaine, tout ce paquet sera expédié pour Leipzig. J'y joindrai les *Béatitudes*, qui seront publiées prochainement — après avoir été exécutées par le *Verein* de Riedel à Leipzig. Fasse le Ciel que je puisse bientôt me remettre à travailler selon mon cœur, près de vous, qui êtes pour ma pensée la «*Turris eburnea*», tour d'ivoire En disant les litanies de la Vierge, je me suis arrêté à cette appellation, dont je n'avais pas jusqu'ici ressenti toute la profondeur Que Dieu vous conduise et vous comble de Sa grâce!

F. L.

Le plus heureux serait si les choses s'arrangeaient de façon à ce que je n'aille à Paris que pour me rendre de là à Marseille. Donnez-moi vos instructions sur les papiers dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre Croyez-vous qu'il soit nécessaire que j'aille à Fulda? Il me semble que Mgr de Fulda n'a qu'à viser les papiers en question. La dernière lettre qui m'est parvenue de Rome, est datée du 15 Février.

57.

14 Mars.

Je viens de vous télégraphier que je renonce complètement à mon voyage à Paris. Tout bien considéré, je trouve que je n'y ai que faire en ce moment, sans compter que je ne sois nullement en disposition de prendre goût aux causeries des salons, ni de m'intéresser à toutes sortes de choses extérieures, plus ou moins attrayantes La situation politique est singulièrement grave. Le discours du Pce Napoléon et le dépêche du Cl Antonelli à Mgr Meglia du 26 Février, on marquent les deux pôles — du fait et du droit Comme document diplomatique, Mr de Metternich à ses meilleurs jours n'en a pas

---

1) Einer der Prometheus Chöre

fourni de mieux équilibré de ton et de sens que la dépêche d'Antonelli. C'est un véritable chef-d'œuvre — auquel il n'y a d'autre réplique possible que le droit du canon. «Les hommes n'ayant pu fortifier la justice, ils ont justifié la force», dit Pascal. J'ai relu trois fois la dépêche d'Antonelli, et je relirai encore A l'exception du premier alinéa, qui est, ce me semble, un peu négligé — quoique le mot «espèce de commentaire» soit excellent — tout le reste me paraît admirable, convaincant, très digne, très ferme et très fin à la fois, et comme je l'ai dit, sans réplique possible. La manière dont Son Eminence commence par écarter «les généralités vagues et abstraites, qui ne sont bonnes qu'à obscurcir et à déguiser la vérité», est bien celle d'un homme d'État consommé, et de premier ordre. Il divise ensuite en maître son sujet en trois points, trois époques: les premières années du pontificat de Pie IX, — les 10 années depuis son retour à Rome, — et les 2 dernières années. Il y a autant d'habileté que de vérité: dans «le commun accord des puissances catholiques, en le concours de leurs armées — en quoi la France eut une si grande part» — maintenu comme base permanente du bon droit du gouvernement pontifical. «Les finances remises en bon ordre, et cela sans lever de nouveaux impôts sur les sujets, les réformes opérées» — a l'exception de deux, non spécifiées — «et l'armée pontificale sur pied, pouvant être dite constituée en nombre suffisant» — que restait-il en effet à demander au St Siège? — Rien autre, si ce n'est de tendre la gorge! Si peu obstiné et même «peu difficile à consentir» — nuance charmante — que fût le St Père, on ne pouvait vraiment pas s'attendre qu'il se rendît aux conseils d'une semblable protection — qu'il fît lui-même «le prix d'une abdication qui même voilée demeure toujours inadmissible». N'était-ce donc pas assez déjà dans une pareille situation de «sa condescendance, tempérée par une sage réserve»? Comme deux passages modèles de ce document, je note encore l'alinéa commençant par ces mots «Mais c'est là précisément ce qui étonne davantage. Le gouvernement Impérial de France avait donné des conseils à Sa Sainteté — il en avait donné égale-

ment au gouvernement piémontais». Vers la fin, l'apologie de l'oeuvre de Charlemagne, «qui est auprès du monde catholique le gloire la plus enviée et la plus pure de la fille ainée de l'Église!» — Pardonnez-moi de m'arrêter ainsi à des choses, que vous connaissez de première source et bien mieux que moi — mais il y a longtemps que je n'ai vu une cause plus juste aussi bien exposée et défendue.

J'en reviens à mon télégramme négatif de ce matin — pour vous dire tout simplement, très infiniment chère, que sans vous je n'ai envie de voir qui que ce soit, ni quoi que ce soit. Remettons en conséquence «notre» voyage de Paris à plus tard. Wagner se fâchera un peu contre moi de ce que je manque à son *Tannhauser* — mais de fait, je ne lui serais d'aucune utilité, soit qu'il y ait un succès ou non. Si la chance lui est défavorable, je tâcherai de lui ménager une rentrée ici avec son *Tristan*. J'ai déjà obtenu provisoirement le consentement de Monseigneur à cet effet. A vrai dire, je ne saurais quelle figure faire à Paris maintenant, par rapport à vous. Cette incertitude me détermine à ne point me montrer — quoiqu'il m'eût semblé un moment qu'il y aurait quelque opportunité à m'absenter d'ici cet hiver. J'espère que vous serez de mon opinion — et à moins que vous n'ayez quelque commission à me donner pour Paris, je ne songerai plus à y aller. Je vous envoie ci-joint 2 billets de recommandation de Charles Linange et d'Émile Wittgenstein[1]). Celui-ci m'a fait parvenir sa brochure politique, où il dit entre autre: *«Es ist ein wüstes, trostloses Bild, vor welchem wir stehen — Faustrecht, Lug, Verrath»*. La conclusion en est naturellement que l'Allemagne ne doit plus hésiter à mettre fin à un pareil état de choses, et montrer aussi quelque fermeté «dans des temps de si profond avilissement et de si grande perfidie» — selon l'expression du Ct Antonelli.

Vos 2 lettres du 16 Février au 1er Mars me sont parvenues avant-hier. J'espère que le prochain courier m'apportera un commencement de la nouvelle attendue. Que

1) Fürst Emil W., Neffe der Fürstin

votre cœur vous dise tout ce que le mien ressent d'ardente adoration pour vous! F. L.

Demain il y a chez Monseigneur un concert que je dirigerai. Voici une dizaine de jours que je ne l'ai vu. Vous avez eu des nouvelles du *Promethée* de Leipzig par Cosette — qui à la suite de ce concert est revenue passer quelques jours ici. Son état de santé est assez inquiétant, d'autant plus qu'elle n'admet pas qu'on lui en parle. Le climat de Berlin ne lui convient nullement, et les médecins lui ordonnent Nice. Elle m'a promis de suivre les prescriptions de Traube, médecin fort célèbre à Berlin, pour le traitement des maladies de poitrine — et j'espère qu'en s'y prenant à temps, elle se tirera d'affaire.

58.

20 Mars.

Que de fois en rentrant le soir, je me prends à chercher des yeux la douce lumière aux fenêtres de votre chambre . . . mais hélas! elle ne luit que dans mon cœur! La maison reste toujours déserte, obscure et en deuil. Cette impression me devient encore plus sensible, quand il s'y rassemble quelques personnes comme hier — où j'avais invité le recommandé d'Émile Wittgenstein et Mr de Ramberg[1]), que vous avez vu à Munich. En causant avec celui-ci de vous, je ne pus m'empêcher de monter un peu le ton à l'enthousiasme — et je lui dis entre autres que votre intelligence était pour moi tout un ciel étoilé. Cela n'est guère nouveau, mais très vrai. Aussi bien, je ne m'habitue point à vivre loin de vous! La raison d'être me manque — et je me fais parfois l'effet d'une ombre. Que Dieu exauce le vœu de mon âme — en nous réunissant bientôt!

Par exception, je suis sorti plusieurs fois cette semaine

---

1) Arthur Freiherr v. R. (1819—75), Maler, Professor an der Münchener Kunstacademie.

Il y a quatre jours, j'ai dîné en tête-à-tête avec Monseigneur. Je lui avais demandé de nouveau la croix pour Wagner — quoique et même parce que le *Tannhauser* ait rencontré à Paris un sort analogue à celui du *Barbier de Bagdad*[1]) à Weymar. Je crois vous avoir dit que lors de la première représentation de *Rienzi* en Décembre, j'ai proposé à Monseigneur d'envoyer la décoration à Wagner. L'idée ne lui en déplaisait point de prime abord — mais il en ajourna l'exécution. Dernièrement enfin il me dit net que Mr de Watzdorf s'y refusait obstinément! Cela me contrarie, car il me semble que cette marque d'attention aurait fait honneur au bon goût du Grand-duc, et qu'en ce moment Wagner y serait surtout sensible. Je tâche de préparer à Wagner une rentrée à Weymar en automne, avec la première représentation de *Tristan et Isolde*, qu'on devrait l'inviter à monter et à diriger. Monseigneur y paraît assez disposé — pourvu qu'un Mr de Watzdorf quelconque ne se mette point encore à la traverse de ce projet! Je vous envoie copie de mon billet au Grand-duc, pour la décoration de Wagner. Cosette s'intéressant à la chose, je le lui ai aussi communiqué. Au sujet de Cosette, je suis un peu rassuré par la consultation de Traube. Voici ce que m'en écrit Mme de Bülow, dont j'avais reçu auparavant des lettres pleines d'inquiétude — où elle me demandait instamment d'obtenir de Cosima qu'elle consente à se soigner.

Hier, j'ai passé la soirée chez Parry, avant-hier chez Mr de Heydebrand, ministre de Prusse et très célèbre joueur d'échecs. Il a publié un volume de théorie sur ce noble jeu.

---

[1]) Bei der ersten Aufführung in Paris, am 13. März 1861, sowie bei zwei Wiederholungen fiel der »Tannhäuser« bekanntlich einer durch den überwiegenden Theil der Presse und den »Jokeyclub« repräsentirten Oppositionspartei zum Opfer, die sich für das Ausbleiben des in der Mitte des 2. Aktes gewohnten Ballets rächte. Eine ähnliche Demonstration hatte Liszt bei der von ihm im Dec. 1858 geleiteten Erstlingsaufführung von Cornelius' »Barbier von Bagdad« in Weimar erlebt, in deren Folge er daselbst den Capellmeisterstab endgültig niederlegte.

Le Grand-duc et la Grande-duchesse étaient à ces deux soirées Aujourd'hui ils partent pour Berlin, où ils complimenteront le nouveau Roi le jour de sa fête, 22 Mars Dingelstedt les y a précédés pour assister aux dernières répétitions de son arrangement du *Wintermarchen*[1]), qu'on doit représenter aussi le 22 Mars — mais au *Victoriatheater*. Le Roi n'ira probablement pas à un autre théâtre que celui de la Cour, le jour de sa fête. Il se mêle d'ailleurs à cette représentation du *Wintermarchen* quelques incidents, qui compliquent la position de Dingelstedt à Berlin Je ne les connais pas assez exactement pour en parler — sans compter que cela ne vous intéresse guère. Pour le jour de la fête de la Grande-duchesse, 8 Avril, on représentera ici l'opéra du Cte Redern, *Christine*. Le dernier concert de Cour d'il y a 8 jours, a comme d'ordinaire bien réussi Singer[2]) quitte définitivement Weymar à la mi-Avril, pour se rendre à son nouveau poste de *Concertmeister* à Stuttgard Je propose Damrosch[3]) pour son remplaçant. Quant à Cossmann, en dit qu'il ira également à Stuttgard — mais il n'a pas encore signé son engagement, en plutôt en ne le lui a pas envoyé. Pour ces deux artistes il est fort conseillable de changer d'air — et nous trouverons bien moyen de nous arranger pour notre compte.

Vous ai-je déjà remercié de l'envoi de l'article sur les funestes effets de l'absinthe? Nous l'avons lu avec Muhmen, qui continue à venir me voir fréquemment — et il m'a confirmé par plusieurs exemples de sa connaissance, que l'absinthe opérait de terribles ravages Il en avait autrefois consommé pour sa part une certaine portion — jusqu'à ce que Rayer lui ordonna de s'en abstenir, sous peine d'être porté au Père Lachaise[4]) en peu de mois Je veux promets de suivre vos recommandations et conseils, très infiniment chère, vous qui êtes

---

1) Von Shakespeare.

2) Edmund S, bis dahin Seloviolinist der Weimarer Hofcapelle, noch gegenwärtig Hofconcertmeister in Stuttgart

3) Leopold D (1832—85), früher Violinist im Weimarer Hoforchester, war seit 1858 Dirigent in Breslau, später in New York

4) Der berühmte Pariser Friedhof

ma Loi et ma Bénédiction. Priez pour moi et guérissez-moi de mes vilains défauts dont je souffre souvent amèrement. Ah, jusqu'à quand, Seigneur, me laisserez-vous dépérir, loin d'elle!

F. L.

J'attends vos instructions sur les démarches que j'aurais à faire par rapport aux papiers de Hohmann. Probablement vous me renseignerez là-dessus par le prochain courrier.

59.

27 Mars 61.

Vous faites preuve d'une justesse de coup d'oeil, et d'une force de pénétration tout à fait étonnantes. Aussi est-il à espérer que vos prévisions politiques s'accompliront, par la sagesse des conseils de celui qui, comme l'a dit E. Ollivier, dispose du monde en ce sens que de quelque côté qu'il se penche, la fortune se met de ce côté. Comme à vous, la situation de Rome ne me semble pas si désespérée qu'on pourrait le craindre, si l'on s'en rapportait uniquement au langage d'un grand nombre de journaux. A la vérité, il est difficile de préjuger de quelle manière l'Empereur conciliera sa mission napoléonienne avec ses devoirs de fils aîné de l'Église, et comme les fils des croisés s'accorderont avec les enfants de 89 — ces deux termes impliquant évidemment contradiction. A ce sujet, on peut remarquer que l'appellation première de «fils de Voltaire» a disparue — mais reste à savoir si celle d'enfants de 89 garantit davantage les intérêts du St Siège. En revendiquant pour la France le double héritage des sentiments catholiques et des sentiments libéraux, Mr Billault[1] a parfaitement exprimé, dans la seance du 22 Mars au corps legislatif, la donnée générale du gouvernement. Cependant, aussi longtemps que la sphère d'activité de ces deux sentiments, qui sur plusieurs points se repoussent et

---

[1] Auguste Adolphe Marie B (1805—63), französischer Advocat und Staatsmann. Seit 1860 Minister ohne Portefeuille.

s'excluent, ne sera pas mieux delimitée et fixée — on ne peut savoir à quoi s'en tenir, ni sur les uns ni sur les autres Dans ce même discours, Mr Billault, en indiquant la divergence marquée entre le parti français, et le parti anti-français à Rome, ajoute «que le Cl Antonelli a été plus d'une fois embarrassé des exubérances d'opposition anti-française, dont le souverain Pontife était entouré — et que la secrétairerie de l'État n'encourageait pas ces menées». Cette observation prouve que le gouvernement français n'est point en hostilité déclarée avec celui du St Siège — qu'il tient à garder des ménagements et à ne point presser violemment la conclusion de l'immense question qui s'agite. En même temps, c'est une petite justice rendue à l'homme d'État éminent, qui a toujours conservé autant de modération que de fermeté Du point de vue du gouvernement temporel du St Siège, il est clair comme le jour qu'on ne pouvait admettre d'autre possibilité que ce qui existait légitimement «*ante bellum*». Les arguments de la dépêche d'Antonelli à Mgr Meglia demeurent sans réplique — et ne seront même pas détruits par les coups de canon Il s'agit de tout le pouvoir temporel maintenant, ni de plus ni de moins. En conséquence, il ne saurait y avoir lieu à un accommodement. Les principes de 89 et nommément le suffrage universel, sont-ils applicables au gouvernement temporel du St Siège? Il est du moins permis d'en douter La façon dont en essaie de les introduire par la spoliation, la perfidie et le renversement des plus simples notions du droit des gens — n'est pas en tout cas propre à inspirer grande confiance N'oublions pas d'ailleurs que ces fameux principes de 89, si souvent invoqués, ont été proclamés sous l'égide de la royauté légitime de Louis XVI, que bientôt ils ont conduit aux catastrophes de 93 — et que leur nouvelle application a dû subir beaucoup de réserves, de modifications et de retranchements.

Je prends une sincère part à la satisfaction que vous trouvez, très infiniment chère, dans la droiture, l'intégrité, la loyale simplesse, si j'ose dire, de la ligne politique suivie par le gouvernement pontifical. C'est une singulière conjonction de

circonstances que celle qui vous fait demeurer à Rome en ce moment Plus que personne je comprends que vous soyez devenue «*Romana*», jusqu'à la moelle des os Que le Seigneur, maître des événements, des peuples et des Rois, exauce les vœux du Juste!

Pour ce qui tient à vos affaires personnelles, tenez-vous fermement, inébranlablement attachée aux conseils d'Antonelli. Votre instinct est en cela d'accord avec votre expérience Il vous faut maintenant obtenir le document qui signifie votre délivrance. Combien cela durera-t-il encore? N'importe — la puissante consolation de l'indissoluble union de nos deux cœurs ne nous fera pas défaut dans cette attente. Mais de grâce, je vous en supplie à deux genoux, ne me parlez plus «d'un acte méritoire, d'un amour protecteur et compatissant»! Vous êtes ma loi, ma liberté — toute ma félicité! Je vous implore et vous bénis par tous les sanglots et tous les rayonnements de mon être En votre âme seule repose l'apaisement, la fortitude, la douceur, la gloire et l'extase de la mienne! Laissez-moi donc vous appeler encore et toujours ma «tour d'ivoire» — vous chérir et vous chanter louanges, avec une tendresse solitaire et haute, à nulle autre comparable, jusqu'à mon dernier souffle!

Votre lettre à la P^sse^ Marie[1]) est sublime et navrante . . . Quelle grâce et quelle élévation de sentiment dans ce peu de mots qui m'ont ému jusqu'au plus profond de l'âme! J'espère vivement que vos relations avec Magne redeviendront bientôt ce qu'elles étaient auparavant — car son tendre amour filial ne peut vous manquer, je vous en réponds Ce n'est qu'un «interstice», durant lequel il faut pratiquer le silence — qui dans ce cas préserve du mal, et maintient cette sorte de paix, qu'il appartient à votre supériorité d'imposer. On ne saurait bien déterminer, dans l'éloignement où nous vivons, quelle opinion on a inculqué à votre fille sur la marche de votre affaire. Quoiqu'il en soit, je suis entièrement convaincu que

1) Die Fürstin Clodwig Hohenlohe, Gattin des nachmaligen Reichskanzlers.

cette opinion, si fausse et fâcheuse qu'elle puisse être — n'altère en rien son tendre attachement, sa vive et profonde gratitude pour vous. Croyez-le bien avec moi, très infiniment chère, et ne laissez point défaillir votre patience! — Soyez comme le sourd qui n'entend point et comme le muet qui n'ouvre point la bouche pour répondre! Dieu répondra pour vous! Je suppose que Mgr Gustave se sera finalement décidé à venir et à revenir chez vous, et il me paraît même assez probable que vos rapports se rétabliront assez doucement.

L'envoi de l'*Imitation* avec le petit billet qui l'accompagnait sont d'un tact exquis. J'y ai remarqué la fine tournure de l'amitié que vous ne sauriez jamais perdre de vue. Vous avez parfaitement bien fait de ne pas assister à la cérémonie de l'église des Basiliennes. A quelques exceptions près, vous ne vous entendrez jamais bien — ni avec les femmes, ni avec vos compatriotes. La dite cérémonie a eu d'ailleurs partout un sens politique, auquel vous n'avez jamais participé — et il y aurait eu de l'impudence à faire montre de votre personne en cette occasion.

J'ai fait un second projet d'excursion à Paris, sauf d'autres empêchements. En jasant hier avec Mulinen, nous sommes convenus que nous partirions d'ici ensemble avec sa femme, vers le 30 d'Avril — pour passer une dizaine de jours à Paris. Je ne sais ce qu'il en adviendra.

Le *Courrier du Dimanche* contient un assez long extrait de la préface que Montalembert vient de publier avec la collection de ses discours politiques. Je vous engage à lire cette préface que vous vous procurerez aisément à Roma. Vous aurez appris que l'Empereur a complimenté Ollivier sur son discours, dont la péroraison surtout est d'un grand effet. Il a su cette fois garder une mesure, à laquelle les orateurs du son parti ne nous ont pas accoutumés. Il paraît que Napoléon en a tenu compte, ce qui est un bon précédent pour la carrière d'Ollivier.

Encore une fois, ne perdez pas patience. Tout par vous et tout pour vous. F. L.

60.

31 Mars, Dimanche de Pâques.

Laissez-moi commencer cette journée avec vous, très infiniment chère. Cette semaine a été favorisée pour moi, car contre l'habitude votre lettre hebdomadaire du 16 au 22 Mars m'est parvenue. Mulinen me l'a envoyée, et je ne l'espérais qu'à la fin de la semaine de Pâques. De plus, j'ai reçu deux lettres de vous: l'une au sujet de Preller, l'autre sur la nécessité de prolonger votre séjour à Rome. J'ai répondu de suite hier par télégraphe à cette dernière — et cette fois, j'espère que le télégramme vous sera arrivé en peu d'heures, attendu que j'ai fait prendre de nouvelles informations et mis les deux bureaux de télégraphe en alarme. Oui certes — nous n'avons qu'à attendre, attendre encore et suivre le précepte de notre divin Sauveur en «portant des fruits par la patience»! Toutes les raisons que vous avez la bonté de m'exposer à l'appui de cette conduite d'expectation — sont concluantes et lumineuses. Il n'y a point à hésiter là-dessus; vous ne pouvez songer à revenir pour recommencer votre galère d'ici. Hier, Monseigneur avec qui j'ai dîné, me demanda comme d'habitude de vos nouvelles. Je répondis aussi comme d'habitude, que votre santé était Dieu merci assez bonne, et que le climat de Rome vous convenait. Puis il revint pour la vingtième fois sur cette question s'il n'y aurait donc pas moyen de trouver un prêtre, qui mît fin à cette étrange situation, puisque tout est réglé, jugé, décidé. «Cela serait fort dangereux», lui dis-je. — «Mais qu'est-ce que cela deviendra?» reprit-il — «Il faut attendre» — «Comment, attendre en ce moment, où Rome même est si menacée!» — «On attendra!» — Je vous transcris littéralement ce bout de conversation. Je reviens à Rome où vous devez rester — et vous confie que la perspective d'y dresser ma tente, pour les quelques années qui me restent peut-être encore à vivre, dans ce temps de «profond avilissement et d'insigne perfidie», m'attire singulièrement. L'heure de faire un projet définitif n'est pas venue. Je note seulement que mon sentiment

s'harmoniera abondamment avec le vôtre — si vous vous déterminez à faire votre établissement à Rome. De toute manière, je ne continuerai pas mon train de vie, tel qu'il s'est fait depuis une dizaine d'années. Il me faut absolument plus de paix, de solitude, de recueillement et d'indépendance. Ma dépense doit être aussi plus restreinte et mieux réglée, mon travail plus suivi, moins saccadé — et creuser son lit comme un large fleuve. Que Dieu m'accorde de vous donner un peu de satisfaction! — D'ici à ce que ce changement se réalise, fasse le Ciel que votre épreuve d'attente ne se prolonge pas démesurément!

Je me suis permis hier de contredire Monseigneur très vertement au sujet de Preller. Votre lettre excellemment sentie et pensée sur l'affaire Preller, m'est arrivée il y a 3 ou 4 jours, au moment où j'en achevais une à Monseigneur, relativement à Brendel, etc., dont je ne veux pas vous ennuyer. Trouvant l'occasion bonne, j'ajoutai le post-scriptum que je vous joins ici — qui n'est que la répétition de ce que vous me dîtes. Il paraît que notre éloquence avait produit une certaine impression — car en prenant le café, l'idée vint à Monseigneur non seulement d'écrire à Preller, à peu près dans le sens que j'avais indiqué — mais encore de lui décocher de suite un télégramme. Je l'engageai à le rédiger en italien, ce qu'il accepta. Hier soir à 9 h. — le dîner était exceptionnellement commandé pour 6 h ½ — ce télégramme fut expédié à Rome, pour annoncer à Preller une lettre qui suivra prochainement et l'assurer de la parfaite sympathie et admiration de Monseigneur, qui signa en italien. Le télégramme est rédigé en termes affectueux — et j'espère que Preller en sera plutôt flatté.

Dans le courant de cette même conversation, je dis net aussi à Monseigneur que le plan de musée qu'il m'avait montré, me paraissait laid, très laid, affreux — tout aussi affreux que cette horrible tartine d'architecture grecque, qui figure sur le *Karlsplatz* en face de l'hotel de Russie et qu'on a intitulée musée de lecture. Quoique je fasse ostensiblement profession de ne m'entendre ni à la peinture ni à l'architec-

ture — je ne sais pourquoi Monseigneur m'attribue une certaine justesse d'impression en ces choses, et m'en parle maintenant plus souvent qu'autrefois.

Puisque j'en suis à vous entretenir de ces détails de la localité, je vous raconterai encore que Dingelstedt vient de passer une quinzaine de jours à Berlin — vous devinez à quelle fin! On y a donné au *Victoriatheater*, non subventionné par la Cour, son arrangement du *Wintermarchen* de Shakespeare, avec la musique de Flotow[1]. Il y a eu succès complet. On en est déjà à la douzième représentation — et les journaux sont unanimes pour chanter les louanges de Dingelstedt, qui de ce côté du moins a fort habilement manœuvré. La pièce ayant été donnée pour la première fois le jour de la fête du Roi, 22 Mars, Dingelstedt l'a fait précéder d'un prologue, dans lequel les hautes vertus de Sa Majesté sont convenablement relevées et accentuées. Ce nonobstant, ni le Roi ni la Reine n'ont accordé à Dingelstedt l'honneur de les voir — mais ont tout simplement ignoré sa présence à Berlin. Cela a un peu surpris Dingelstedt, qui encore l'été dernier à Ostende, station balnéaire, avait été plusieurs fois favorisé par des invitations chez le Roi — et se flattait naturellement d'un bon accueil à Berlin. Monseigneur étant à Berlin en même temps que Dingelstedt — et lui témoigna seul ses bonnes grâces, ainsi que Mme la Princesse Charles. Cette dernière lui a demandé de vos nouvelles, feignant de croire que vous habitiez toujours Weymar. Le Roi et la Reine n'ont fait semblant de rien, quoique l'occasion d'une politesse mesurée ne manquait point. Il y a eu le 23 un grand concert de Cour — auquel on pouvait inviter Dingelstedt, sans se compromettre le moins du monde. Ce que je vous en dis, je le tiens directement de Dingelstedt — que j'ai vu ce matin, après la messe. On annonce la visite de la Reine de Prusse pour la fête de la Grande-duchesse, 8 Avril. A la *Erholung* on prépare pour le 7 des tableaux vivants, dirigés par Ram-

1) Friedrich Freiherr v. Flotow (1812—83), der Componist der »Martha« und anderer Opern.

berg avec lequel je suis en bons termes, et qui prime assez sensiblement ses autres nouveaux collègues Au théâtre on donnera *Christine* de Redeau, le 8, et le 9 tout le monde dansera au château Peut être s'ajoutera-t-il encore un concert à toutes ces réjouissances.

Veuillez excuser tout ce bavardage, fort peu de mon goût Oh qu'il me tarde de lire avec vous les beaux vers du Tasse et de Pétrarque! Merci de l'adorable sonnet que vous m'avez transcrit Je mettrai ces deux vers sous un de vos portraits:

«*Le degne lodi, il gran pregio, il valore,*
Ch'e da stancar ogni divin poeta»

Merci surtout du touchant récit de votre soirée solitaire du Mardi 19 Mars — avec le petit drame de la bûche Je me sens quelque ressemblance avec cette bûche, et tâcherai de me faire encore davantage à sa ressemblance — pour entretenir à votre foyer une douce température et une paisible lumière! F L

Combien j'ai retrouvé de votre esprit dans «les azymes de la sincérité et de la vérité» de l'allocution prononcée le 18 Mars par Sa Sainteté — surtout dans cette distinction qui y est faite entre la réconciliation avec le mal, et le pardon à accorder à ceux qui l'ont commis, afin qu'ils se convertissent au bien. Le passage suivant est d'une éloquence divine «Ainsi quand on nous demande des choses injustes, nous ne pouvons pas les accorder. Si c'est un pardon au contraire qu'on nous demande — nous sommes tout prêts, comme nous l'avons récemment déclaré, à l'octroyer largement Afin de proférer cette parole de pardon d'une manière complètement digne de la sainteté de notre titre pontifical — nous fléchissons le genou devant Dieu et tenons embrassé le drapeau triomphal de notre rédemption Nous supplions très humblement Jésus-Christ de nous inoculer Sa charité, afin que nous pardonnions comme Il a lui-même pardonné à Ses ennemis, avant de remettre Son âme très sainte aux mains de Son Père éternel»

L'antagonisme établi dès le commencement de ce discours, entre ce qu'on se plaît à appeler la civilisation moderne — et ce qui est le droit et la vérité de la religion catholique, provoque nécessairement beaucoup de récriminations, et pourrait même ne pas sembler politique en ce moment. Toutefois cet antagonisme n'en est pas moins évident et irréconciliable — tellement que Sa Sainteté a dû déclarer qu'il n'existait aucune raison qui doive l'amener à une réconciliation. Si vous désapprouvez mon voyage à Paris avec Mulinen, dites-le-moi sans phrases. Pour ma part, je suis d'avis qu'il serait à propos maintenant que je quitte Weymar.

61.

13 Avril.

Le courrier de Paris ne m'avait rien apporté cette fois, mais hier soir en rentrant j'ai trouvé vos 3 lettres du 2d Mars au 5 Avril — la dernière huitaine divisée en 2 lettres — et la veille m'en était parvenue encore une. Demain nous irons à Leipzig, avec Mulinen et Laporte — nommé chancelier de la Légation de France à Carlsruhe, ce qui lui vaut une augmentation de 4000 fr. Ici il n'avait que 6000, et là c'est 10000. Il y a longtemps que nous étions convenus avec Mulinen que nous demanderions à dîner à Langlet, consul de France à Leipzig. Laporte, qui n'est que de passage ici, pour prendre quelques arrangements relatifs à ses meubles et sa cave, etc., ayant la même intention, nous nous sommes décidés à faire à nous trois cette petite excursion. Le lendemain, Lundi 15, je continuerai ma route pour Dresde, et Mardi, dans l'après-midi, je serai de retour ici. Je suis assez décidé de ne pas ajourner au delà du 30 de ce mois mon voyage à Paris — Mulinen m'ayant très amicalement proposé de l'accompagner, et insistant quasi journellement pour que je ne manque pas à ma promesse. Quoique je n'aie pas encore votre réponse au sujet de ce voyage, je présume que vous ne le désapprouverez point. Il n'est pas dans mes habitudes de m'expliquer longuement — mais bien dans les vôtres de com-

prendre à demi-mot, ou, pour mieux dire, de deviner le pourquoi de telle ou telle de mes démarches. De meme que vous avez, par-dessus tous les raisonnements et toutes les motivations, l'instinct que vous devez rester à Rome — ce en quoi non seulement je vous approuve, mais vous supplie de ne rien changer — j'ai aussi l'instinct que de façon ou d'autre je dois me libérer d'ici, et cela assez prochainement. Mon plus ou moins de déplaisir ou de chagrin n'entre pas en ligne de compte — mais je sens très impérieusement qu'il vaut mieux que je déménage. Or, pour cela faire, il n'est pas inutile que je prenne un peu l'air des boulevards, et le moment n'est pas défavorable. Soyez sans inquiétudes! Je garderai tous les ménagements et toutes les réserves qu'il faudra — et tâcherai surtout de ne pas encourir votre désapprobation, ce qui me serait la plus cruelle douleur. Grâce au Ciel, la température de Rome semble assez vous convenir. Il est bien arrêté que vous ne devez pas en bouger jusqu'à ce que ... et suivre de tous points les conseils d'Antonelli. Je ne reviendrai plus sur ce point très majeur, pour éviter les rabâchages.

Auguste a dû être tout émerveillée de cette «forêt de palmes» qui poussait dans votre salon. J'ai mis aussi une branche de palmes sur votre table d'ici, le jour des Rameaux. Elle y est encore près de votre portrait que vous m'avez envoyé de Rome et dont l'expression est bien triste. — L'apologue de la gloire, telle que vous la concevez symbolisée par la palme, m'a extrêmement touché. Prise dans ce sens, elle est la conscience du beau — de même que la vertu est la conscience du bien. Entre ces deux termes de Vertu et de Gloire, il y a un rapport analogue à celui qui existe entre l'or et le diamant. Mais il faut scrupuleusement distinguer la vraie gloire de la fausse et de la vaine gloire, qui sont beaucoup plus en usage. Surtout gardons-nous de faire les glorieux, car qui que nous soyons, et quoi que nous accomplissions, nous demeurons toujours, comme il est dit dans l'Évangile, des serviteurs inutiles, et la gloire revient à Dieu seul! — Tel a toujours été mon sentiment, — et s'il m'est

arrivé parfois de vous contredire en sujet de ce que les hommes appellent Gloire, je n'en ai pas pour cela méconnu son divin lustre. S'il m'était donné d'y atteindre — je le devrais surtout à ce que vous nommez la monotonie de vos conseils. C'est par une modestie mélancolique et comme désabusée des hommes, que vous vous servez de ce mot de monotonie. De fait, les meilleurs conseils doivent toujours conserver une certaine monotonie fondamentale — en accord avec la vérité qui ne change guère non plus. Évidemment vous ne sauriez mieux faire que de répéter à Cornelius: „Achevez vos cartons!“ et à Wagner: „Ne désemperez pas de vos *Nibelungen*!“ — le restant des choses n'ayant d'importance qu'en tant qu'il contribue à l'accomplissement d'un but supérieur. J'espère que Cornelius suivra votre conseil. A son âge et avec son génie, il n'a plus rien à rechercher dans le train ordinaire d'une activité directoriale, et ne peut encore agrandir son nom qu'en augmentant le legs qu'il fait à la postérité — laquelle consacrera à jamais sa gloire. Quant à Wagner, il lui est plus difficile de continuer son œuvre en ce moment. Je crains bien que le résultat matériel de sa chute lui soit bien plus pénible à supporter que l'impression morale. Il paraît qu'il est de nouveau absolument dénué de toute ressource d'argent . . . Ce n'est pas une situation neuve pour lui, mais elle ne s'améliore pas pour se renouveler plus fréquemment! Je vous joins ici sa lettre sur la représentation du *Tannhäuser* à Paris, que je n'approuve qu'avec certaines réserves. Comme il se fait tard, je remets à un autre jour de vous parler de lui — ainsi que du *Miserere* d'Allegri et de la musique que vous entendez à Rome.

Pour aujourd'hui, je vous remercie encore de toutes les petites photographies que vous voulez bien m'envoyer, en vous demandant pardon de ne pas l'avoir fait plus tôt. Laissez-moi aussi vous remercier de votre charmante attention pour notre pauvre ami Hoffmann[1]. Je vais faire mettre à

[1] Hoffmann v. Fallersleben hatte seine Frau verloren.

le poste votre lettre, qui prouve en surplus combien la grâce est inhérente à l'élévation de vos sentiments. Aussi ne cesserai-je de vous admirer, et de vous bénir do toute mon âme.

F L

62.

16 Avril

L'horrible provisoire dans lequel on nous retient depuis de si longues années, nous ruine matériellement aussi. Je ne puis vous dire combien, même sous ce rapport, je serai heureux d'un changement, qui ne peut que nous être très avantageux. Il est de tous points absurde de porter tant de charges avec de si minces bénéfices! — Cela ne peut durer de la sorte, et si j'avais pu prévoir que les choses traîneraient ainsi en longueur, je me serais établi depuis 6 mois quelque part ailleurs, où la moitié des sommes dépensées m'aurait suffi largement. Je n'avais, par exemple, qu'à passer quelques mois chez le P^ce Hohenzollern, à Löwenberg, ou même à Corvey avec Hoffmann, pour y vivre plus agréablement et y travailler bien mieux qu'il ne m'est possible de le faire ici. Le violent mécontentement que j'éprouve de cette sotte dépense, à laquelle je suis presque obligé à Weymar, et dont je ne retire que de l'ennui, a contribué aussi à me déterminer d'aller à Paris.

Je suis en somme assez content d'Otto. Il a bien, comme vous le dites, la main large — mais je le tiens pour très honnête. De plus, il me semble qu'il s'attache davantage à la maison, et un peu à moi.

Sur votre recommandation, je suis allé hier chez la P^sse Narcisse[1]). Le pauvre Borys[2]) ne peut même plus bouger la main, mais il a très bonne mine et m'a paru sensiblement engraissé. Ils vont prochainement à Ems et de là quelque part en Suisse. Imaginez que Borys est tout préoccupé des

1) u 2) Fürstin und Fürst Czatwertynski, Freunde und polnische Nachbarn der Fürstin

cinq victimes des troubles de Varsovie et en possède les photographies, qu'il m'a montrées! Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de Magne. «Est-elle Comtesse ou Princesse?» me dit-il — «Je crois Princesse», lui répondis-je indifféremment «Est-ce que son mari s'occupe un peu de ses affaires?» — «C'est à supposer» — «Où est-il?» — «A Vienne» — «Qu'y fait-il?» — «Il a du service auprès de l'Empereur» — «Pourquoi ne quitte-t-il pas le service?» — «Probablement pour ne pas fainéanter, comme tant d'autres!» — A cette interrogation je me suis aperçu, une fois de plus, que le mariage de Magne n'avait pas été vu de trop bon œil dans «la contrée». Comme je répondais assez dru, mais avec beaucoup de calme, l'entretien ne se prolongea pas sur ce sujet. La P^sse Narcisse rompit les chiens fort à propos, en donnant une nouvelle signification au «mal du pays», prétendant qu'elle l'éprouvera surtout quand elle devra retourner chez elle! — Elle s'extasia aussi très fort sur l'extrême amabilité du C^t Antonelli, qui au milieu de tant d'occupations trouvait le temps de lui écrire des lettres de 4 pages de sa propre belle main! — Je me suis gardé de lui dire que ces précieux autographes me semblaient n'exister que dans son imagination — et m'en tins à faire chorus sur l'amabilité et les grandes ressources d'esprit de Son Éminence, auxquelles même ses adversaires politiques étaient contraints de rendre une sorte de justice. Il s'entend de soi que m Borys ni Narcisse n'avaient lu un mot de la dépêche d'Antonelli à Meglia, et leurs vues sur la politique romaine sont encore un peu moins distinctes que celles dont nous réglons notre petite feuille libérale *Deutschland* à Weimar! En entrant chez les Borys, je saluai un monsieur paraissant assez âgé et qui était assis près du Prince. Il ne se leva pas et je ne le reconnus point. C'était pourtant notre ancien ami Drzewiecki, de Worounice et Odessa, mais passablement perclus à l'heure qu'il est, et fort vieilli Son état n'est pas aussi grave que celui de Borys — cependant voilà 3 ans qu'il se promène de cure en cure, sans plus guérir pour cela En mémoire de notre intimité à Worounice, je l'ai embrassé Il me raconta qu'il venait de passer quelque temps

à Paris et qu'il s'en retournerait un de ces jours tout droit chez lui. Le père de la Pᶜᵉˢˢᵉ Narcisse se trouve en ce moment à Dresde, ainsi que son oncle, que nous y avons vu ensemble. La jeune Olga est assez indisposée pour qu'on soit obligé d'ajourner son mariage jusqu'en Octobre. Je l'ai trouvée en effet assez pâle. En revanche son futur — dont je ne sais pas le nom, et qu'on m'a simplement présenté comme «le futur» — a le teint vermeil tel qu'il sied à ses 20 ans. Il a l'air d'un fort gentil garçon, mais je n'ai pu juger du son de sa voix, car il a gardé le silence durant toute ma visite. La Pᶜᵉˢˢᵉ Narcisse m'a très aimablement accueilli, et invité à rester ou à revenir. Je lui ai donné votre adresse à Rome.

Je suis revenu par le train du soir à Leipzig, où nous avions dîné la veille chez Langlet avec Mulinen et Lapoite très confortablement, et avec satisfaction réciproque. En quittant Mulinen, je lui dis qu'à la suite de ma longue conférence avec Brendel, je m'étais décidé à aller le lendemain à Dresde, pour inviter personnellement Schnorr[1]) et sa femme à chanter le Tristan, lors de la *Tonkünstler-Versammlung* au mois d'Août à Weymar. Cela était parfaitement exact, et Schnorr a même accepté. Ce nonobstant il ne s'en fera rien — car Wagner jettera les hauts cris sur la mutilation de son œuvre, et nous enverra paître. Nous nous en plaindrons d'autant moins que nous y sommes tout préparés. Seulement il ne me paraissait pas convenable qu'on négligeât de faire cette proposition.

Pour ne pas manquer la poste, je termine — et comme toujours vous loue et vous bénis de toutes les ardeurs de mon âme.

---

1) Ludwig Schnorr v. Carolsfeld (1836—65), ausgezeichneter dramatischer Tenor, creirte den Tristan 1865 in München, wie seine Gattin, Malwine geb. Garrigues, die Isolde

63.

20 Avril

Vos deux lettres, celle par Elkan et le courrier hebdomedaire du 6 au 12 Avril, me sont parvenues hier en même temps. Depuis de longues années, je ne suis plus en état de vous remercier par des mots, et à chacune de vos lettres, il me semble que cette impossibilité augmente. Laissez-moi seulement vous dire que les rayons de votre âme me pénètrent, m'illuminent et me réchauffent de part en part! Pour ce qui est de mes projets, il est bien entendu qu'ils restent toujours soumis aux éventualités relatives à la seule chose nécessaire et fixe pour moi. Toutes les fois que vous me direz de faire une course, une commission ou n'importe quoi de ce qui tient à mon doux et glorieux service — il ne pourra être question d'autre chose. Tout que je resterai sur cette terre, ma vie vous appartient tout entière, et à chaque heure, sans phrase!

Vous avez pris la plus sage des décisions en prolongeant votre séjour à Rome, et attendant le moment propice. Je m'associe de conviction et de cœur à cette ligne de conduite — comme à toutes les conséquences qui en résulteront. Nul ne saurait préciser maintenant le jour auquel la longue épreuve que vous supportez avec une vaillance si chrétienne sera terminée. Il n'y a qu'à tenir bon, et à se tenir prêts — en gardant nos lampes allumées, comme les vierges sages de l'Évangile!

Veuillez pardonner à mes habitudes peu explicatives, si je n'ai fait que vous indiquer de nouveau mon voyage à Paris. Après avoir lu attentivement ce que vous me dites de très judicieux à ce sujet, je suis décidé à partir d'ici le 30 de ce mois, avec Mr et Mme de Mulinen, Paul et Baby. Nous resterons 4 ou 5 jours en route, nous arrêtant à Francfort et à Bruxelles. Le cousin de Mulinen, Montesany, est ministre de France à Bruxelles, et son frère, premier secrétaire de l'Ambassade d'Autriche à Paris. En arrivant à Paris, je descendrai dans le même hôtel que Mulinen — hôtel du Danube,

rue Richepance — sauf à voir si plus tard je me logerai chez les Ollivier. Je ne resterai pas plus de 15 jours à Paris, à moins de quelque raison positive, et tâcherai d'y mettre mon temps à profit. Avant de revenir ici, j'irai probablement à Ratisbonne, par Stuttgard et Munich. Si d'ici là aucune nouvelle de Rome ne me fait changer de route, j'ai promis à Cosima de lui tenir compagnie à Reichenhall, où elle doit faire une assez longue cure. Hans y sera avec elle et nous harmonillerons du papier à musique, à l'envie l'un de l'autre. C'est une satisfaction dont j'ai été privé ces derniers temps — vu les continuels dérangements, auxquels je suis en butte ici. Or, vous savez combien mon humeur s'exaspère quand les heures d'un travail régulier viennent à me manquer — et je ne saurais vous dire *wie ich mich darnach sehne!*

La *Tonkunstler-Versammlung* a été décidée en Décembre dernier. Je croyais vous avoir envoyé l'annonce préalable insérée dans le N° du 1er Janvier du journal de Brendel. Vous comprendrez pourquoi j'avais pensé alors que le mois d'Août était le plus favorable pour cette réunion. Maintenant je ne suis plus libre de changer la date, 5, 6 et 7 Août — mais s'il y a lieu, je me dispenserai d'y assister, ou bien on ajournera la *Tonkunstler-Versammlung* à l'année prochaine. Ci-joint la première annonce du 1er Janvier, et dans le prochain N° de Brendel, que je vous enverrai, vous trouverez le programme. Premier jour: *Missa solennis* de Beethoven, chantée par tout le *Verein* de Riedel, qui viendra ici à cet effet, au nombre de 200 personnes. Second jour: Mes chœurs de *Prométhée* et la *Faustsymphonie*. Les deux partitions seront publiées à la mi-Juillet. Troisième jour: encore indécis. Ou bien un programme de concert avec Hans, Dräseke [1], Cornelius, Damrosch: *neu-deutsche Schule* — ou bien le second acte de *Tristan*, avec Schnorr et sa femme de Dresde, qui ont déjà étudié les deux principaux rôles à Carlsruhe, et dernièrement encore à Dresde m'ont promis de les chanter

---

1) Felix D. (geb. 1835), Componist, seit 1884 Professor der Composition am Dresdner Conservatorium.

ici. Nous sommes entrés en correspondance à ce sujet avec Wagner, à qui revient naturellement la direction de son œuvre. Mais entre nous soit dit, je doute que ce projet se réalise. Aussitôt que j'aurai réponse définitive de Wagner, je vous la communiquerai. Quant à moi, il est convenu que je ne dirigerai point. Riedel prend le bâton pour la Messe de Beethoven, Stör[1]) pour le *Prométhée*, et Hans ou Lassen conduiront *Faust*. Je me chargerai seulement des répétitions préalables. Ainsi pour résumer: Voyage à Paris du 30 Avril au 20 Mai environ. Retour en Allemagne par Ratisbonne et séjour de plusieurs semaines à Reichenhall en Juin. Retour à Weymar avant la mi-Juillet, et *Tonkünstler-Versammlung* 5, 6 et 7 Août. Cela se fera ou ne se fera pas, selon que cela s'accordera ou non — avec la seule chose nécessaire et fixe.

Daignez me permettre une prière! Ne motivez jamais avec moi ce que vous entendez faire ou vouloir — car je me sens un peu humilié en pensant que vous vous tenez pour obligée de m'en expliquer les raisons. En tout cas, le mois d'Août marque le terme extrême de la vie disloquée que je mène depuis plusieurs années. Probablement je fermerai alors, comme vous me le dites, l'Altenburg, congédierai les domestiques, etc. Si par malheur il ne m'était pas encore accordé de venir vous retrouver, j'irais m'établir dans le premier coin qui se rencontrera. Miss Anderson à qui j'ai fait votre commission, restera ici tant que vous le désirerez — quoique la pauvre femme doive s'ennuyer mortellement, ma société ne lui étant qu'une très médiocre ressource, et lui faisant même souvent défaut. Je suis convenu avec elle que le *Status quo* durerait jusqu'au commencement d'Août — sans entrer dans d'autres explications, sinon qu'elle vous rendrait service en ne quittant pas avant ce temps. Cela lui convient à cause des couches de Magne, durant lesquelles elle ne voudrait pas être trop éloignée, à ce qu'elle m'a dit. Pourvu qu'elle puisse s'en

1) Carl Stör (1814—89), früher Concertmeister, sodann Musikdirector der Weimarer Hofcapelle.

retourner en Angleterre, à la fin d'Août, c'est tout ce qu'il lui faut. Quand vous lui écrirez, maintenez-la dans cette détermination qu'elle a, pour ainsi dire, prise d'elle-même.

Mes relations avec Mulinen sont devenues des plus amicales, et j'y prends un véritable intérêt. Nous nous voyons 3 ou 4 fois la semaine. Il conserve toujours son ancienne habitude d'assister à notre déjeuner. Ses façons abruptes qui déplaisent si fort ici, où il traite *tutti quanti* en niais, si ce n'est pire, ne me gêuent nullement; car pour ma part, je n'ai point à me plaindre. Au contraire, il me témoigne en maintes circonstances qu'il fait une autre acception de moi que des autres. Cela ne laisse pas d'être flatteur, vu l'ostensible franchise du personnage, et ses allures ultra aristocratiques. Comme vous le savez, Mulinen possède un grand fonds de connaissances en histoire, diplomatie, voyages, etc., qu'il me communique avec une libéralité dont je lui sais gré. Depuis le 1[er] Avril, il s'est logé à l'*Erbprinz*, ne voulant pas renouveler son bail. On ne pleurera pas son départ d'ici. Je présume qu'il trouvera aisément un meilleur poste prochainement, si sa santé ne lui joue pas de mauvais tour.

Veuillez être assez bonne pour présenter mes plus sincères respects au P. Ferraris. La bienveillante opinion qu'il a prise de moi sur votre dire, m'est un honneur auquel j'attache un grand prix. J'assiste souvent en pensée à vos leçons d'italien chez lui, et vous remercie de m'avoir communiqué le radieux sonnet que vous lui avez inspiré. J'en ai retenu de suite les trois derniers vers que je redis avec transport:

> *„L'italo accento sul tuo labbro or suona —*
> *Romano è il tuo pensier, romano il cuore,*
> *E sarà Roma a tuo desir corona!"*

Amen! F. L.

Vous me conserverez, n'est-ce pas, une branche de la palme que le P. Ferraris a eu la bonté de vous donner à mon intention? Mulinen vous écrit de son côté que vos lettres par le courrier devront maintenant être adressées à M[r] le Baron des Michels, Ministère des affaires étrangères à Paris. Je vous

télégraphierai le jour de mon départ d'ici, 30 Avril, et vous pouvez compter que je quitterai Paris le 20 Mai. Otto garde l'Altenburg, et Grosse m'accompagnera à Paris. Plus tard, je verrai comment je m'arrangerai. Non seulement je ne m'éloignerai pas de Rome à Paris — mais j'espère bien m'en rapprocher davantage. Je ne puis en finir de vous écrire. Avec quelle vivace et ferme justesse vous me parlez de votre rencontre avec Mme de Montalembert[1]), — et de votre visite chez les Corcelles. Les choses et les personnes sont bien telles que vous les voyez. Aussi avez-vous pris, avec cette clairvoyance et ce tact inspiré qui vous caractérisent, la seule position, qui vous convient. A coup sûr, ce n'était pas chose faisable pour entre que vous!

Il y a quelques jours, Monseigneur me demanda de nouveau s'il n'y aurait pas moyen de tout terminer, en me rendant en Italie. Je répondis évasivement, en l'assurant qu'il fallait simplement attendre *«in spe contra spem»*, jusqu'à ce que le moment serait venu de prendre un parti définitif. Il reprit: «Mais c'est plus qu'une indignité, c'est une infamie de porter désormais obstacle à votre mariage, les décisions du concile étant favorables à la Princesse. Ne puis-je point vous aider?» — «Monseigneur a fait ce qui dépendait de lui — et je vous remercie encore des lettres que vous avez écrites» — «N'y a-t-il pas lieu que j'écrive à M-r de Fulda?» — «Veuillez me réserver cette grâce que je réclamerai en moment opportun» — C'est la première fois qu'il m'a fait cette proposition, dont j'ai cru devoir ajourner la réalisation. Je verrai Monseigneur encore, avant mon départ. Il est parti avec l'Archiduc Etienne pour une partie de chasse aux coqs de bois, *Auerhähne* — et ne revient ici que Mercredi ou Jeudi.

1) Die Frau des französischen Schriftstellers

64.

[Weimar,] 29 Avril 61

Merci de votre cher télégramme, reçu ce matin. Comme je vous l'ai dit, nous partons avec Mahnen, sa femme, Paul et baby et Rosalie, après-demain Mardi — et resterons à peu près 3 jours en route, nous arrêtant à Francfort et Bruxelles. Jusqu'à Pentecôte adressez à des Michels, Ministère des affaires étrangères. A moins de raison très déterminante, je repartirai de Paris le 22 Mai. J'ai mis en ordre et sous clefs toutes vos lettres — depuis le 17 Mai 60 au 19 Avril 61. Quel prodigieux monument de la plus ineffable tendresse! Quels trésors de grâce et d'élévation!! Durant la journée d'hier, j'ai recopié le testament dont je vous ai parlé. Je le déposerai demain au *Stadtgericht*, selon votre conseil — et vous enverrai l'original un peu raturé, par courrier du Ministère de Paris.

Voici une nouvelle annonce de la *Tonkünstler-Versammlung*, dans le journal de Brendel d'hier. Il en sera ce que vous voudrez! Une fois ce lièvre levé, je n'ai pu changer sa course — mais pourrai fort bien m'abstenir de le chasser! Que vous semble de mon projet de Ratisbonne et Reichenhall, après Paris? A la fin de Juin, je serai de retour ici. J'espère gagner un de vos portraits de Pie IX, à la loterie romaine — pour laquelle j'ai pris une vingtaine de lots, il y a un mois. C'est Mr le Chambellan de Minckwitz, catholique, qui s'était chargé de la distribution de ces lots ici.

Je suis commandé ce soir chez Monseigneur et la Grande-duchesse. Les petits préparatifs de mon départ m'ont fatigué. C'est à peine si je viendrai à bout du strict nécessaire de ma correspondance. Vous écrirez à Scotchy dans le sens que je vous ai dit, n'est-ce pas? Que bon Dieu soit avec vous! Pardonnez-moi le brièveté de ces lignes. Je tenais seulement à ne pas tarder à vous remercier de votre télégramme. Soyez bénie et glorifiée sans fin!

F. L.

65.

Paris, rue Castellane 5, Dimanche matin, 12 Mai.

Que de jours sans nouvelles de vous! A mon arrivée, je voulais vous télégraphier — mais Blandine me disant qu'elle vous avait écrit de suite après que nous nous étions revus, je me mis à attendre qu'il me parvienne quelque lettre de vous. Il serait trop long de vous expliquer comment il se fait que ce n'est qu'hier que j'ai reçu votre lettre adressée à des Michels — dont l'adresse était introuvable. J'ai eu aussi par la poste les 2 lettres encore expédiées à Weymar. La Mère Élodie [1]) m'a remis avant-hier soir chez les Ollivier la magnifique palme du P. Ferraris avec les lignes que vous lui avez confiées pour moi. De cette manière quatre lettres de vous me sont parvenues presque à la fois. Tout ce que je désire et espère, c'est mon établissement à Rome — aussi prolongé que possible. Ce n'est aucunement la vie mondaine que j'y rechercherai — mais bien le recueillement, la paix dans le travail et la prière «*Orare et laborare*». Si toutefois ce bonheur m'était refusé, je vous proposerai quelque autre établissement en dehors de Weymar, qui pourra vous agréer, je l'espère. Il n'est pas probable que Mgr de Lucca se rende de suite aux instructions qu'il recevra de Quaglia. On tâchera de traîner et d'ajourner encore — et il ne vous restera pas d'autre parti à prendre que d'attendre. Cependant comme tout dans ce monde doit avoir une fin — l'attente même ne saurait être exceptée. A moins de raison très majeure, qui me fasse changer d'avis, je crois que vers la fin d'Août il nous faudra prendre une résolution décisive. D'ici là il nous faut prendre patience.

Je suis très heureux que vous approuviez la *Tonkünstler-Versammlung* à Weymar. S'il en avait été autrement, il va sans dire que j'aurais tout planté là. Sauf nouvelle disposition, je passerai donc à peu près 7 semaines à Weymar — du 24 Juin au 10 Août. Après quoi, l'on avisera!

1) Kloster-Oberin aus Rom

Pour ne pas manquer le courrier, qui vous fera tenir ces lignes Jeudi matin, je m'interromps ici, et continuerai demain matin. J'espère que vous ne serez pas mécontente de ma tenue ici — mais je n'ai pas l'intention de m'y attarder au delà du 25 Mai, Samedi de la semaine de Pentecote. Nous faisons très bon ménage d'amitié avec les Mulinen Ils vous demandent un exemplaire de votre petite photographie, que je vous prie de m'envoyer. Merci 1000 et 1000 fois de celle qui m'est parvenue avec votre lettre hier L'hôtel du Danube étant surplein, nous nous sommes établis avec les Mulinen dans cette maison meublée, qui est très convenable. Nous y sommes fort confortablement, à assez bon marché Je dinerai demain chez la P^{sse} Metternich Adressez toujours vos lettres à des Michels, dont j'ai enfin découvert l'adresse. C'est désormais une voie très sûre et très prompte Tont par vous et pour vous F L

66.

12 Mai [1861, Paris]

Enfin il m'est venu un doux moment! Je me suis senti un peu rapproché de vous, en parlant avec quelqu'un qui vous a vue et vous reverra bientôt Je ne saurais vous dire l'émotion que m'ont causée les récits de la mère Élodie — qui vous est sincèrement attachée et parle de vous avec l'admiration qui convient. Je l'ai trouvée d'abord chez Ollivier, Vendredi à 6 heures, et suis allé la voir ce matin au Sacré-Cœur. Nous avons causé une bonne heure en promenant au jardin. Demain elle part pour Reims, et toute la semaine elle sera de ci et de là — mais Dimanche prochain je dinerai avec elle, et après-diner on fera un peu de musique pour les religieuses Il va sans dire que je ne ferai pas prier et que je leur jouerai tout ce que bon leur semblera En femme pratique, elle m'a de suite parlé du projet d'exécution de ma Messe Cela pourra se réaliser aisément et sans grands frais plus tard à un moment opportun Après avoir lu votre dernière lettre, je suis convenu avec Belloni des arrangements à

prendre à cet effet Je suis persuadé que nous obtiendrons ici un succès plus considérable encore qu'à Pest et à Vienne. Il faut seulement laisser passer un peu de temps et sortir du provisoire où nous sommes toujours retenus, durant lequel je suis astreint à rechercher les meilleurs avantages de ma position dans une ligne de conduite négative Belloni avait d'abord un peu de peine à comprendre cette donnée — mais j'ai fini par le convaincre, sans lui détailler mes motifs Pour maintenant, le grand public n'a pas plus d'importance pour moi que pour vous les salons Ce qu'il y avait à faire de ce côté en Allemagne, je l'ai fait dans les 7 ou 8 années, qui ont précédé ma démission à Weymar Plus tard, et peut-être beaucoup plus tard — on y avisera Ni les Cours ni l'Église ne peuvent m'être favorables en ce moment, croyez-moi, très infiniment chère. Je dois simplement attendre, et autant que possible continuer de travailler Un ou deux grands succès même ne me serviraient de rien Il s'agit de prendre et de bien asseoir une tout autre position. Cela ne peut se faire par soubresaut Je jouerai donc du piano pour les religieuses de M Élodie, Dimanche prochain et m'occuperai dans le courant de la semaine de quelques recherches relatives à mon travail liturgique avec d'Ortigue[1]), le P. Raillard, le P. Chatillon, etc. Vous me comprendrez, chère Carolyne, et ne me désapprouverez pas en cela plus tard Mufinen repart dans 4 ou 5 jours, moi, je resterai jusqu'à la fin de la semaine de Pentecôte En parlant de vous, le M Élodie vous compare pour la perspicacité, la justesse et l'indéroutable fermeté du coup d'œil de l'intelligence à Antonelli — ce qui est un éloge aussi mérité que flatteur

Mardi matin, 14 Mai

Je m'accommode assez bien ici Quand je serai au bout de mon séjour, je vous en ferai la narration Mes visites,

---

1) Joseph d'O (1802—66), französischer Musikschriftsteller, besonders für Geschichte der Kirchenmusik thätig

quoique peu nombreuses, proportionnellement au nombre de mes connaissances, me prennent beaucoup de temps, car je dois les faire longues. En fait de personnes connues, j'ai revu Berlioz [1]) — chez qui je dînerai demain —, d'Ortigue, des Michels, Ferrieres [2]), Michelet [3]), Pauline Viardot [4]). Gounod [5]) m'a invité pour Vendredi à dîner. J'ai été chez le B^on d'Eckstein — établi à l'hospice des frères de St Jean de Dieu —, chez Mme Obreskoff qui demeure dans la même maison que Mme Swieykowska. Je dînerai Jeudi chez ces dames. Hier, j'ai dîné chez le P^ce et la P^sse Metternich — et je présume que je ne serai pas vu de mauvais œil dans la maison. C'est par l'intermédiaire du Prince que se fera ou ne se fera pas ma présentation aux Tuileries. Je prends note de ce qui se dit sur un agenda que je vous communiquerai plus tard. Avant la fin de la semaine, j'aurai fait mes visites à Montalembert avec Émile Ollivier, Talleyrand, Rothschild, Girardin, Rossini, Janin [6]), Delacroix [7]), l'abbé Bacquet [8]). Le lendemain de mon arrivée, je suis allé chez Mme Patersi [9]) avec Blandine.

Vous recevrez par le prochain courrier les deux volumes que vous me demandez et que j'ai achetés à la Librairie nouvelle. J'y joins la brochure de Baudelaire [10]) sur le *Tannhauser* et le feuilleton de Janin sur la P^sse Metternich. Prions bon Dieu qu'Il nous unisse bientôt! A vous de toutes les forces vives de mon âme. F. L.

---

1) Hector B., der grösste Instrumentalcomponist Frankreichs (1803—69), war Liszt, der sich bekanntlich grosse Verdienste um Verbreitung seiner Werke erwarb, seit 1832 befreundet.

2) de F., Diplomat, Schriftsteller.

3) Jules M. (1798—1874), französischer Schriftsteller.

4) Die grosse Sängerin war als Clavierspielerin Liszt's Schülerin gewesen.

5) Charles G. (1818—93), der französische Operncomponist.

6) Jules J., der geistreiche Pariser Feuilletonist (1804—74).

7) Eugène D. (1798—1863), der berühmte französische Maler.

8) Beichtvater und Berather von Liszt's Töchtern.

9) Die frühere Erzieherin der Töchter Liszt's, die auch die Fürstin Wittgenstein erzogen hatte.

10) Französischer Schriftsteller, der für Wagner eintrat.

Je vous récrirai plus au long par la poste de Samedi. Encore merci de la palme du P. Ferraris, et de votre portrait.

67.

[Paris,] 16 Mai.

Mulinen et sa femme sont repartis *«subito»* hier soir pour Francfort. Il a obtenu ce qu'il cherchait au Ministère et passera quelques mois à la Legation de Francfort, en attendant qu'il se rende au nouveau poste qu'on lui destine. Ce sera probablement en Amérique qu'on l'enverra. Quoique nous fassions toujours excellent ménage d'amis ensemble, son départ ne me chagrine pas outre mesure et me laisse plus de liberté dans la matinée, qu'il avait coutume de passer avec moi. Mme de Mulinen conduira Paul en Suisse, et Mulinen restera à Francfort. Il vous écrira et vous enverra de là les photographies que vous désirez. Je vous choisirai aujourd'hui une vingtaine de photographies à l'adresse d'Antonelli, dont je chargerai la M. Élodie, qui repart pour Rome Mercredi prochain.

Dites-moi si les deux volumes vous sont exactement parvenus. Des Michels est souffrant depuis plusieurs jours, et j'ai dû laisser le soin de cet envoi à l'huissier du Ministère. Toutes vos lettres me sont exactement arrivées jusqu'au 4 Mai. J'ai répondu brièvement dans ma lettre d'ici sur le point principal — notre établissement à Rome. Mon sentiment est identique au vôtre à cet égard. Plus que vous encore, je sens l'absolu besoin d'une sorte de solitude pour y continuer mon travail. Antonelli se tromperait en pensant que je ne saurais pas apprécier ce qu'offre Rome à ceux qui ne se manquent pas à eux-mêmes! Ma tâche désormais consisterait à écrire des choses qui aient quelque valeur — et non pas de les faire valoir personnellement sur les marchés d'Allemagne ou de France. La petite célébrité attachée à mon nom empêchera bien qu'elles ne passent tout à fait inaperçues. Pour ne citer qu'un petit détail à l'appui de cette opinion,

je sais que Verdi[1]) avait plusieurs de mes partitions sur sa table, à Gênes. On m'assure même qu'il en parle avec une considération particulière. Rome me convient donc beaucoup mieux que toute autre ville, du moment que vous vous y plaisez. J'espère qu'il y aura moyen de s'y arranger un peu économiquement — car je suis plus que fatigué de l'énorme dépense de notre train de Weymar que j'ai eu la sottise de ne pas faire cesser de suite après votre départ. Si j'avais su prévoir une aussi longue séparation, j'aurais certainement avisé à un autre établissement, qui m'aurait coûté moitié moins d'argent, en me donnant en sus la possibilité de travailler avec continuité. Quoiqu'il en soit, je déteste les lamentations et les récriminations. N'en parlons donc plus — et laissez-moi seulement vous remercier de votre douce indulgence.

Ici, je tâche de ne pas dépenser trop d'argent. Mon logis ne me coûte pas plus de 7 fr. par jour — mais j'ai besoin de 15 à 20 fr. par jour pour la voiture. Je ne puis décidément déjeuner ou dîner dans des restaurants à 40 sous, ou des tables d'hôtes. Je n'invite qui que ce soit à dîner, et contrairement à mes anciennes habitudes, je prends les voitures à l'heure, ce qui me revient moins cher. J'ai été aussi à peu près obligé à une dépense de 500 fr. en habillements, n'ayant rien fait faire à Weymar depuis un an. C'est le célèbre Chevreuil qui est mon tailleur, et j'ai commandé chez lui deux habillements complets — l'un pour le matin, l'autre pour le soir. Il faudrait aussi me remonter un peu en lingerie, et j'ai demandé à Blandine de me servir de conseiller. Pardon de ces détails de ménage. Dieu donne que bientôt je n'aie plus à m'occuper de toutes ces choses, auxquelles je n'entends rien et qui m'obsèdent!

J'ai expédié votre lettre à Mme Schorn. Mme Boas est la sœur du Dr Uhlmann, chez lequel nous avons vu la cérémonie d'inauguration du groupe de Schiller et Goethe. Elle

---

1) Giuseppe V., der berühmte italienische Opernkomponist (geb. 1813).

passe pour une femme d'esprit et de caractère. Vous avez parfaitement jugé de la situation de Coruelius et vous êtes conduite avec un tact exquis. Il n'y a pas de danger que vous ne sachiez garder la juste mesure dans vos rapports avec Teresa[1] dont la fraîcheur et le joli minois contribueront à entretenir la veine d'inspiration du grand maître. Du moment que le sacrement les a unis, une pudibonderie exagérée ne me paraît plus de mise!

Tout ce que vous me dites sur Wagner est d'une perspicacité admirable. La M. Élodie a parfaitement raison de vous comparer à Antonelli. J'imagine même que vous pourriez lui rendre plusieurs points — on ce qui touche la vive pénétration de certaines circonstances, dont les grands et les petits restent si souvent les jouets! Par la lettre que Wagner m'a écrite avant de quitter Paris et que je vous ai envoyée, vous avez vu qu'il ne reviendra ici que dans le courant de la semaine prochaine. De quelque manière que ses affaires tournent, je ne m'y associerai que dans une mesure assez restreinte. Par-ci par-là, je trouverai aisément moyen de lui être encore agréable, et je n'y manquerai certainement pas. Mais quant à l'idée — vous dites très justement qu'il faut la confier à la force des choses, ou plutôt à sa «propre force». Pardon si je vous contredis — mais Rome nous sera tout autre chose que Zurich à Wagner. Il y aura toute la distance de Mme Wagner à vous, très infiniment chère! Rassurez-vous complètement au sujet de l'ennui, ou du manque de ressources que vous paraissez y craindre pour moi. Je n'ai nul besoin de ce qu'on nomme amusement — et l'obligation dans laquelle je me suis souvent trouvé de servir d'amusement aux autres, m'en a fait prendre quasi en dégoût! Quant aux ressources, je me créerai partout celles qu'il me faudra. Mon long séjour en Allemagne et l'habitude que j'y ai prise de manier la pâte musicale, me dispense maintenant du contact immédiat avec le personnel de l'orchestre et des chœurs. Il me faut seulement

[1] Die dritte Frau von P. v. Cornelius, die er, 1859 zum zweiten Male verwitwet, in seinem 78. Jahre geheiratet hatte.

quelque tranquillité et beaucoup de recueillement — avec 4 ou 5 heures de travail régulier par jour, pour achever ma tâche avec bonheur, j'espère. Or, nulle part je ne trouverai cela mieux qu'à Rome — pourvu que vous le trouviez bon ainsi. Sinon, on cherchera ailleurs! Pour revenir à Wagner, je vous dirai qu'Ollivier a écrit une lettre fort sévère à M[me] Wagner, qui, à ce qu'il paraît, a fait des cancans très déplaisants sur Blandine. Il est difficile que les relations se renouent après cela. Pour ma part, je ne m'en mêlerai point, l'expérience m'ayant trop enseigné l'inutilité des replâtrages!

Notre pauvre ami Berlioz est bien abattu et rempli d'amertume. Son intérieur lui pèse comme un cauchemar et à l'extérieur il ne rencontre que contrariétés et déboires! J'ai dîné chez lui avec d'Ortigue, M[me] Berlioz et la mère de M[me] Berlioz. C'était morne, triste et désolé! L'accent de la voix de Berlioz s'est affaissé. Il parle d'habitude à voix basse — et tout son être semble s'incliner vers la tombe! Je ne sais comment il s'y est pris pour s'isoler de la sorte ici. De fait, il n'a ni amis, ni partisans — ni le grand soleil du public, ni la douce ombre de l'intimité. La rédaction des *Débats* le soutient, et le protège encore. C'est ce qui lui a valu la commande d'un petit opéra en un acte qui sera représenté à Baden-Baden l'année prochaine. Bénazet[1]), collaborateur du *Journal des Débats*, lui en donne 4000 fr. Quant aux *Troyens*, ils ont peu de chance d'être représentés à l'Opéra. En automne, on donnera *la Reine de Saba* de Gounod — puis viendra *l'Africaine* de Meyerbeer — ensuite un nouvel ouvrage de Félicien David[2]), et un autre de Gevaert[3]). Ce dernier est un protégé du directeur de l'Opéra, M[r] Royer, avec qui Berlioz s'est quasi brouillé au sujet de quelques modifications

1) Spielpächter in Baden-Baden.

2) Französischer Componist (1810—76), der mit der »Ode-Symphonie« »Le désert« seinen Ruf begründete.

3) François Aug. G. (geb. 1828), bedeutender Musikgelehrter und Componist, seit 1871 Director des Brüsseler Conservatoriums.

que Royer exigeait dans le poème des *Troyens*. Il me dit: «Voilà le grain de sable contre lequel je dois échouer. Toute la presse est pour moi, des amis sans nombre me poussent et me soutiennent, Mr le Cte Walewski m'invite à dîner, j'ai l'honneur de dîner chez S. M. l'Empereur — mais tout cela ne sert de rien! Mr Royer ne veut pas — et rien ne se fera!» Son article sur les concerts de Wagner a pour le moins autant nui à Berlioz qu'à Wagner. Il n'a guère mieux réussi en s'abstenant de rendre compte du *Tannhauser*, et en chargeant d'Ortigue de son feuilleton des *Débats* à ce jour. Ceux qu'il a voulu gagner par ce procédé, ne lui en ont su aucun gré — l'attribuant un peu à la jalousie, ou à la peur de se compromettre. Les autres n'y ont vu qu'une ficelle maladroite — sinon pire! Pour se distraire, Berlioz fait imprimer à ses frais la partition de piano et chant des *Troyens*[1]; — ce qui lui coûtera de 3 à 4000 fr. Il se flatte que cette dépense ne sera qu'une avance — et que le temps des *Troyens* viendra pourtant, soit à l'Opéra, soit dans un autre théâtre. Dans ce cas, il y aura sans doute avantage à mettre la partition de suite en vente le lendemain de la première représentation. On grave aussi la partition du *Tannhauser* avec le texte français qui paraîtra le mois prochain. Wagner en a obtenu 2000 fr. d'un jeune éditeur, nommé Flaxland, qui s'est fait une spécialité des œuvres de Wagner. Puisque me voilà en train de vous parler de choses musicales, j'ajoute encore que j'ai pris de bons rapports avec Gounod — fort désigné comme membre de l'Institut à la prochaine vacance et beaucoup plus habile dans sa conduite que Berlioz. J'ai fait aussi

1) Diesen Clavierauszug widmete Berlioz der Fürstin Wittgenstein, die ihn zur dichterischen Bearbeitung des der Äneide entnommenen Stoffes ermuthigt hatte. Die Oper, d. h. der zweite Theil derselben »Les Troyens à Carthage«, kam am 4. Nov. 1863 im Pariser Théâtre lyrique zur ersten Aufführung, ohne Berlioz den ersehnten Erfolg zu bringen. Erst 30 Jahre später eroberte das tapfere Vorgehen Felix Mottl's in Carlsruhe dem vornehmen Werke auch andere Bühnen, wie München, die Pariser Opéra, Mailand, Leipzig.

une visite à Halévy[1]) pour le remercier de la bienveillance qu'il m'avait montrée — à ce que Belloni et Ollivier affirment — lors de mes pourparlers d'Institut[2]). Il m'invitera à dîner avec Sainte-Beuve[3]) et quelques autres de ses collègues, la semaine prochaine. Quant à Rossini, j'espère également me faire bienvenir chez lui[4]). Il m'a accueilli très paternellement, me demandant tout de suite de vos nouvelles et me disant plusieurs choses très flatteuses. Mes longs cheveux lui donnèrent envie de les toucher et de me demander s'ils étaient bien à moi. Je lui répondis que je les tenais tout à fait pour ma propriété avec le droit d'en user et d'en abuser. «Vous êtes bien heureux, mon cher ami», reprit-il. Puis mettant la main sur sa tête: «Tenez, il n'y a plus rien là — et je n'ai guère plus de dents, ni de jambes.» Son divertissement musical consiste à écrire des Sonates de piano, auxquelles il attache des titres alimentaires comme: beurre frais, pois chiches ou pois verts, cerises ou abricots, et je ne sais quoi encore. Je les déchiffrerai demain soir, après avoir dîné chez lui.

Mes relations avec les Metternich semblent prendre une assez bonne tournure. La Princesse m'a invité pour demain, Samedi, chez le Cte Walewski en petit comité. Je m'y rendrai. M^r le Duc Tascher de la Pagerie, à qui j'ai porté quelques lignes charmantes de Hebbel, m'a très bien reçu. Le Sphinx me fera probablement l'honneur de me voir bientôt. J'ai dû lui écrire à cet effet et c'est la P^ce Metternich qui s'est chargé de lui faire remettre mes lignes. Hier, Jeudi, j'ai dîné chez Mme Obreskoff avec Mme Swieykowska et Ladislas Branicki. Elle est maintenant entièrement établie ici, faisant de temps à autre

1) Fromental H., der Componist der »Jüdin«, des »Blitz« und zahlreicher anderer Opern (1799—1862).

2) Siehe auch Halévy's Schreiben. La Mara, »Briefe hervorragender Zeitgenossen an Fr. Liszt« II, Nr. 193.

3) Charles Augustin S.-B., französischer Dichter und Literarhistoriker (1804—69).

4) »Im Jahre 1822 schon begann Rossini Liszt zu lieben und zu bewundern«, wie er ihm am 23. Juni 1865 schrieb. Siehe La Mara, »Briefe hervorragender Zeitgenossen an Fr. Liszt« II, Nr. 194.

les honneurs à l'Ambassade de Russie, comme elle me l'a dit, et étant propriétaire de deux maisons, rue du centre Beaujon. Il est probable que je me retrouverai avec Ladislas — si toutefois il n'oublie pas de venir me voir, ainsi qu'il m'en prévint. Voici pour la semaine mes invitations à dîner. Demain, Rossini — Dimanche, M. Élodie, ce qui me sera une joie. Lundi, Autran[1]) avec Lamartine, qu'il m'a été jusqu'ici impossible de revoir. Il ne reçoit que le soir à 8 h. et se couche à 10. Or, on dîne tellement tard qu'il n'y a pas eu moyen de m'esquiver. Mardi chez Mme Érard[2]), avec les Ollivier et Janin, à la Muette. Mercredi, Ollivier avec Leroux[3]), qui nous lira sa traduction et refonte du livre de Job. Jeudi, Lacombe[4]) — probablement avec Dolfus, les Kreutzer[5]), Ollivier, etc. A propos, ne mettez pas trop de réserve dans vos relations avec Ampère[6]). C'est un homme parfaitement aimable et comme il faut. Je l'ai rencontré autrefois avec Sainte-Beuve et il était, comme vous savez, dans l'intimité de l'Abbaye aux Bois, avec Mme Récamier.

Mr de Reumont[7]) passe pour aussi spirituel que laid, ce qui n'est pas peu dire. Nous nous sommes entrevus chez Monseigneur à Wilhelmsthal, et celui-ci est en correspondance assez fréquente avec lui. Quand l'occasion s'en présentera, il me semble que vous pourriez aussi faire la connaissance de Gregorovius[8]).

Salomon, qui s'est fait connaître comme sculpteur par un buste colossal de Lamartine, un relief de Chopin et un médaillon de Berlioz, etc., se livre au métier de la photographie

---

1) Joseph A., französischer Dichter (1813—77).
2) Wittwe des berühmten Pariser Pianofortefabrikanten.
3) Pierre L., französischer Philosoph und Socialist (1797—1871).
4) Louis Trouillon-Lacombe, französischer Pianist und Componist (1818—84).
5) Leon K. (1817—68), musikalischer Kritiker und Componist.
6) Jean Ampère, französischer Schriftsteller (1800—64).
7) Alfred v. R., Historiker und Diplomat (1808—87).
8) Ferdinand G., Historiker und Dichter (1821—91).

depuis quelque temps, en tâchant d'y introduire l'élément de l'art par la pose et les draperies. Il m'a photographié ce matin, et je vous enverrai un exemplaire par le M. Élodie, Mercredi. En rentrant de ma séance de photographie, je trouve la carte de Talleyrand, qui demeure à deux pas de la rue Castellane. C'est une amabilité, dont je lui sais gré. J'irai le voir demain matin, en revenant d'une autre séance chez un autre photographe, Desmaisons, qui m'a fait demander de poser. De cette manière, l'image de ma triste figure ne vous manquera pas! J'y ajouterai une vingtaine de portraits pour la collection d'Antonelli. J'embrasse avec larmes vos chers et adorables cheveux blancs, que je prie Auguste de conserver pour moi. Que bon Dieu m'accorde la grâce de vous revoir bientôt!

F. L.

Je confie cette lettre à M. Élodie.

68.

Mercredi 22 [Mai 1861, Paris].

Le départ de M. Élodie est remis, et ce n'est que vers la fin de la semaine prochaine qu'elle s'embarquera pour Rome. J'ai dîné chez elle avec Mr de Lépine, Dimanche dernier. La règle de la congrégation défendant à la Supérieure de manger avec des messieurs, elle n'a touché à aucun plat. Dans la soirée, j'ai fait un peu de musique avec sœur Blanche, qui excelle également sur le piano et le violon. Le lendemain, j'ai assisté à la fête du couvent. On avait préparé une petite représentation édifiante, sur un petit théâtre improvisé à cet effet, dans la salle d'étude. Les pensionnaires exclusivement chargées des divers rôles, s'en sont tirées fort à leur honneur. Les entr'actes étaient remplis par des chœurs chantés par quelques religieuses, et aussi un court morceau de piano, que j'ai joué avec grand plaisir. L'auditoire se composait des religieuses, des pensionnaires — au nombre de 100 environ — et d'une dizaine de personnes. Dans ce nombre se trouvait une Comtesse, qu'on m'assura être fort bien en Cour

— et dont je n'ai pas bien retenu le nom M Élodie parle avec enthousiasme de vous, ce qui me rafraichit l'âme Elle m'a montré triomphalement le télégramme que vous lui avez adressé. Vous savez sans doute déjà que son voyage à Arras et Reims a été couronné d'un complet succès. Elle espère apporter à Rome une douzaine de documents signés par les plus illustres prélats de France, et très favorables à sa cause.

Je tâcherai de vous faire expédier aussitôt que possible une trentaine de photographies[1]) avec le catalogue de Disderi Vous n'aurez qu'à choisir celles qui pourraient encore vous convenir, et Blandine vous les enverra avec empressement, après mon départ. Je ne verrai Rothschild que cet après-midi, car il a passé plusieurs jours à la campagne. Samedi je dîne chez les Rothschild, Vendredi chez Halévy, et ce soir aux Tuileries Il paraît que j'ai fait beaucoup de frou-frou, l'autre soir chez les Walewski. Le fait est que tout le monde me témoigne le plus charmant empressement. Les Ollivier, ma mère et Belloni sont presque fiers de moi! Ce dernier m'assure qu'il n'est question que de ma pauvre personne en ce moment à Paris Pour vous donner le diapason de mes relations, je vous envoie trois billets de Halévy, Mme Metternich et Mme Rothschild Gardez-les parmi nos autographes Dans cette donnée vous imaginez l'encombre de mes journées! J'espère avoir de vos nouvelles aujourd'hui ou demain — car voilà plus de 8 jours qu'il ne m'est rien parvenu de Rome.

En ce moment on m'apporte votre lettre, sans date Votre commission photographique sera faite de suite Je chargerai M. Élodie de vous apporter Ste Monique et St Augustin, dont l'original est chez Mr Walewski J'ai à peu près fixé mon départ à Mardi prochain Je verrai s'il y a lieu de le retarder — ce que je ne suppose pas. Je vous l'écrirai positivement par le courrier de Dimanche. J'enverrai vos photographies à Mulinen, qui est reparti pour Francfort depuis 10 jours. Que bon Dieu soit avec vous! F. L.

1) Sie waren von der Fürstin für Antonelli bestimmt

M. Elodie est partie pour Montauban, Bordeaux, Lyon, etc. Elle ne sera de retour que Dimanche au plus tôt. Si tout va bien, comme elle dit — elle repartira pour Rome vers le 31 de ce mois. — Wagner a eu de grandes ovations à Vienne — et ne sera de retour ici que dans quelques jours. Je vois beaucoup Rossini, dont je vous envoie la photographie avec autographe

69.

[Paris,] 28 Mai.

Depuis une quinzaine de jours, il m'est venu une sorte d'été de St Martin de vogue. A Paris bien plus qu'ailleurs, Schober[1] aurait lieu de dire: *„Du schaffst Dir immer ein Publikum“*. Cela m'a peu servi jusqu'à présent — pourtant je dois m'en contenter, en attendant mieux. J'en donne cette explication officielle. Mme la Psse Metternich a daigné prendre plaisir à me remettre à la mode. Elle a persuadé à la Cour et à la ville que j'avais du talent — et que j'étais un individu convenable, qu'on pourrait choyer. Elle y a réussi d'une façon surprenante, ainsi qu'il lui sied de réussir en toutes choses! — Leurs M. M. l'Empereur et l'Impératrice ont été véritablement d'une gracieuseté de bienveillance tout à fait exceptionnelle pour moi. J'ai tout lieu de leur en être personnellement reconnaissant. Il est aussi question de m'avancer de suite au grade de commandeur de la Légion d'honneur. L'on m'a déjà fait compliment à ce sujet — quoique jusqu'à présent je n'aie point reçu de notification officielle. Mme d'Agoult — que j'ai revue hier, après le billet que je vous communique — n'a pas manqué de me confirmer ce que déjà j'avais entendu dire — qu'on parlait beaucoup de moi, et qu'on se répétait les «mots spirituels» que je dis, à ce qu'on prétend! Probablement c'était une allusion à la réponse loyale que je fis à l'Empereur, après le dîner des

1) Franz v. Sch., Dichter und Schriftsteller, Weimar'scher Legationsrath († 1883).

Tuileries, Mercredi dernier. Sa Majesté me demanda quel était le sentiment de l'Allemagne par rapport à la politique actuelle. «Celui d'une grande hostilité contre la France — assez naturelle du reste». Il observa qu'il n'admettait pas que ce soit naturel — sans pour cela désapprouver ma réponse. Dans le courant de la soirée, l'Empereur eut presque un moment d'abandon, vis à vis de moi, et me dit avec quelque émotion. «Il me semble parfois que j'ai 100 ans». — Vous devinez ma réponse![1]) — En fait de réparties spirituelles ou non en voici une dite de ce ton cassant, que vous avez eu raison de me reprocher plus d'une fois. Mme Delphine Potocka[2]) dinait chez les Rothschild — et au café elle m'entreprit sur votre sujet, ce qui amena une petite prise de bec entre nous. Pour continuer, elle me demanda assez abruptement. «Et sa fille, qu'est-elle?» — A cette question faite d'une façon assez dégagée, je retrouvai l'intérêt qu'on vous porte dans «vos contrées», et je répondis «Je ne suis pas obligé, Madame, de vous servir de bureau de renseignements — mais si vous en êtes curieuse, vous le saurez par l'almanach de Gotha». J'évitai ainsi aussi bien qu'elle de prononcer le nom de la Pcse Hohenlohe, qui à certaines gens semble écorcher la bouche!

Je vous ai télégraphié que je resterai jusqu'à Jeudi. Il est même possible que mon séjour se prolonge jusqu'à Dimanche ou Lundi — mais ce serait le terme extrême. Adressez à Desméloizes à Weymar que je préviendrai. Wagner est de retour depuis avant-hier. Mulinen revient demain ou après-demain à Paris, et m'a beaucoup demandé de l'attendre. Cijoint quelques billets pour notre «collection Paris». Je suis retourné aux Tuileries Dimanche soir — et passerai une partie de la soirée d'aujourd'hui chez Mme la Cse Walewska. M. Élodie vous portera la photographie de la Ste Monique. Je n'ai pas encore réussi à voir Mr Thouvenel. Avec des Michels je suis dans les meilleurs termes d'amitié, et je vois assez Talleyrand,

1) «Sire, vous êtes le siècle!»
2) Gräfin Delphine P., Schülerin und Freundin Chopin's.

Chaudordy [1]) et Riencourt [2]). Je retournerai chez Mme Patersi et ne manquerai pas de faire ma visite à l'Abbé Bucquet, qu'on ne trouve qu'à des heures très incommodes pour moi. Je vous écrirai par le courrier de Dimanche. Et maintenant laissez-moi respirer un moment de cette «respiration de l'ami» qui est ma seule vie — pour vous dire de toutes les voix de mon âme que je suis à vous pour l'éternité. F. L.

70.

[Paris,] Mercredi, 5 Juin, 9 h. du matin.

Franco vient de me quitter. Je l'avais déjà vu Dimanche dernier, chez lui. Il m'a fait la meilleure impression possible, en me parlant de vous, de votre appartement, de votre régime, de vos progrès en italien, etc. Sur d'autres matières je me suis abstenu de le questionner, m'en tenant exactement à ce que vous me dites. Il vous écrira par le prochain courrier. Quand il y aura lieu, il va sans dire que je me charge volontiers de toute commission relative à l'avancement de son fils, ou autre près de la Grande-duchesse, à qui je remettrai sa lettre de remerciement Mercredi prochain. Mon départ d'ici reste fixé à Samedi. Quoique je me sente passablement fatigué de ma vie de salon d'ici — je ne puis qu'être flatté de l'accueil qu'on me fait partout. Ci-joint trois petits brimborions de journaux, qui vous donneront le diapason de l'espèce de mode, qui s'est attachée à moi. La petite note sur la soirée de Lamartine a paru dans le *Siècle* du 3 Juin. C'est un progrès, ce me semble, sur les célèbres cartes d'invitation de la Pcsse Belgiojoso [3]), sur lesquelles elle avait ajouté de sa main: «Mr Liszt jouera». Le fait est qu'on m'a pris singu-

1) Diplomat.

2) Graf R., Diplomat, früher bei der französischen Gesandtschaft in Weimar.

3) Fürstin Christine B. (1808—71), als Schriftstellerin und Patriotin berühmt. Ihr Salon bildete in Paris den Mittelpunkt einer auserlesenen Gesellschaft.

lièrement en curiosité! On a des façons si charmantes à Paris qu'il serait presque de mauvais goût de ne pas me montrer aussi un peu aimable. Cela ne m'empêche pas de dire parfois — que je fais ici un métier qui n'est plus de mon état, et pour lequel je n'ai aucun goût!

Lundi, j'ai dîné et passé la soirée chez les Duchâtel, ancien ministre de Louis-Philippe. Mr Duchâtel avait signé mon diplôme de chevalier de la Légion d'honneur et il m'a semblé convenable de ne pas l'oublier en ce moment. De plus, ils se sont montrés fort bienveillants pour Bülow. Ils passent généralement pour gens fort bien assis sur une fortune de plusieurs millions, dont ils font un bel usage — ils sont aussi d'un goût distingué en matière d'art. Mr Duchâtel possède entre autre le fameux tableau de la Source de Mr Ingres — un Ruysdael de toute beauté, et un Hemling[1]) unique. Hier, je suis retourné dîner chez les Rothschild à Boulogne — où ils ont trouvé moyen de faire une sorte de Versailles. Il y avait Changarnier[2]), Vitet[3]), le Pce et la Psse de Ligne, Delphine Potocka, etc. On était convenu qu'il ne se ferait pas de musique — cependant il n'a pas été possible de s'en abstenir tout à fait. Ce soir, je serai chez Lamartine — demain chez Wagner, qui naturellement rage de ne presque pas me voir. Vendredi, Poniatowski[4]) me donne à dîner avec Auber[5]), Halévy, Gounod, Théophile Gautier[6]), Berlioz sans Wagner, etc. Cela sera pour moi une sorte de prélude à ma candidature de l'Institut.

Voilà pour le moment, comme dit Belloni — qui naturellement est dans une sorte de fièvre d'enchantement de mon frou-frou. M. Élodie part ce soir. Je lui remets la gravure de Ste Monique. La photographie ne se vend pas separément

1) Hemling oder Memling, Maler altflandrischer Schule
2) Französischer General
3) Kunstschriftsteller
4) Fürst P., Pariser Mäcen
5) Daniel A. (1784—1871) der französische Operncomponist
6) Französischer Schriftsteller

— mais elle est publiée dans l'œuvre complet de Scheffer [1]) avec un texte de Vitet. Le volume coûte 300 fr, peut-être en ferez-vous l'acquisition. Cela m'a paru fort beau. Je charge aussi M. Élodie, qui sera à Rome dans 8 jours, de vous porter mon testament. J'ai déposé le double au tribunal de Weymar, avant mon départ. Si plus tard il y a d'autres formalités à ajouter, vous me le direz — mais si possible, je préfèrerais que ces pages restent telles qu'elles sont. Parmi les photographies d'évêques que je vous ai envoyées dernièrement, n'avez-vous pas trouvé une photographie de vous? C'est l'exemplaire que je destinais à Mulinen — et qui par mégarde doit s'être mêlé au petit paquet que vous avez reçu. Pardonnez-moi ce méfait — et ne m'en punissez pas. C'est-à-dire veuillez me faire la grâce de me rendre votre photographie dans votre prochaine lettre. Dans le prochain N° de *l'Illustration de Paris* paraitra un portrait de moi d'après la photographie de Salomon, qu'on trouve magnifique. Blandine vous enverra le journal et la photographie — dont Salomon n'a tiré jusqu'ici qu'un seul exemplaire destiné à *l'Illustration*. Il me tarde de retrouver vos lettres à Weymar. Vous savez que je ne puis vivre que par vous et pour vous. F. L.

Adressez à Desméloizes.

Samedi, 8 Juin.

Je pars ce soir, 11 heures, et m'arrêterai un jour ou deux à Bruxelles. Mardi soir, je serai de retour à Weymar — où j'espère trouver vos courriers de Rome qui m'ont tant manqué ici. Voici quelques brimborions de journaux — la lettre de Lamartine est charmante. Je repars avec Tausig, qui passera une quinzaine de jours à l'Altenburg. Que bon Dieu soit avec nous! F. L.

---

1) Ary Scheffer (1795—1858).

71.

[Weimar, 1861] Mercredi, 12 Juin.

En rentrant dans cette maison, toute mon âme se fond en bénédictions pour vous! Nulle parole humaine ne saurait exprimer l'intensité, le rayonnement, la profondeur de votre pensée dans mon cœur! Cet après-midi, j'irai chez Desmelozes réclamer mes trésors — mais je n'ai pu m'asseoir a cette table, sans m'envoler vers vous tout d'abord! Il faut aussi que je m'excuse sur mes lettres de Paris, si écourtées et insuffisantes. Je tâcherai de remplir ici quelques lacunes — en coordonnant mes souvenirs, pour vous les mieux communiquer que mes impressions immédiates. En résumé, je crois que ce voyage ne tourne pas à **notre** désavantage — et aura au contraire une bonne influence sur ce qui suivra Grâce à la très flatteuse et personnelle bienveillance de l'Empereur, je suis mieux posé qu'auparavant — non seulement à Paris, mais en Europe Il ne me sera pas trop malaisé de tirer parti de ce qui m'est accordé — soit d'une façon, soit de l'autre Un plus long séjour à Rome reste le but de tous mes désirs, et j'espère que Paris m'a rapproché de ce but Quoique je n'aie pas fait autre chose que de jouer du piano de ci et de là durant ces trois semaines — il me semble qu'on ne s'est pas trompé sur la petite signification de ma personne. Il serait oiseux d'appuyer maintenant sur des choses, qui ne peuvent que se conjecturer Quoiqu'il en advienne, j'ai été agréablement affecté en lisant tout à l'heure mon diplôme de commandeur ainsi conçu: «S M. l'Empereur, par décret du 29 Mai 1861, a promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur Mr Liszt, Franz, compositeur Pour prendre rang à dater du même jour. Signé. Le Gd Chancelier, etc Paris, 31 Mai 61.» L'omission de tout autre de mes petits titres, et la parfaite simplicité et justesse de ma dénomination comme compositeur ajoutent encore à la satisfaction inattendue que m'a causée ce diplôme — par lequel l'Empereur n'aura pas certainement fait un ingrat! Si, comme on dit, l'occasion fait le larron, elle peut aussi par

exception faire tout autre chose. J'ai toujours eu un secret instinct, qu'elle me viendrait en aide à quelque beau jour De là ce bizarre laisser aller, qui était devenu comme ma seconde nature pendant longues années — et me valut ce reproche de la P^sse Belgiojoso que je vivais comme si j'étais immortel![1] Cette épithète me ramène à l'Institut. Au diner de Poniatowski, Vendredi dernier, je me suis retrouvé avec Auber, Halévy, Berlioz, Gounod, Théophile Gautier, etc. Après le café, j'ai entamé directement la question de ma candidature à la prochaine vacance. Halévy sans m'être défavorable, m'a présenté quelques observations sur le caractère peu académique de mes tendances musicales, et surtout celles de mon école en Allemagne — laquelle s'avise de rien moins que d'anathémiser et de bruler tout ce qu'on avait adoré jusqu'ici Ma réponse a été aussi franche que catégorique. J'ai dénoncé sans restriction ma haute admiration pour le génie de Wagner, que je tiens à honneur de professer en toute circonstance depuis 12 ans — tout en distinguant dans Wagner les trois éléments du théoricien, du poète et du musicien Nulle part je n'ai écrit ni dit que j'adhérais à une théorie perturbatrice quelconque — mais partout j'ai exprimé l'enthousiasme que m'inspire le Beau, et même chaque genre du Beau En fait d'art, les théories ne m'importent guère. Sans leur contester une certaine valeur critique et relative, il me serait impossible de leur attribuer la force génératrice dont il s'agit avant tout, et qui n'appartient qu'à l'inspiration. Wagner est le poète et le musicien dramatique de l'Allemagne actuelle — cela me suffit pour lui rendre plein hommage Le reste se débrouillera ou s'effacera peu à peu. Je ne sais si Halévy a été parfaitement satisfait de mes explications Toutefois il m'a demandé si je ne voulais pas les rendre publiques, en écrivant, lors de ma candidature à l'Institut, soit à Sainte-Beuve, soit à quelque autre, une lettre qui rassurerait mes nombreux amis à l'endroit des suspicions qui se sont élevées

1) Siehe das Schreiben Liszt's an die Fürstin Belgiojoso La Mara, »Franz Liszt's Briefe«, II, Nr 391

contre moi. Il n'y aurait pas d'inconvénient à cela, quand le moment sera venu — c'est-à-dire quand je croirais que mes chances sont à peu près certaines. Autrement, non. D'après ce qu'il m'a dit, c'est à l'entrée de l'automne qu'on procédera au remplacement de Rietschel et de Chelard[1], comme membres correspondants. Je l'ai prié de m'informer des démarches que j'aurais à faire alors, et en attendant de me considérer comme candidat *«in spe»*. De fait, c'est le titre de membre associé étranger que j'ambitionne, et qui dans un temps donné me reviendrait — mais il n'y a que Rossini et Meyerbeer qui occupent ce rang. Or, Rossini a pour remplaçant naturel Verdi — et Meyerbeer Wagner. Vu ma position particulière de compositeur, qui n'a rien écrit pour le théâtre — je ne puis concourir ni avec l'un, ni avec l'autre. Du reste, vous savez, très infiniment chère, que je ne suis nullement âpre à la poursuite des honneurs, et que les échecs que j'éprouverais en ce genre ne m'affecteront guère. A un certain point de vue, il serait juste que les diverses individualités marquantes dans l'art fissent partie de l'académie — et de ce point de vue, j'ai droit d'en être. Ceci soit dit sans manquer de modestie — car la véritable modestie ne consiste pas dans l'ignorance, ou la dissimulation de sa capacité; mais elle est simplement la pudeur morale du soi. En vertu de ce sentiment, je puis donc à la fois revendiquer mon fauteuil à l'Institut — et demeurer en parfaite tranquillité, soit qu'on me l'accorde, soit qu'on me le refuse.

Jeudi.

Ma première visite hier était naturellement pour Desméloizes, car j'espérais y trouver vos lettres. Elles ne sont pas encore arrivées, et le prochain courrier ne viendra que dans une dizaine de jours. Par bonheur, on m'apporte ce matin une petite lettre encore adressée à Paris — par laquelle vous m'informez de l'arrivée des photographies. Daignez ne pas

[1] Liszt's Vorgänger als Weimar'scher Hofcapellmeister (1789—1861)

oublier de réparer ma distraction, en m'envoyant au plus tôt une de vos petites photographies. La grande est restée sur votre table ici. J'y ai mis quelques mots à un moment où mon cœur se brisait par l'attente! M. Elodie vous aura apporté mon testament.

72.

[Weimar,] 18 Juin

Je réponds de suite à votre lettre, qui me parvient par Elkan[1] ce matin. Dès Mardi prochain j'irai chez Beust, pour réclamer de son obligeance l'exécution de vos ordonnances par rapport à l'Altenburg. Scotland partira d'ici à la mi-Août — et à ce moment je congédierai les personnes de service dans la maison. Je voudrais en excepter Otto cependant, qu'il me semble plus prudent de garder encore quelque temps — soit en le laissant ici, soit en l'emmenant avec moi. Quelques jours après le festival, je ferai mes paquets — et verrai comment m'arranger. Dans le pire des cas, j'irai passer quelques temps ou chez le P^ce Hohenzollern, ou à St Tropez, dans la maisonnette des Ollivier. De toute façon, je quitterai Weymar, pour un assez long temps. Ai-je besoin de vous dire que Notre Dame de Lorette ou Florence serait le paradis pour moi[2]?

Votre lettre de ce matin contient la copie de celle que vous avez écrite à Magne — qui m'a navré le cœur! Cosette vous a écrit ce matin qu'elle m'avait épargné le voyage de Berlin en venant ici — et que je l'accompagnerai jusqu'à Nuremberg, demain matin. Samedi soir, je serai de retour ici, et n'en bougerai plus jusqu'au 10 ou 15 Août. Vos lettres par Desméloizes ne m'arriveront que Dimanche, avec le courrier de Paris.

Ma dépense à Paris a été peu considérable. Les plus forts postes sont deux habillements pour moi — 500 fr.

[1] Banquier in Weimar

[2] Die Fürstin plante zuerst, die Trauung in dem Gnadenort San Loreto stattfinden zu lassen

en tout — et un bracelet pour Blandine de 500 fr. aussi, le jour de sa fête. A la fin Juillet, je vendrais payer toutes les dépenses de l'Altenburg — comptes de marchand, voitures, etc., ce qui s'élèvera certainement à une somme de 3000 Thalers au moins. Le festival me coûtera aussi de 3 à 400 Th. environ, sans compter quelques dépenses accessoires. Dans une dizaine de jours, je reverrai tous les comptes, et tâcherai de les bien régler. Les pieds me brûlent d'en finir avec cette existence, que je traîne ici depuis plus d'un an. Lors même que par malheur il adviendrait que je ne puisse pas encore me rapprocher de vous — je vous jure que je ne resterai pas ici 24 heures au delà du terme nécessaire, que je fixe au 10 ou au 15 Août. Une fois Scotchy partie, les domestiques congédiés, l'Altenburg fermée et mise sous la garde de quelque inspecteur que Beust me désignera — il sera aisé de restreindre ma dépense, et de bien employer mon temps, n'importe où! Comme je vous l'ai dit plus haut, j'irai probablement chez le P^ce Hohenzollern, ou chez Blandine à St Tropez — où je pourrai me remettre à travailler, chose quasi impossible ici pour moi, quand vous n'y êtes pas. Quant à Otto, sauf meilleure réflexion, je crois qu'il vaut mieux le garder — ne serait-ce qu'à cause de ma maladresse, et de mes habitudes de désordre. Il s'est aussi beaucoup attaché à moi et a pris un certain point d'honneur de son service. Ses gages sont élevés — il est vrai — mais comme je ne puis pas me passer d'un valet de chambre, Otto m'est plus commode qu'un autre. Dans le cas de quelques courses, voyages et commissions à faire, il possède assez d'aplomb et de crédit, pour bien remplir mes intentions. Grosse est assurément une brave et excellente nature — *seinem Herrn Doctor von ganzem Herzen ergeben* — mais comme il a de la famille, je ne puis lui faire perdre sa place à l'orchestre, qui lui donne droit de pension pour lui et sa femme, sans lui offrir des bénéfices équivalents. Cela reviendrait plus cher qu'Otto. D'ailleurs, jusqu'à ce que nous soyons entièrement débarrassés de l'Altenburg, il nous faudra toujours quelqu'un qui soit au fait des choses qui sont dans cette maison, et à

même d'en prendre soin et d'en répondre. Je craindrai donc de faire une dispendieuse économie, en le congédiant avec les autres. Encore une fois, si Rome ou N. Dame de Lorette ou Florence est possible — ce sera le paradis pour moi! Sinon, je m'arrangerai un peu sensément — et me débarrasserai de tous les petits fils qui m'entortillent, sans me servir de quoi que ce soit. Aussitôt de retour de Nuremberg, je commencerai mes petites opérations de déménagement avec Beust et Monseigneur. Je retournerai aussi chez Hobmann, à l'effet de me procurer les papiers nécessaires. J'ai invité Edouard à venir ici à la fin de Juillet, et vous m'obligeriez en l'engageant à faire ce voyage, pour me rendre service. Il me serait de bon conseil et appui en cette circonstance, où il m'importe de ne pas faire de pas de clerc! Tout le mois de Juillet, je serai horriblement occupé — mais j'espère me tirer honorablement d'affaire, et sortir enfin du pétrin! Que bon Dieu nous soit en aide, et que toutes Ses bénédictions reposent sur vous!

Monseigneur m'a invité à diner à Ettersburg Lundi — et m'a fait, ainsi que la Grande-duchesse, le meilleur accueil. Sur sa demande des nouvelles que j'avais reçues de Rome, je répondis: «Je n'en attends plus aucune depuis plusieurs mois» — évitant ainsi d'entrer dans des détails, au moins fort inutiles. Il me dit aussi entre autre: «L'Empereur ne vous aura pas chargé de compliments pour moi?» — «C'est parce qu'il ne m'en croyait pas digne» — A d'autres personnes qui me demandent comment vous allez, je réponds imperturbablement: «Bien, très bien, parfaitement» — ou bien encore «En parfaite santé de corps et d'esprit». Quand, malgré le ton concluant que je prends en ces occasions, on se hasarde à me questionner sur votre retour, je coupe court par ceci «Mais la Princesse n'a nullement lieu ou envie de revenir. Pour ma part, je désire fort qu'elle reste à Rome, où elle se trouve à merveille».

Je soupire après vos lettres que j'espère trouver à mon retour, Dimanche, chez Desméloizes. Ce que vous me dites de la bonne impression de mes lignes sur Antonelli, me fait

très grand plaisir. Je vous prie de me recommander fort révérencieusement à sa bienveillance. Je ferai faire la petite caisse pour vos lettres — lesquelles du reste sont rangées avec soin selon les dates, avec un ordre très exceptionnel pour moi, et enfermées à clef. Soyez entièrement rassurée à ce sujet. Merci et merci de la petite photographie. A vous de toutes les angoisses et esprations de mon âme. F. L.

73.

Jeudi, 27 Juin.

J'ai recondnit Hans et Cosette, dont l'état de santé est satisfaisant, jusqu'à Ratisbonne — d'où ils sont allés par Munich à Reichenhall. Nous nous sommes arrêtés à Bamberg et à Nuremberg. J'ai exhibé le très petit bout de science archéologique que vous m'aviez fait acquérir. A la *Walhalla* les belles Victoires de Rauch nous ont parlé de vous. Ce sont des strophes ailées en marbre! Tout ce voyage ne nous a pris que 4 jours à peine — et Dimanche soir j'étais de retour ici.

Lundi les répétitions du *Sängerfest* ont commencé. Il y a environ un millier de chanteurs rassemblés. Le Ps. «*Coeli enarrant*» a été fort bien exécuté et a produit une bonne impression. Je vous joins le programme de cette fête, qui a beaucoup mieux réussi qu'on ne s'y attendait. Quoique je ne m'en sois mêlé qu'indirectement, une partie du succès me revient. L'opinion que je suis un personnage inévitable et indispensable en ce pays-ci, s'accrédite. Le fait est que quand je montre mon nez, les gens sont plus dispos *und in einer gehobenen Stimmung!*

A mon retour ici, j'ai trouvé votre lettre relative à Hohmann. Hier matin, j'ai causé une heure avec Hohmann, qui m'a promis le document nécessaire — contresigné par l'évêque de Fulda, vers la fin Juillet et peut-être avant. Pour la permission officielle, *staatliche Erlaubniss*, il faut que j'en parle à Monseigneur, que je n'ai pas encore revu. Je suis sûr qu'il ne fera aucune difficulté de me faire délivrer un papier

signé Watzdorf — à peu près pareil à celui qu'on a donné à Magne pour son mariage, il y a 2 ans. Dans la règle, c'est le bourgmestre qui délivre ce genre de certificat. Je ne sais si mon rang m'autoriserait à réclamer une faveur d'exception. Cependant, sachant votre intention de donner à tout ce qui tient à ce grand acte de notre vie de plus haut cérémonial possible — je m'adresserai à Monseigneur. Cela d'autant plus volontiers que ce me sera une occasion très naturelle de lui parler d'office sur ce sujet.

Avant d'aller à Ratisbonne, j'ai congédié toute la maison à partir du 10 Août, et ne garde qu'Otto. Il paraît que dans la ville il s'exprime un regret très général de me voir partir. Ce matin, j'aurai mon entrevue avec Beust — et lui demanderai de prendre soin de la garde de l'Altenburg, de m'indiquer aussi à qui je devrai remettre les clefs, et de me dire quelle personne sera nommément chargée de l'inspection, etc., où et comment j'aurai à faire le dépôt de votre argenterie et des quelques objets de valeur en votre possession. A ce sujet veuillez demander à Auguste dans quelle chambre se trouvent les tabatières qu'elle a retirées de l'armoire du cabinet vert, avant votre départ. Il me semble qu'il vaut mieux les déposer avec l'argenterie. Je suis quasi fier d'avoir eu de mon propre chef cette idée, que vous ne désapprouverez pas, je présume — me souvenant que vous l'aviez eue autrefois.

Vendredi.

Beust a été passablement surpris de ma communication, que je lui ai faite avec toute ma simplicité habituelle. Pour la garde de l'Altenburg, il m'a proposé de loger un des domestiques de la Cour qu'il me proposerait et qui occuperait l'appartement d'Otto. Je l'ai accepté — sauf à me raviser, si vous me disiez qu'il vaut mieux fermer hermétiquement toute la maison. Si le domestique désigné par Beust était marié, il faudrait peut-être lui donner l'appartement d'Auguste. Réponse s'il vous plaît. L'argenterie sera déposée à la *Silberkammer* de Leurs Altesses Royales, au château. Si je ne me trompe, il s'y trouve déjà une grande caisse qui vous

appartient et qui a été mise là du vivant de Ziegesar[1]). Écrivez-moi si vous l'avez retiré ou non, et donnez-moi dans votre prochaine lettre les instructions précises d'après lesquelles je me réglerai.

Samedi matin.

J'ai passé toute ma journée d'hier depuis 2 heures à Ettersburg. La Grande-duchesse m'a d'abord gardé seul une couple d'heures. Après dîner, la conférence a recommencé en tiers avec son mari. Ni l'un ni l'autre n'admettent la possibilité pour moi de quitter Weymar définitivement — et m'ont parlé avec insistance du cas qu'ils faisaient de moi et de l'attachement qu'ils me portent. De mon côté, je n'ai fait que paraphraser la lettre que j'écrivis à Monseigneur l'automne dernier, je crois, dans laquelle je lui marquais qu'une nouvelle période de mon existence avait commencé pour moi maintenant. Les journaux allemands venant de répandre le bruit que l'Empereur Napoléon m'avait nommé *Ober-Intendant* de la musique de sa maison — ils présumaient ou feignaient de présumer que cette circonstance m'avait déterminé à quitter Weymar. Je les ai rassurés à ce sujet, en affirmant que je ne prendrai du service musical pas plus à Paris qu'à Vienne ou à Berlin, où il avait été également question de me placer, à plusieurs reprises. La Grande-duchesse ne trouvant pas mes explications assez claires, je lui ai résumé à peu près ainsi les questions: «Depuis 1848 jusqu'au moment du mariage de la P^sse^ Marie 59, c'était elle qui demeurait le centre de gravitation, *Schwerpunkt*, de toute notre position. Ce qui pouvait convenir à son présent ou à son avenir, devenait nécessairement impératif pour nous. Depuis lors, mon centre de gravitation, sans précisément changer pour cela, ne peut être que la P^sse^ Carolyne. Donc je n'ai à m'occuper avant et par-dessus tout que d'elle, et d'elle seule! Je sais qu'elle me suit aveuglément de par une affection et un dévouement tels

[1]) Kammerherr Baron Z. war auch eine Zeitlang Theater-Intendant.

qu'il ne peut pas même être question de sacrifice entre elle et moi. C'est par ma volonté qu'elle est restée à Rome jusqu'à présent — et y restera probablement encore quelque temps. Cependant le moment peut venir, ou j'aurais à lui demander de quitter Rome. Pour ce cas, je dois me tenir prêt à lui rendre son existence tolérable. Or, à tort ou à raison, j'ai la vanité de croire que si tout mon temps lui est dévolu, ses souffrances s'apaiseront. Les obstacles qui se sont opposés à notre mariage, peuvent se perpétuer indéfiniment Je ne m'avise plus de compter sur une solution favorable de notre destinée. Au contraire, je ne compte qu'avec les mauvaises chances, afin de nous préserver autant que possible de leurs atteintes. Tels que nous sommes faits l'un et l'autre, nous n'avons au fond besoin que de nous-mêmes. Plusieurs auraient pu sans doute nous rendre en bonne conscience de bons services. Mais puisque au lieu de cela, on ne nous en a rendu que beaucoup de mauvais — il faut bien tenir les faits pour ce qu'ils sont, et sans rien céder de notre droit, accepter franchement le sort qui nous a été préparé.»

Accessoirement j'ai beaucoup insisté sur l'énorme dépense qu'entraînait l'habitation de l'Altenburg — dépense à laquelle il nous était impossible de suffire depuis le départ de la P^sse^ Marie. Cette existence de luxe non seulement ne me condusait à rien, mais encore m'était personnellement désagréable — la vacuité de ma position artistique n'offrant aucune compensation aux charges pécuniaires. Sans appuyer sur ma carrière ou ma position, j'ai posé en principe que j'étais devenu très indifférent à tout ce que me concernait en dehors de vous — et ne m'en occupais depuis longtemps que comme d'un pis aller fâcheux. En passant, j'ai fait un peu ressentir combien vos idées sur la presque totalité des questions artistiques à Weymar s'adaptaient peu aux us et coutumes de l'endroit — depuis le projet de la Fondation-Goethe jusqu'à l'Intendance de Dingelstedt et l'académie de peinture. A cela on a naturellement répondu que je me trompais, que j'avais tort, que je devais pourtant voir aux sympathies dont on m'entourait et aux égards qu'on me témoignait que j'étais

apprécié, estimé, choyé, gâté — en un mot qu'on ne voulait ni ne pouvait se passer de moi. Je répliquai doucement et sans humeur aucune que je ne m'en doutais guère, qu'en tout cas je ne quitterais point Weymar en ingrat! Je demandai même pardon à Leurs Altesses de les entretenir si longuement d'un aussi mince sujet que ma personne, les assuant qu'il avait été dans mes intentions de ne plus les en ennuyer du tout. Je pensais leur écrire simplement après mon depart, lequel s'effectuera sans tambours ni trompettes — sans sentimentalités ni soupers d'adieu quelconques, les circonstances dans lesquelles je suis placé, ne me faisant trouver aucun agrément soit de parler, soit de m'entendre dire des choses — que je sais mieux que d'autres!

Vous comprenez, très infiniment chère, le tour qu'a pris cette conversation — dont je vous indiquerai le résultat provisoire plus loin. Toutes mes déterminations se basent sur une éventualité négative, et probable à mon sens par rapport à notre mariage. Sur la demande réitérée de Monseigneur s'il ne pouvait pas me rendre quelque service soit par lettre, soit par une démarche directe — j'ai répondu catégoriquement non, et non! J'ajoutai que je m'accommodais encore mieux de la vache enragée qu'on me fait manger, et ne désirais nullement le voir assaisonnée de la sauce des cuisiniers d'office! En le remerciant de sa bienveillance, je l'ai prié de s'abstenir complètement de toute démarche. Je me réservais seulement de lui indiquer au moment voulu ce qu'il y aurait à faire — si tant est que lui puisse faire quelque chose, ce que je ne présume pas. «Pour le moment je n'ai qu'à m'en aller d'ici tranquillement» — «Où irez-vous?» — «Peut-être m'établirai-je dans la bicoque que possède mon gendre Émile Ollivier à St Tropez — peut-être demanderai-je au Pce Hohenzollern de me faire l'hospitalité durant quelque temps — ou peut-être encore ferai-je un voyage en Grèce. La Princesse ne supporte pas bien les climats du Nord. Elle a fait de graves maladies à Weymar. D'ailleurs elle est susceptible de passer des journées à admirer un fût ou un chapiteau de colonne corinthienne. Je ne me vanterai pas d'une égale

susceptibilité, mais certainement je prendrai ma part du plaisir que cela lui fera. Tenez-le bien pour dit, Monseigneur, je n'ai d'autre but que ce qui pourra convenir à la Princesse. Je serais un grediu, si j'agissais autrement — et ne concentrais pas tous mes efforts à lui procurer au moins un peu de paix.» La proposition d'un mariage clandestin à un des châteaux de Monseigneur — Zella, je crois dans l'*Oberland*, où il y a un curé catholique — est revenue sur le tapis. Comme Monseigneur me disait «Cela n'est pas infaisable» — j'ai coupé court, en répliquant: «Trois fois infaisable!» — Fin finale, la Grande-duchesse m'a dit: «Bicoque pour bicoque — acceptez une de celles que le Grand-duc vous a plusieurs fois offerte. Si tant est que vous ayez si fort besoin de vivre dans la solitude — établissez-vous à Dornburg, ou à Zella, où on vous fera arranger un appartement convenable pour vous et votre valet de chambre. Mais ne quittez pas le Weymarois, jusqu'à ce que vous vous croyiez obligé de rejoindre la Princesse à Rome. Alors même, promettez-nous de ne considérer votre absence que comme un voyage, dont Weymar marquerait toujours le retour.»

Tout ceci a été dit plus au long, avec cette précision et cette grâce d'esprit qui distinguent Mme la Grande-duchesse — de manière que je n'avais qu'à accepter. Ainsi nous nous sommes réciproquement remerciés et bien quittés — en attendant que les choses prennent plus de fixité. Du reste, j'ai demandé à Monseigneur — afin de me tenir prêt à toute éventualité — le document que Watzdorf signera, après que Hohmann lui aura communiqué celui qu'il me délivrera, qui devra être vu et approuvé à Fulda. Ainsi qu'il était à prévoir, Monseigneur n'a pas fait de difficulté sur ce point. Je lui ai seulement observé que c'était pour vous complaire que je me permettais de déranger Mr de Watzdorf — qui pourrait fort bien ne pas se soucier de s'occuper de mon petit personnage. C'est donc à titre de respectueuse galanterie que j'ai réclamé la faveur d'une *staatliche Erlaubniss* — au lieu de me borner simplement à la constatation du bourgmestre, laquelle suffirait

Vos 6 lettres de Mai et Juin me sont parvenues à la fois hier, par Desmécloizes Je n'ai pu lire encore que les 3 dernières. Je vous enverrai le paquet de photographies royales que le *Landesindustrie*-Comptoir, Vogt, me procurera. A propos, Froriep et Preller, le bibliothécaire[1]), sont décédés Merci pour la magnifique description de la fête de St Philippe de Neri Je vois d'ici la voiture d'Antonelli — dont la lettre m'a causé une très vive satisfaction[2]). Je vous en parlerai dans ma lettre de demain.

Vous ai-je dit que l'armoire de Magne, avec les deux figures de Kaulbach, fait un effet magnifique à l'exposition d'industrie de Weymar? Monseigneur m'en parla hier. Que bon Dieu me conduise bientôt vers vous à N. Dame de Lorette!

F. L.

J'ai commandé la boite pour vos lettres chez Baner.

74.

29 Juin 61.

La lettre de Son Éminence m'a causé une de ces satisfactions rares et délicates, auxquelles vous me savez sensible jusqu'à l'excès. Nonobstant la simplicité du fond, qui n'est qu'un remerciement obligeant, la forme et l'allure ont ce caractère de distinction frappante — exclusivement propre à la «suprématie», née pour commander, non pour mal...(?) Quand vous en trouverez l'occasion, veuillez, je vous prie, dire à Son Éminence combien je suis flatté qu'elle ait daigné prendre la peine de m'écrire ces lignes autographes Quoique j'aie à peu près oublié le très peu d'italien que je savais, il y a 20 ans, je crois avoir parfaitement compris ce que le Cardinal me dit, ainsi que la manière aimable dont il le dit. Il y a un seul point sur lequel je ne suis pas tout à fait au clair — à savoir si la souscription par laquelle se termine

1) Ludwig P., Altertumsforscher (1809—61).

2) Auf Veranlassung der Fürstin hatte Liszt dem Peterspfennig 20000 Fr geschenkt

le lettre: «*servatore vero*» est une formule très généralement usitée en Italie, ou bien si, comme je le pense, elle marque une nuance particulière d'égard Soyez assez bonne pour me renseigner là-dessus. Quant au mot: «*sensi della mia più distinta e sentita stima*», je le trouve charmant et bien plus fin que le mot français: expression ou assurance. Encore une fois, cette lettre m'a enchanté — et je doute que le Cardinal possède dans sa magnifique collection de pierres quelque exemplaire qui lui soit aussi agréable que ses lignes me sont précieuses

Je vous ai promis de vous raconter ma visite à l'hôtel Montaigne. Hélas! les souvenirs qui m'y ont conduit sont fort tristes, et celui qui s'y est ajouté, n'est point de nature à les rasséréner. Nélida[1]) ne m'a point revu pour me parler de quoi que ce soit qui aurait pu nous intéresser — mais seulement parce que beaucoup de personnes lui parlaient de moi, de mes petits succès et même de mes bons mots. Le nom de mes filles n'a été prononcé qu'en passant, à la fin de ma dernière visite — le jour de mon départ de Paris. Alors elle me demanda pourquoi j'avais empêché Cosima de suivre sa véritable vocation qui était de parcourir une carrière d'artiste!! Selon Nélida, c'était ce qui convenait le mieux! Sur ce point, comme sur tant d'autres, il ne m'est pas loisible de partager son avis. Ce dissentiment radical de nos deux natures s'est de suite montré à notre première entrevue — où nous n'avons causé que de choses très générales, telles que le principe de nationalités, Hongrie et Pologne, politique des Tuileries et de Cavour, etc. Vous savez qu'elle vogue à pleines voiles dans la mer des nationalités! Sans arrêter ses beaux élans, je lui citai l'article de Lamartine sur l'Italie, qu'elle trouva plus que stupide. Sur mon observation que cet article avait fait quelque sensation au Ministère des affaires étrangères, elle me répondit avec son aplomb doctoral: «Certainement pas, une personne qui aura seulement passé 8 jours

1) »Nélida«, Roman der Gräfin d'Agoult, der ihre Beziehungen zu Liszt (Guermann) dichterisch behandelt

en Italie, ne partagera pas l'opinion de Mr de Lamartine!» Or, je venois précisément de rencontrer peu de minutes auparavant trois personnes envoyées en mission en Italie — lesquelles m'assurèrent bel et bien que l'unité de l'Italie était un fantôme dont il s'agit maintenant de se débarrasser le mieux qu'il se pourra. Au moment de le quitter, Nélida me demande si je ne viendrais pas dîner avec elle un jour. «Très volontiers — mais il me sera difficile de trouver un jour libre» — «Mais alors peut-être voue déjeunerez?» — «Merci, j'accepte» — «Qui voulez-vous que j'invite?» — «Qui bon vous semblera — à qui je semblerai assez bon pour mériter l'honneur d'être chez vous» — Elle me propose Mme de Pierreclos, nièce de Lamartine, que j'élaguai — prétextant mon peu de goût pour la société des femmes. Je lui indiquai Ronchaud[1]) qu'elle prétend être d'un ennui invariable. Puis elle me nomme Guéroult[2]) de l'*Opinion nationale*, Nefzer et quelques autres. En fin de compte, je lui dis: «Arrangez cela à votre gré. Pour moi, tout me va — ou bien à nous deux seuls, ou bien *tutti quanti*. Entre parenthèse, je vous préviens seulement que j'ai perdu mes habitudes de sobriété d'autrefois. Je mange beaucoup — l'appétit m'étant venu en mangeant chez une quantité de gens» — «Vous serez servi à souhait, car il y a un excellent cuisinier dans la maison.» — Nous convenons donc d'un Vendredi, je crois, pour ce déjeuner. Guéroult était en voyage pour un procès, Nefzer empêché de venir. Je trouvai chez Nélida Teissier, rédacteur en chef de l'*Illustration*, Mr Browne, correspondant du *Morning Post* ou *Morning Herald*, et Mr Horn, qui fait des articles sur la Hongrie dans les *Débats* et ailleurs. Le déjeuner était excellent et parfaitement servi. Tous les convives y firent honneur et la conversation allait bon train. Nélida déclare naturellement qu'il n'y avait plus bon goût ni bon ton en France — que ni la conserie ni la conversation n'existaient plus — que tout intérêt pour les choses de l'in-

1) Louis de R., französischer Dichter
2) Adolphe G., französischer Publicist (1810—72).

telligence avait disparu — qu'on y maçonnait beaucoup, mais sans pour cela faire de l'architecture, etc, etc. Vous imaginez combien toutes ces sornettes étaient de mon goût. Aussi ne manquai-je pas de lancer une bonne quantité de pierres dans les beaux parterres de sa rhétorique en fleurs — soutenant mordicus que notre temps en valait au moins un autre, qu'on avait toujours prodigieusement d'esprit en France, et que les antiques 7 merveilles du monde prises ensemble n'équivalaient pas à la reconstruction de Paris, réalisée par l'Emp Napoléon. Sur ce, je m'effaçai, le premier, quelques minutes après le café et revins sans m'annoncer préalablement, le jour de mon départ, à peu près 8 jours après. Je la trouvai seule. On parla de Mme Sand[1]), que j'avais en l'intention d'aller voir à Nohant — mais elle était encore dans le midi, près de Toulon. Ses deux derniers romans ont eu un succès très décidé — et son nom est plus populaire que jamais en France. Toute la marée montante des journaux la proclame le plus grand écrivain de son temps. L'incident du prix de 20000 fr. de l'académie a constaté ce fait avec un nouvel éclat — tellement que Mr Thiers lui-même s'en est trouvé offensé. Nélida me dit que Mr de Girardin s'était mis en tête de la faire rencontrer avec Mme Sand — mais ce revoir n'a même pas abouti à un semblant de replâtrage. Je lui observai qu'elle l'avait trop mal quittée — pour la bien revoir! — «Mais vous», reprit-elle, «vous êtes resté fort de ses amis?» — «Votre brouille a mis un peu de refroidissement dans mes relations avec elle — car quoique au fond je vous donnasse tort, je n'avais pas moins pris fait et cause pour vous» — «Je croyais le contraire.» — «Sans raison aucune comme autrefois» — A propos de Goethe et de son biographe Lewes[2]), je nommai Miss Evans[3]), George

1) George Sand, die geniale französische Romanschriftstellerin (1804—74).

2) George Henry L. (1817—78), englischer Schriftsteller, dessen »Life of Goethe« London 1855, in deutscher Übersetzung Berlin 1857 erschien.

3) Mary Anne E. (1819—80) veröffentlichte unter dem Pseudonym

Eliot. Il paraît qu'elle a fait deux romans — dont j'oublie le titre — qu'on vante beaucoup, si bien que plusieurs critiques de renom en Angleterre prisent Miss Evans comme la seule émule de Mme Sand. Ceci a été un point sensible pour Néhda. Heureusement sa supériorité d'historien et de publiciste demeure intacte. De temps à autre, elle fait des articles dans le *Siecle* et aussi dans le *Temps* — nouveau journal, fondé par Nefzer. Après avoir devisé de diverses choses littéraires et politiques, je donnai à la conversation un tour plus personnel. Les questions de Wagner, de la musique de l'avenir, de la part que je prenais dans le mouvement musical d'à présent, etc. avaient été touchées plusieurs fois dès ma première visite. J'y revins avec plus de précision encore — et lui marquai très nettement comme quoi je ne me faisais besoin ni d'amis, ni de parti, ni de journaux pour continuer mon chemin. »Les murailles de Guermann sont déjà peintes«, lui dis-je, »et on en peindra d'autres — sans ce soucier le moins du monde des sottises que l'on dit ou imprime.« Elle fut frappée de l'isolement volontaire dans lequel je me tiens, aussi peut-être de l'étrange conséquence qui se trouve de fait dans ma vie artistique — sans qu'elle s'en soit jamais beaucoup aperçue, mais qui en ce moment semblait flamboyer à ses regards. En m'écoutant ainsi parler de moi, de mon égoisme et de mon ambition, de la part que je fais au public et de celle qui demeure réservée à l'artiste, de la parfaite identité de mes efforts d'autrefois avec mes idées d'aujourd'hui, de la permanence de ce moi qu'elle avait trouvé si »haissable« — elle ressentit je ne sais quelle émotion, et tout son visage se couvrit de larmes. Je l'embrassai sur le front, pour la première fois depuis longues années, et lui dis: »Tenez, Marie, laissez-moi vous parler le langage des paysans. Que Dieu vous bénisse! Ne me souhaitez pas de mal!« — Elle ne put rien me répondre à ce moment — mais ses larmes

---

George Eliot englische Romane, von denen »Adam Bede«, »The mill on the floss« und »Silas Marner« (London 1859—61) ihren Ruhm begründeten

coulèrent plus abondamment. Ollivier m'avait raconté que lors de son voyage en Italie avec elle, il l'avait vue plusieurs fois pleurer amèrement à divers endroits qui lui rappelaient plus particulièrement notre jeunesse. Je lui dis que j'avais été touché de ce souvenir. Elle me dit en balbutiant presque: «Je resterai toujours fidèle à l'Italie — et à la Hongrie!» Là-dessus, je la quittai doucement. En descendant l'escalier, l'image de mon pauvre Daniel m'apparut! Il n'avait pas été question de lui d'aucune manière durant les 3 ou 4 heures que j'ai causé avec sa mère!!!

Pardonnez-moi, très infiniment chère, de ne pas savoir mieux raconter! A mon âge, il n'est guère possible d'acquérir certains talents — et celui de décrire ou dépeindre mes impressions me manque absolument. Ma plume, au lieu de couler, se cristallise et se pétrifie. En revanche, quelles adorables lettres vous m'écrivez! Ne dites point que c'est «*roba di poco!*» — car elles font tout mon bonheur. J'aurais voulu commander une cassette d'un seul diamant pour les contenir! J'attends votre réponse avant de retourner chez Beust, et compte partir d'ici au plus tard le 15 Août. J'espère que ma lettre d'hier est assez claire pour vous faire comprendre de quelle manière j'envisage la position. Je regrette que vous n'ayez pas eu occasion de voir Ampère, dont j'ai gardé un excellent souvenir, quoique nous nous soyons peu vus. Rappelez-moi à celui de Schnotz[1]. Quant à Reumont, il passe pour aussi spirituel que laid. Je l'ai rencontré à Wilhelmsthal chez Monseigneur, avec qui il est en bonnes relations. Que bon Dieu soit avec vons — et me conduise à N. Dame de Lorette!!

F. L.

75.

6 Juillet 61.

Par ce courrier je vous envoie une lettre do Rossini. Je lui avais demandé en revenant à Weymar, les titres de ses 4 albums — et lui ai envoyé mon *Dante*, et quelques autres

[1] Director der Académie de France in Rom.

de mes poèmes symphoniques. L'exemplaire sur lequel j'ai parcouru avec lui le *Dante* à Paris, m'avait été prêté par Wagner. Le «mélodiste italien pur sang», comme Rossini signe sa lettre, ne s'était pas retrouvé dans son élément naturel — en lisant mon épisode de Francesca da Rimini, qui touche peut-être à une région plus élevée de l'âme. Cependant je me figure que s'il l'entendait — il saisirait vite, avec cette merveilleuse intuition propre à son génie, ce que j'ai voulu exprimer. Quoiqu'il en soit, sa lettre est charmante, et d'une flatterie délicate. Je vais écrire quelques lignes de remerciements à Mme Rossini, pour la nomenclature de ces titres vraiment «superlicocantieuse» — mot forgé par Rabelais[1]), qui vous fera rire. Veuillez me renvoyer occasionnellement les titres. Voici encore 31 photographies des maisons royales de Prusse et Saxe, et les photographies du Grandduc et de la Grande-duchesse de Bade.

Toutes vos lettres jusqu'au 28 Juin me sont exactement parvenues par Desméloizes — qui n'ouvre même jamais son enveloppe, et me les envoie avec le cachet en cire. J'ai reçu en plus celle du 28 Juin adressée à Elkan. Merci à deux genoux de votre grâce, de votre bonté et de votre sagesse. Elles sont la triple flamme qui illumine toute mon âme! Ma vie n'est qu'une ardente attente de vous retrouver — et un espoir passionné de ne jamais vous quitter après. A N. Dame de Lorette donc!

Ce que je deviendrai après le 15 Août dépend entièrement des nouvelles que je recevrai de vous. En tout cas, je quitte Weymar. J'ai parlé de St Tropez pour nommer un endroit en accord avec mes nécessités d'économie — très franchement avouées en haut lieu, et aussi pour marquer que je n'irai pas à Paris. Par ma dernière lettre, vous aurez vu la tournure que je donne à la situation. Il ne me convient pas de faire le mystérieux vis-à-vis de Leurs Altesses, auxquelles cependant je ne puis pas trop exclusivement parler de vous. Du moment que vous trouvez bon que je prenne la route de Vienne — il

1) François R., der französische Satiriker (1495—1553).

va sans dire que St Tropez tombe dans la Méditerranée. Je continuerai seulement d'en parler pour ne pas me dédire. De reste, vous savez que j'ai aussi nommé Löwenberg — qui, dans le cas d'un plus long retard, me convient beaucoup mieux. Je n'ai point revu Monseigneur depuis 8 jours — et ne retournerai chez Beust qu'après votre lettre à Son Excellence. Hohmann a été informé hier par moi que Monseigneur m'a promis de faire apposer la signature de Watzdorf sur le document qui accompagnera celui que Hohmann doit me délivrer à la fin de ce mois.

Je vous remercie d'avoir écrit à Édouard pour lui demander de venir ici. Il me sera un excellent aide. Cosette sera obligée de rester à Reichenhall, mais Hans dirigera mon *Faust* le 6 Août. Comme Édouard est près de Reichenhall, peut-être fera-t-il le voyage avec Hans. J'ai écrit à Cosette dans ce sens. Mulinen m'écrit de Francfort qu'il est nommé secrétaire de la Légation à Francfort, et m'engage beaucoup à aller le voir, en me proposant de me loger chez lui. *Vedremo!* Brendel vient de passer trois jours à l'Altenburg, pour convenir avec moi de diverses choses relatives à la *Tonkunstler-Versammlung* dont je vous envoie ci-joint le programme provisoire. Par vous et pour vous. F. L.

76.

14 Juillet.

Vos très chères lettres du 29 Juin au 1er Juillet m'informent du radoucissement des dispositions de Mgr Lucca. Ma délivrance approche donc — que Dieu soit loué! Ce matin, Sackermann m'envoie le cachet en malachite portant nos doubles armes sur une pierre blanche. J'ose encore à peine le regarder! Vos instructions relativement à l'Altenburg ne me sont pas encore parvenues — mais j'ai prévenu hier Beust que vous lui écririez. Preller, qui est de retour depuis une huitaine de jours, et que je suis allé voir de suite, n'a quasi rien su me dire de vous. Seulement je présume qu'il a beaucoup contribué à accréditer le bruit qui me revient de plu-

sieurs côtés par des étrangers de passage — de mon voyage en Italie. Pour ma part, quand on vient me demander où je vais, je réponds toujours: «Je n'en sais encore trop rien — il faut seulement que je m'en aille au plus tôt d'ici, ne serait-ce que pour des raisons d'économie, sans compter d'autres. Le reste se trouvera.» De cette manière, je me tiens prêt à toute éventualité.

Leurs Altesses sont allées passer quelques jours à Altstedt, château de chasse à 6 l. d'Ettersburg, qu'on vient de meubler à neuf. J'ai eu l'honneur de revoir la Grande-duchesse, il y a 4 ou 5 jours. Elle ne m'a parlé que de violons, me chargeant de lui en découvrir un dont l'achat fut assez doux et velouté pour ne pas blesser ses oreilles. Je tâcherai de la servir à souhait. Du reste, la Grande-duchesse est toujours la femme d'esprit, de tact, de précision, des limites et des bornes arrêtées — ainsi que des plus charmantes et nobles manières que vous connaissez. Vous ai-je dit que Monseigneur travaille à une histoire de Saxe qu'il a l'intention de faire imprimer — et la Grande-duchesse, assure-t-on, écrit ses mémoires. De son côté, le Duc de Gotha ne lambine point. Il vient d'organiser un *Turn- et Schützenfest* à Gotha, qui a eu le plus grand éclat et donne un prodigieux relief à sa popularité. On commence à le nommer le Victor Emmanuel, et même le Garibaldi couronné de l'Allemagne. D'autres, il est vrai, lui rappellent les souvenirs de Philippe-Égalité! Qui vivra verra!

En fait de littérature princière, vous savez que le Duc d'Aumale écrit la vie du grand Condé. On raconte que l'Impératrice des Français fait un roman par lettres, en collaboration avec le P.ce et la P.sse Metternich et le P.ce Reuss, secrétaire de la Légation de Prusse.

Ici, il ne s'est rien passé toute cette semaine, qui vaille la peine de vous être mentionné. Je me suis occupé de quelques préparatifs de la *Tonkünstler-Versammlung* en l'honneur de laquelle il me faut écrire un certain nombre de lettres et aussi faire quelques répétitions préalables. Dans 4 ou 5 jours Brendel s'établira chez moi. Ah! qu'il me tarde d'en

être quitte de tout ce train de choses et de respirer un autre air! Cette nuit encore je me suis réveillé en disant un Ave Maria et en pensant à N. Dame de Lorette!

Kalckreuth organise un grand souper en l'honneur de Preller. Gutzkow[1]) s'établira prochainement ici, en qualité de secrétaire de la *Schillerstiftung*. Il paraît que ses finances sont aux abois, tellement qu'il a été presque question de lui accorder un secours de la *Schillerstiftung*. C'est la banqueroute de son beau-père qui l'a réduit à ce triste état. Comme remplaçant de Preller, le bibliothécaire, Monseigneur désirerait acquérir Heyse[2]), mais je doute que celui-ci accepte. Quant à notre ami Hebbel, il me paraît probable qu'il se fixera à Weymar — si, comme on me l'a assuré, on propose à sa femme un engagement convenable au théâtre. Hebbel est très apprécié par la Cour — et à un moment donné, il conviendrait parfaitement pour diriger le char passablement embourbé du théâtre. Toutes ces combinaisons m'intéressent assez peu, non pas que je les trouve mauvaises ou deplacées — ce qui n'est nullement le cas; mais les idées accessoires qui s'y mêlent, et la manière dont elles sont faites — répugnent au tempérament de mon caractère.

Je n'ai pas de nouvelle de Cosette depuis 15 jours. Blandine m'écrit qu'elle sera ici avec son mari le 3 Août. Émile de Girardin a écrit à Ollivier après son dernier discours: «la liberté a trouvé son orateur». Cela me semble passablement flatteur.

Avez-vous reçu les 30 augustes photographies? Quoique je vous aie déjà accusé réception du paquet contenant 6 semaines d'adorables lettres — je le fais de nouveau, puisque vous me le demandez expressément. Pas une ligne ne manque, et à la fin de ce mois, je rangerai toutes vos lettres depuis 14 mois — dans leur nouvelle cassette, que Bauer m'a promise d'ici là. Pardonnez-moi la complète insignifiance de ces lignes, très infiniment chère! Je n'ai qu'une pensée

1) Carl G. der Dichter (1811—78).
2) Paul H., der Münchener Dichter (geb. 1830)

et un sentiment — c'est de n'avoir plus à vous écrire! Que bon Dieu m'accorde la grâce de vivre bientôt près de vous Amen!

F. L.

77.

18 Juillet.

Le Pce Constantin a télégraphié hier soir à Scotchy, pour lui annoncer la naissance d'un fils. Il se sert du terme de garçon, et ajoute: «Tout va bien». Que Dieu protège et bénisse votre enfant, afin qu'elle vous donne encore maintes joies et satisfactions!

A 11 h., Pissareff[1]) est venu. Il a très bonne mine et me semble assez engraissé. Nous n'avons fait que parler de vous naturellement — et il ne serait pas impossible qu'il vous fit un bout de visite. Depuis plusieurs années il profite de son loisir gouvernemental pour voyager de ci et de là. Au mois de Mai, il était encore à Paris — pour le moment il va rentrer chez lui, près de Toula, où il a établi une fabrique de sucre de betterave, laquelle à ce qu'il prétend, lui coûte de l'argent au lieu d'en rapporter. Il a aussi monté une chapelle d'une trentaine de musiciens pour se distraire de ses ennuis de campagne, tant bien que mal. L'objet accessoire de sa visite chez moi était de me recommander un de ses neveux — à qui il fait étudier le violon à Prague, et qu'il tient en grande affection. Quand j'irai à Vienne, je m'arrêterai une demi-journée à Prague pour entendre ce neveu et le maître de chapelle de Pissareff, qu'il a également envoyé à Prague. Les Brendel étant arrivés hier, j'ai invité 4 ou 5 personnes à déjeuner. Pissareff a parlé russe avec Mme Brendel, très aimablement. Au café, il s'est beaucoup entretenu avec Scotchy, à qui je l'avais prié de donner le bras, pour passer dans la salle à manger. Comme de raison, j'ai fait passer son Excellence avant moi — qui donnais le bras à Mme Brendel. Il y a une huitaine de jours, j'avais appris

1) Früherer Civilgouverneur in Kiew

par quelqu'un qui venait de Pétersbourg qu'il y était fort question d'octroyer une constitution dans 18 mois, alors qu'on célébrera le millième anniversaire de la fondation de l'Empire de Russie. Pissareff m'assura que cette nouvelle prenait de la consistance — et me chargea aussi très particulièrement de vous dire qu'il vous tenait pour un prophète — attendu que plusieurs des choses que vous lui aviez prédites, s'étaient réalisées. Au mois d'Octobre, il se propose de revenir de nouveau à l'étranger, et il m'a promis de vous écrire prochainement.

Vendredi matin.

Après mon déjeuner avec Pissareff, qui est reparti pour Prague, je me suis rendu à Ettersburg, où Monseigneur m'avait fait inviter à dîner. J'y ai trouvé Watzdorf, Wertheru, ministre de Prusse à Athènes, Beust et Reumont. Ce dernier était placé à la gauche de la Grande-duchesse, et moi entre lui et Walther Goethe[1]. Je lui ai parlé de Ferrières à Florence, et d'Ampère à Rome. D'après ce que j'ai entendu dire, la position de Reumont ne serait pas des plus brillantes, en ce moment. Il se plaint entre autre d'avoir été obligé de laisser toute sa bibliothèque emballée dans des caisses à Florence — ce qui lui est fort incommode pour son travail. Il assure n'avoir plus aucun domicile, en sa qualité de ministre dégommé! Du reste, je n'ai pu rien tirer de lui qui ait quelque intérêt. Comme je n'ai pas lu son livre sur la C^{sse} Albany, j'ai trouvé plus prudent de ne pas lui en parler. Au café, le Grand-duc me dit: «Avez-vous jamais vu quelqu'un d'aussi laid que Reumont?» — «A ce point-là, c'est une lettre de recommandation permanente, car il paraît impossible que la Providence n'ait compensé du côté de l'esprit les défauts de la figure.» — Cette fois-ci, Monseigneur ne m'a plus demandé des nouvelles de Rome. Durant la demi-heure que nous avons passée en tête à tête, il n'a été question que de choses relatives à la *Tonkunstler-Versammlung*, l'établissement de

[1] Der Enkel des Dichterfürsten.

Gutzkow ici en qualité de *General-Secretär* de la *Schiller-stiftung*, etc. J'ai aussi rappelé à Monseigneur la promesse qu'il m'avait faite de demander à Watzdorf le papier civil — sur quoi il m'a assuré que c'était déjà fait Ce matin, Leurs Altesses vont à Kissingen rendre visite à la Grande-duchesse Constantin, d'où on reviendra de suite à Wilhelmsthal — et le 4 Août, on sera ici pour la *Tonkünstler-Versammlung*.

En revenant à la maison hier soir, j'ai trouvé la lettre ci-jointe d'Édouard, à qui je vais répondre que je l'attends avec sa femme le 2 Août. Envoyez-moi à Weymar vos instructions pour lui et pour moi, car votre lettre ne le trouverait plus à Vienne. En 3 ou 4 jours, nous avons parfaitement le temps de tout régler ensemble avec lui et Beust. Je réserverai pour après le départ d'Édouard la mise en ordre de nos livres, musique et papiers. Probablement je resterai pour le 15 Août ici — et partirai le 17.

Merci et merci de ce que vous me dites sur mon testament. Ainsi que vous l'avez prévu, il me serait désagréable de retirer maintenant ce papier du *Stadtgericht*. Je copierai littéralement la page que vous avez la bonté de m'envoyer, et la déposerai de la manière que vous m'indiquez comme codicille au testament. Pour plus de sûreté encore, j'attendrai l'arrivée d'Édouard, auquel je communiquerai ce codicille avant de le déposer. Puissent vos prochaines lettres confirmer les deux précédentes — et me ramener bientôt près de vous! Que Dieu nous accorde une belle et noble vie — dans une même foi et un même amour! F. L.

78.

23 Juillet 61.

Je vous supplie, très infiniment chère, de ne point vous tourmenter — et d'attendre votre «exéquatur» avec toute la tranquillité qui sied à votre très bonne conscience. De mon côté, je m'arrangerai aussi de façon à attendre et à différer, s'il le faut. Il est à présumer qu'on n'en a pas fini avec les lenteurs. Puisque vous paraissez préférer le séjour de Löwe-

berg pour moi, j'écrirai au P^ce Hohenzollern quelques jours après la *Tonkünstler-Versammlung* pour le prévenir de mon arrivée. Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, je partirai d'ici le 17 ou 18 Août. Hohmann est venu me voir avant-hier — pour m'informer que Mgr de Fulda était en visite pastorale et ne reviendrait à Fulda qu'à la fin de ce mois. Il m'a de nouveau promis le document nécessaire dans les premiers jours d'Août. Par la même occasion, la question de ce que lui attendait de Rome l'été passé — est revenue sur le tapis. Je lui ai dit que cela ne pourrait se faire qu'après la conclusion de notre affaire — mais qu'il pouvait compter sur la fidélité de votre zèle.

Votre lettre à Beust est parfaitissime. Je l'ai remise à Son Excellence hier et l'ai lue avec lui. Il vous répondra après que tous les arrangements que vous lui proposez seront terminés. Avec le cachet du Grand-duc, il désirerait qu'on apposât aussi le vôtre aux diverses portes, etc. Comme je n'en ai pas ici avec vos armes, je vous propose de me servir de celui que Sackermann m'a envoyé de votre part, avec nos armes réunies. Dites-moi si vous n'y avez pas d'objection. Je n'ai montré ce cachet à qui que ce soit jusqu'à présent — et ne l'emploierai qu'après avoir passé la frontière d'Italie! Par rapport à l'argenterie et objets de valeur qui devront être déposés au trésor du château — Beust ne parait pas disposé à signer un inventaire détaillé. J'insisterai cependant, quoique la proposition qu'il me fit — de cacheter seulement les caisses d'un double cachet, celui du Grand-duc et le vôtre, sans indication du contenu — lui semble préférable à cause de la simplification, tout en garantissant la même sécurité. Écrivez-moi votre avis à ce sujet. Quand Édouard sera ici, je le chargerai de remplir exactement toutes vos intentions. Dans le cas que Beust refuse absolument de signer un inventaire détaillé — qu'aurai-je à faire?

Soyez sans aucune inquiétude sur tout ce qui tient à ma discrétion. Personne au monde n'entend un mot de moi qui pourrait donner lieu de soupçonner que vous êtes «plutôt en bons termes» avec Antonelli, ou qu'il m'a écrit, ou que je

compte sur telle ou telle protection. Vous savez qu'il a toujours été dans mes habitudes de ne point faire montre de ce qui pouvait m'être agréable ou avantageux. A plus forte raison en cette circonstance me garderai-je de tout verbiage superflu. Quand on me demande de vos nouvelles, je réponds assez sèchement dans la règle que votre santé est, Dieu merci, bonne et que le climat de l'Italie vous convient. Le ton dont je fais cette réponse peu dangereuse, n'encourage pas les gens à m'en demander d'avantage. Quand par hasard cela arrive, je les paie de la monnaie dont on récompense les indiscrets et les importuns. Je ne leur apprends pas autre chose — si ce n'est que la santé du St Père n'est pas aussi attaquée que le prétendent certains journaux et que les troupes françaises n'ont pas encore quitté Rome! — Vis à vis de tant d'hostilités sourdes, de menteuses bienveillances et de couardes sympathies — j'ai pris très ostensiblement la contenance de quelqu'un qui tâche de savoir ce qu'il fait, sans se tenir obligé de l'expliquer pour l'amusement d'autrui. Il s'entend donc de soi que le nom de N. Dame de Lorette n'a pas passé sur mes lèvres — et ne sera prononcé par moi qu'après l'événement. Il m'est revenu plusieurs fois que le mariage devait se faire en Italie. J'ai toujours répondu très évasivement à ce sujet, sans jamais désigner un endroit quelconque, donnant plutôt aux gens l'idée qu'un mariage si fort ajourné le serait encore et peut-être indéfiniment! En général je ne vois aucune nécessité à ce que le tiers et le quart soient informés de ce qui nous intéresse. Il y a bien assez de sujets de conversation sans cela. Depuis une huitaine de jours, je parle volontiers de mon goût pour Athènes — que j'ai toujours eu envie de voir et où j'irai probablement cet automne!! Encore une fois pour toutes — soyez sans inquiétude, très infiniment chère! Personne ne saura rien de ce qui vous concerne, de vos projets, de vos démarches, de vos amis, etc. Vos lettres sont toujours enfermées à clef. En quittant Weymar, je recommanderai à Desmélozes, à Elkan, et à la poste de m'envoyer vos lettres et télégrammes à Löwenberg — et vous télégraphierai la veille de mon départ

Soyez indulgente pour Magne. Elle n'aura su comment faire pour se procurer les photographies de Vienne. Je vous les enverrai dans une huitaine de jours. Si même vous les aviez déjà reçues d'ailleurs, le mal serait léger. Il me semble que vous ne pouvez pas en reparler à Magne. Que Dieu bénisse votre chère enfant!

Voici deux articles de Lamenein et Köhler[1]) sur la Messe de Gran et mes chœurs masculins, qui vous amuseront peut-être. On vient de m'envoyer les épreuves de la *Faustsymphonie* — 330 planches! Les chœurs de *Prométhée* autographiés, 180 planches, paraîtront le 1er Août chez Kahnt — en même temps que les deux derniers poèmes symphoniques, *Hamlet* et *Hunnenschlacht*, avec les variantes des *Festklänge* chez Härtel.

Je n'abonde pas beaucoup dans l'idée d'un musée Liszt — et ressens même une certaine antipathie contre un pareil étalage d'objets personnels. Toutefois comme cette idée est la vôtre, je n'y veux rien objecter en ce moment. En tout cas, je déposerai au *Stadtgericht* la feuille dont vous m'avez envoyé la minute. J'attends seulement qu'Édonard arrive. Que la paix du Seigneur soit avec vous! F. L.

79.

12 Août, *Erbprinz.*

Il m'est impossible de rassembler en un seul foyer les émotions de mes dernières heures à l'Altenburg. Chaque chambre, chaque meuble, jusqu'aux degrés de l'escalier et le gazon du jardin — tout s'illuminait de votre amour, sans lequel je me sentais comme anéanti! Ainsi que je vous l'ai télégraphié, j'ai quitté cette maison — où durant 12 années vous avez si ardemment pratiqué le Bien et cherché le Beau — à 2 heures après midi, en plein soleil. Édouard qui, je

[1]) Louis K. (1820—86), Clavierpädagog und fortschrittlich gesinnter Musikschriftsteller in Königsberg.

crois, s fidèlement accompli toutes vos instructions, était à mon bras. Il est reparti pour Vienne, à 4 h. Dans la matinée, en traversant les chambres, je ne pus contenir mes larmes Mais après une dernière station faite à votre prie-Dieu — où vous aviez coutume de vous agenouiller avec moi, avant que je fisse quelque voyage — j'éprouvai comme un sentiment de libération qui me réconforta. Depuis votre départ, cette maison me faisait d'ordinaire l'impression d'un sarcophage En m'en éloignant, je crois me rapprocher de vous — et je respire plus haut. Parmi les nombreux objets auxquels je m'étais attaché, et qui me parlaient sans cesse de vous — il en est un qui, je ne sais comment, m'apparaît maintenant comme le voile d'un sanctuaire Pardonnez-moi le bizarrerie de la comparaison. C'est le tapis avec les fleurs et le talisman que vous aviez brodé pour moi Je l'ai retrouvé des yeux de l'âme, en m'endormant hier soir — et je sens que je ne m'en détacherai plus jamais J'ai emporté sous le bras votre portrait daguerréotype de Pétersbourg — et la boîte pour vos lettres que Boner m'a livrée, il y a trois jours, dans laquelle j'ai fait encadrer votre photographie de Rome. Ce sont mes dieux lares, et mes pénates — ou, pour parler plus chrétiennement, mes bons anges gardiens!

Édouard vous écrira tout le détail des formalités remplies, inventaire, protocole, scellés, sur lesquels il a plutôt renchéri que diminué, se conformant du reste très entièrement à l'esprit et à la lettre de vos instructions. Notre double cachet a été apposé à toutes les portes — et le cachet du *Hofmarschallamt* aux quatre portes principales Le chambre bleue, ma chambre à coucher et la vôtre, ainsi que quelques autres fenêtres, ont été fermées par des planches de bois, selon vos ordres Toutes les mesures ont été prises pour que, selon les probabilités humaines, aucun accident fâcheux ne puisse advenir J'achèterai encore un bracelet de 150 Thalers pour Miss Anderson Elle passe encore quelques jours ici chez les Sabinin, qui l'ont logée chez eux et avec lesquels elle s'est beaucoup liée Probablement elle ira à Vienne, avant de s'en retourner en Angleterre — si toutefois «little thing» n est



Die Altenburg, rechts der von Liszt bewohnte Flügel



Musikzimmer der Altenburg
mit „Piano orgue" von Alexandre und Mozarts Spinett.

Bibliotheksaal mit Erard-Flügel und Beethovens Clavier

pas par trop encombrée par de quasi «augustes visiteurs», qui l'empêcheront de disposer de son temps pour Scotchy.

Votre conduite et tenue envers Magne est vraiment admirable. Laissez-moi espérer que si «les moissons de la terre» vous ont été arrachées — les «rosées du Ciel» du moins ne vous manqueront pas! Vous retrouverez sous peu et dans son entier, l'amour pieux, tendre et plein de gratitude de votre fille. Il est impossible que cette bénédiction vous soit refusée. Croyez-moi bien, le cœur de Magne ne s'est jamais détourné de vous!

Après-demain, je reprendrai au *Stadtgericht* mon testament, et y déposerai les quelques lignes dont vous m'avez envoyé la minute. Je les ai fait traduire en allemand par Édouard, sous forme tout à fait juridique. Dans la teneur actuelle de ce document, il paraît impossible que la chicane la plus enragée trouve à y broder le moindre fétu de paille! Après la formalité accomplie, je vous enverrai copie du papier. Pour plus de clarté, il a été rédigé en allemand. Il constate sans rien de plus — que je vous institue mon héritière universelle et aussi mon exécuteur testamentaire. C'est de fait la seule chose que j'aie à signifier par voie légale, où il ne faut jamais s'aventurer dans les questions de sentiments, de religion et d'art. Toutefois je ne me repens pas d'avoir écrit en Septembre dernier sous forme testamentaire, les pages que je vous ai communiquées, et auxquelles je ne voudrais rien changer. J'aurais peut-être pu me dispenser de déposer un nouveau papier au *Stadtgericht* — mais en y réfléchissant, il me semble qu'il était de mon devoir de le faire. La rédaction d'Édouard, que j'ai adoptée après m'être consulté *in extenso* avec lui, ne peut vous préparer aucun ennui, et me donne la satisfaction d'avoir fait un acte de confiance illimitée en vous, par devant le tribunal. Si par malheur, je n'y avais pas bien réussi, dites-le moi sans gêne aucune — et je recommencerai jusqu'à ce que vous trouviez que c'est bien.

Hohmann m'a remis avant-hier le papier nécessaire pour mon mariage, parfaitement analogue à la minute que je lui avais communiquée. Il l'a écrit en entier de sa main — signé

et revêtu du cachet de la paroisse de Weymar. F. Hohmann, son frère, a authentiqué ce document et y a apposé le cachet du *bischoflichen Domkapitel in Fulda*. Deux autres cachets s'y ajoutent encore: celui de l'*Immediat-Commission für das katholische Kirchen- und Schulwesen*, et celui du *Staatsministerium*, avec les signatures de Schmidt et de Watzdorf. Par la poste de demain, je vous enverrai copie de ce document matrimonial. S'il ne suffisait pas, vous m'écririez à temps, pour que je le fasse changer ou compléter. Je recommanderai à Deméloizes, Elkan, et à la poste de m'expédier exactement vos lettres. Jusqu'au 17, je resterai ici, dans l'appartement du fond, donnant sur le jardin de l'*Erbprinz*. Samedi ou Dimanche, je me rendrai à Reinhardsbrunn, chez le Duc de Gotha, et de là à Wilhelmsthal. Dans le courant de la semaine prochaine, je m'arrêterai un jour chez Brendel — et puis j'irai droit à Löwenberg.

La *Tonkunstler-Versammlung* a parfaitement réussi. Je vous en parlerai à un autre moment. En attendant mieux, voici un petit article provisoire, qui vous mettra au courant de ce qui s'est fait. Wagner a été fort aimable envers moi — et Vendredi dernier, au déjeuner avant de partir, vous a porté un toast, qui nous a remués jusqu'aux entrailles. Il a fait le voyage avec Blandine et Émile Ollivier jusqu'à Reichenhall — d'où il ira à Vienne, après avoir passé une couple de jours avec Cosette. Blandine restera probablement jusqu'à la fin du mois avec sa sœur à Reichenhall. Hans sera de retour à Berlin dans deux ou trois jours.

Voici une lettre que Pissareff m'a envoyée pour vous, avec celle qu'il m'écrit au sujet de son protégé. J'y joins la traduction allemande d'un document du Ministère des Colonies à La Haye, concernant le jeune Franco; Mme la Grande-duchesse a eu l'aimable intention de me le faire parvenir par l'intermédiaire de Marshall[1]. Je vous écrirai Mercredi ou Jeudi. Toute bénédiction sur vous! F. L.

[1] Secretär der Grossherzogin

80.

15 Août, 8 h du matin

Miss Anderson vient de partir pour l'Angleterre Elle retourne chez son frère, qui est recteur dans le Somerset — et vous écrira aussitôt son arrivée là-bas Nous nous sommes bien quittés, avec émotion de part et d'autre. Hier soir, elle me montra une lettre du Pce Constantin, par laquelle il lui donne à entendre que Magne devra se borner au regret de la savoir partie sans l'avoir revue. En même temps, le Pce Constantin la prie d'accepter 300 Roubles argent de pension annuelle, qu'il lui fera parvenir par le banquier qu'il lui indiquera. Il nomme Magne l'ange de sa vie, et écrit d'un ton affectueux à Scotchy Le nouvelle photographie de Magne avec l'enfant m'a semblé très réussie Il y a comme une expression de madone dans ses traits.

Voici le copie du document matrimonial Veuillez l'examiner et me dire si cela suffit Les photographies vous ont été expédiées hier Il y en a pour 40 Thalers J'en ai joint une de l'Altenburg, dessinée par votre protégé Hoffmann, et qui se vend ici chez l'éditeur Kuhn.

Pour vous renseigner sur la *Tonkünstler-Versammlung*, je vous envoie les articles de la Gazette officielle de Weymar, plus le premier article de la Gazette d'Augsbourg, 12 Août, que Monseigneur m'a communiqué hier de Wilhelmsthal, et son petit billet. Vous serez peut-être un peu surprise de cette volte-face de la Gazette d'Augsbourg. Pour ma part, je l'avais un peu prévue, et même préparée — en causant avec une personne de peu d'apparence en apparence! Vous remarquerez aussi que cette fois-ci, ce n'est pas dans la *Beilage* qu'on rend compte de la *Tonkünstler-Versammlung*, mais bien en tête du journal. Il n'y a certes pas lieu de chanter gloire et victoire — mais c'est un pas assez marqué vers le bien, qui conduira peut-être au mieux

Blandine vous écrira de Reichenhall

Midi

Je reviens de l'église, où il y avait encore moins de monde que de coutume, à cette fête. Pas l'ombre d'un visage ressemblant à un employé de la Cour ou de l'état. Aussi Desmélozes ne donne-t-il pas à dîner aujourd'hui, faute de dîneurs! J'irai lui faire visite vers 7 h. pour maintenir le jour du 15 Août. On a exécuté le même *Te Deum* que le 15 Août dernier — il fera partie de notre «Liturgie romaine». J'ai prié humblement pour vous et Magno Samedi j'irai probablement à Wilhelmsthal — et d'aujourd'hui en huit, je serai déjà à Löwenberg. Adressez toujours à Weymar, soit Elkan, soit Desmélozes, jusqu'à nouvelle information. A vous.

F. L.

81.

[Weimar,] 16 Août

Pour ne pas trop grossir mon dernier paquet, j'ai différé l'envoi de la feuille testamentaire — que j'ai déposée au *Stadtgericht* hier, 15 Août, après avoir retiré le testament qui s'y trouvait depuis le 29 Avril. J'espère que la rédaction de ces quelques lignes, que nous avons fixées avec Édouard après discussion préalable, ne contient plus un iota qui puisse donner prise à la moindre chicane ou la plus minime équivoque. Il m'était impossible à me remettre à parler de moi d'une façon quelconque dans cet acte. Je me suis donc strictement borné aux quatre points que vous m'avez indiqués — dont même deux: ceux relatifs à l'héritage de mes filles et la personne de ma mère — me semblaient de trop. Édouard, du reste, avait vite découvert matière à chicane dans votre rédaction au sujet de ces deux points. Ce n'est qu'après s'être consulté ici avec le commissaire du tribunal, Walthor, qu'il m'a proposé la sienne, comme plus claire et plus catégorique. Ce document devant être déposé au tribunal d'ici, mieux valait l'écrire de suite en allemand, pour éviter toute erreur de traduction. J'avais d'abord copié purement et simplement la formule, dont je vous envoie la copie — pour me mettre à

l'abri du reproche de paresse. Il était à peu près impossible de traduire en allemand et surtout en langue juridique les deux dernières lignes: «aux sentiments dont je désire léguer le souvenir à mes amis et à ceux qui me sont chers». Les deux mots: *Vermächtnisse entrichten* ne m'avaient pas convenu d'abord. Cependent en y réfléchissant, je les ai adoptés — comme exprimant le mieux l'idée d'un legs de sentiments et d'objets. Cela correspond aux intentions dont je vous ai prié de prendre charge pour les remplir après ma mort. Je ne sais si elle sera prochaine, ou éloignée de plusieurs années encore. J'en conserve toujours le sentiment immineux et confiant que je vous ai exprimé. Nous rentrerons dans la maison paternelle par la tombe.

Praestat fides supplementum
Sensuum defectui!

Votre lettre du 10 Août me parvient. Je me prosterne devant Dieu — et Le bénis de tous mes soupirs, de toutes mes larmes, des prières et bénédictions de mes 49 ans d'existence, en lui demandant la grâce de me rendre digne de vous, et de nous unir saintement en Lui, pour le temps et l'éternité. Amen! Amen!

Demain, Samedi, je ferai dire une messe à votre intention, par Hohmann. Dans l'après-midi, j'irai à Wilhelmsthal — et Mercredi ou Jeudi, 22 Août, je serai à Löwenberg. Adressez chez S. A. le P^ce Hohenzollern, Löwenberg près de Bunzlau Silésie prussienne. La route de Vienne me paraît maintenant devoir être la plus courte pour vos lettres. Le télégraphe ne va que jusqu'à Bunzlau, qui est à 2 petites heures de Löwenberg, et d'où la poste arrive chaque jour à Löwenberg.

82.

Löwenberg, 23 Août.

Je vous ai télégraphié avant-hier de Leipzig — et suis arrivé ici, comme je comptais, hier soir, Jeudi à 6 heures. De Samedi 17, 5 h. à Dimanche midi, je suis resté chez le

Duc de Cobourg à Reinhardsbrunn Il est revenu très bien portant, et on ne peut mieux dispos des bains de mer d'Ostende. Sa popularité va grandissant en Allemagne. La fête d'arquebusiers, *Schützenfest*, qu'il a organisée et présidée en Juillet, à Gotha, a notablement contribué à étendre l'influence et le prestige du Duc sur toute l'Allemagne. Il avait joint aux *Schützen* les *Turner*, corporation fort populaire qui doit son origine à Jahn — et qui a déjà joué un rôle assez prépondérant à la fin des guerres contre Napoléon et les années qui ont suivi Par le convention militaire qu'il vient de conclure avec la Prusse, par laquelle les bataillons de Gotha-Cobourg deviennent de fait Prussiens — il s'est placé manifestement à la tête du parti national, qui veut l'unité de l'Allemagne sous la direction de la Prusse. Il s'entend de soi que jusqu'à présent les autres souverains allemands, grands et petits, protestent contre de pareilles innovations, et que le Duc de Cobourg reste seul de son bord. Mais dans le cas d'une guerre, ou d'un remue-ménage politique assez probable, il retirerait certainement des avantages de l'initiative qu'il a résolument prise Aussi des partisans trop empressés distribuent-ils déjà son portrait orné d'une couronne impériale et l'acclament par avance comme Empereur d'Allemagne Au festival de Nuremberg, auquel participeient près de 5000 chanteurs, le Duc de Gotha a fait exécuter un hymne de sa composition: *An die deutsche Tricolore*. Il m'en a donné un exemplaire imprimé Ce morceau n'a eu qu'un succès assez tiède — mais nonobstant le nom du Duc se répétait incessamment avec enthousiasme La P^sse Royale de Prusse était attendue pour Lundi à Reinhardsbrunn Le Duc se rendra au commencement de Septembre aux manœuvres de Coblence, où il ne manquera certes pas de se faire remarquer. Monseigneur y sera également Entre ces deux Princes l'entente cordiale devient encore plus marquée en ce moment — et la Grande-duchesse ne contribue pas à la faciliter. Vous souvient-il encore de Mr Gieseke[1]? Le Duc de Cobourg l'a chargé

[1] Robert G., Schriftsteller

de la rédaction de la *Coburger Zeitung*, qui va devenir l'organe officieux des tendances politiques du Duc.

A Wilhelmsthal, où je viens de passer plus de deux jours — de Dimanche 5 h. jusqu'à Mardi minuit — j'ai rencontré les P^ces^ d'Orléans, le Cte de Paris et le Duc de Chartres. Ils étaient accompagnés du Cte Montgnyon, du Général Trollenveau; de plus, le Cte de Bouillé et le Marquis de Passy, fils, étaient venus en leur honneur à Wilhelmsthal. Mr de Bouillé m'a fait l'impression d'un homme d'esprit et de moyens. Il s'occupe de chimie, possède une belle fortune et se tient au courant des choses littéraires d'un ordre relevé. J'ai diné trois fois avec les Princes, sans pour cela faire beaucoup plus connaissance avec eux. Leur tenue est réservée, avec des formes aimables. L'un et l'autre m'ont paru très jeunes! Le Duc de Chartres a été décoré du grand-cordon de Faucon, le jour de mon départ. C'est son premier grand-cordon. Le curé Hohmann était venu à Wilhelmsthal, pour remercier le Cte de Paris d'un crucifix que celui-ci lui a rapporté de Terre sainte. On n'a pas jugé à propos d'inviter le curé à dîner, et il a quitté Wilhelmsthal à jeun — sans voir Monseigneur. Le Cte de Paris lui avait écrit une lettre affectueuse, pour l'informer du souvenir qu'il lui enverra. Les caisses ne sont pas encore arrivées — du moins pas celle contenant le crucifix. J'ai reconduit le curé jusqu'à la voiture, qui l'attendait à l'auberge — et nous nous sommes quittés dans les termes les plus affectueux.

Je vous raconterai un jour ma conversation de Dimanche soir avec Monseigneur, elle a duré plus de deux heures. A un moment donné, je lui dis: «Si vous appelez démocrates ceux qui ne consentent pas à mendier — mes amis et moi nous sommes archi-démocrates!» Mardi dans l'après-midi, il m'offrit avec une extrême bonne grâce la clef de chambellan. Il m'enverra le diplôme à Löwenberg — car je tenais à ne pas prolonger mon séjour à Wilhelmsthal. La Grande-duchesse m'est ostensiblement favorable — et m'a chargé en particulier de vous parler d'elle. Je n'ai pas dit un mot du contenu de vos deux dernières lettres — et me suis borné à

maintenir mon projet précédemment mentionné d'un séjour d'hiver soit à St Tropez, soit à Athènes. En tout cas loin de l'Allemagne, vu mon désir de passer un hiver sans pelisse. Mes entretiens avec la Grande-duchesse n'étaient pas beaucoup plus courts que ceux que j'ai eus avec son mari. Elle m'a traité avec noblesse, en grand artiste — et comme quelqu'un, dont elle fait assez sérieusement cas. L'opinion que j'ai d'elle depuis plusieurs années, a été pleinement confirmée. Je me flatte que je resterai passablement dans ses bonnes grâces — ce qui n'est pas très aisé. Ma nouvelle qualité de chambellan ne change rien à la position que j'ai prise vis à vis de la Cour maintenant. Plus tard, on verra. En tout cas, je crois que j'ai accepté comme il convenait — et comme il me revenait de le faire.

La veille en me couchant j'avais relu dans mon petit volume de Champfort quelques traits que je vous copierai. Vous n'y trouverez rien à contredire, je présume. Selon les nouvelles qui me parviendront, je raccourcirai ou prolongerai ma villégiature à Löwenberg. Avant d'aller plus loin, je voudrais passer 4 ou 5 jours à Vienne, où j'ai quelques personnes à revoir qui pourraient ne pas m'être absolument inutiles plus tard. Je vous expliquerai pourquoi — quand je les aurai revues! Personne ne peut se douter par ce que je dis — que je me rapproche de N. Dame de Lorette! Je ne parle que de St Tropez et d'Athènes au très petit nombre d'individus avec qui je parle de quelque chose. Avant de quitter Weymar, je n'ai pris congé de qui que ce soit — et n'ai fait aucune visite les 3 derniers jours. J'ai seulement pris soin que les paons de l'Altenburg soient bien nourris, jusqu'au jour de l'an. Le gardien a reçu 4 ou 5 Th. à cette intention. Je me souvenais que vous aimiez ces bêtes — dont le cri même vous était agréable! Il ne faut pas qu'elles souffrent de notre absence. Samedi à midi, je suis encore monté à l'Altenburg. Je rencontrai Kämpfer, près du post — il vous écrira. Après avoir fait le tour du jardin, regardé une dernière fois les fenêtres de votre chambre et de la chambre bleue — je suis allé à pied au débarcadère. Le train de Gotha partait à 1 h. $^1/_2$.

En même temps que ces lignes, vous recevrez une lettre de Beust — en double de celle d'Édouard, concernant les arrangements de l'Altenburg. Beust et Beaulieu m'ont témoigné de la bienveillance à Wilhelmsthal. L'un et l'autre ont vu de bon œil ma nomination de chambellan. Quant à Weymar, il y a quasi unanimité de regrets sur mon départ. Le *Tonkunstler-Versammlung* m'a forcé par suite de diverses complications à une dépense de 8 on 900 Th.[1] — mais il n'y a pas de grimace à faire là-dessus! A dater d'hier, 22 Août, commence pour moi l'ère des économies. C'est du nouveau, n'est-ce pas? Eh bien, il y en aura, je vous le promets! Que Harpagon me soit en aide!

Wagner est à Vienne, où il s'occupe des répétitions du *Tristan*. Blandine est encore à Reichenhall avec Cosette, d'où elle s'en reviendra à S[t] Tropez. Cosette sera de retour à Berlin à la fin de ce mois. Peut-être lui donnerai-je rendez-vous ici, dans une dizaine de jours. Que Dieu vous garde et nous réunisse bientôt! F. L.

Extraits de Chompfort, *Maximes, Pensées*.

M. à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse répondit: «Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande.» — Un homme d'esprit définissait Versailles un pays, où en descendant, il faut toujours paraître monter — c'est-à-dire s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise. — L'honnête homme est une variété de l'espèce humaine. — Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que 3 et 3 font 8. — Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite — mais ils en exigent un avilissement préliminaire, qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un mi-

nistre aurait eu bon marché aussi indignés de cette disposition, qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait: «Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie. Je sais des fripons en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde» — Voltaire disait à propos de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric: «Il crache au plat pour en dégoûter les autres». — Le Régent voulait aller au bal, et n'y être pas reconnu. «J'en sais un moyen», dit l'Abbé Dubois — et dans le bal, lui donna des coups de pied. Le Régent qui les trouva trop forts lui dit: «L'Abbé, tu me déguises trop!»

83.

28 Aout 61, Löwenberg, Pce Hohenzollern, Silésie Prussienne Station Bunzlau

Vos deux lettres adressées à Elkan me parviennent sous la meme enveloppe, qui porte le timbre du 26 Août, Weymar. Comme vous me demandez dans la seconde de retarder encore jusqu'au prochain courrier l'envoi du document de Fulda authentique par Watzdorf — je le garde jusqu'à votre ordre définitif. J'ai la persuasion, la conviction et la foi que vous faites tout pour le mieux. Donc je n'ai qu'à vous obéir, avec amour et adoration. Dites-moi seulement où je dois aller, et quand j'aurai à me mettre en route — et j'arrive. Si décidément vous fixez Rome pour terme de mon voyage — veuillez me dire si c'est par Vienne et Ancône, ou par Marseille que j'aurai à passer. Sur ce point comme sur d'autres, vous devez vous en tenir entièrement aux avis et conseils d'Antonelli — qui j'exalte et glorifie en pensée! D'ici à Vienne, il y a 18 heures de route par Breslau, et d'ici à Francfort, je mettrais 24 heures. Si je passe par Vienne, il ne serait pas inutile de m'y arrêter 2 ou 3 jours. Par Marseille, j'arriverai

d'un trait. Ayez encore la bonté de m'indiquer les jours de départ des bateaux de Marseille pour Civita-Vecchia, afin que je me règle en conséquence. L'hôtel de la Minerve et l'absence de bruit et d'éclat à notre grand jour sont complètement à mon sens et à mon gré. Une très grande simplicité s'harmonis parfois davantage avec la véritable dignité — que les exhibitions d'apparat. En admettant même que vous m'ayez ménagé par avance quelque bienveillance parmi les Éminences, il vaut peut-être mieux ne pas la mettre à contribution dès mon débarqué.

Ici je me suis arrangé de manière à pouvoir y rester indéfiniment. Ne vous inquiétez donc nullement de ma personne. J'attendrai à Löwenberg en toute tranquillité, tant qu'il faudra. J'occupe le même appartement qu'autrefois et vois le Prince — qui me conserve les sentiments les plus affectueusement bienveillants — à dîner, 1 h, et à souper, 7 h. Le reste du temps, je le passe dans ma chambre à lire, écrire et jouer du piano. Personne, ainsi que je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, ne peut se douter de ce qui m'adviendra prochainement, je l'espère. Je n'en ai soufflé mot à qui que ce soit — pas même aux Altesses, tout en causant avec elles des heures durant à Wilhelmsthal. Il est seulement entendu que je quitte l'Allemagne pour quelque temps, et qu'en Octobre j'irai à la recherche d'une bicoque, où je pourrai travailler en paix — soit dans le sud de la France, les îles d'Hyères, soit à Athènes ou en Espagne, si je me sentais pris par la manie des voyages! Quoique je ne porte jamais de santé, permettez-moi de vous supplier de vous ménager beaucoup. Les chaleurs ont dû être écrasantes à Rome.

Les journaux annoncent le chapeau de Mgr Quaglia, et la nomination de Mgr Chigi en qualité de nonce à Paris. Il est aussi question de la retraite de Lord Palmerston et de son remplacement par Lord Derby, président du conseil, avec la garde du sceau privé. Lord Clarendon serait premier Lord de la trésorerie. On assure que l'Empereur Napoléon s'est montré favorable à cette combinaison, sur laquelle Lord Malmesbury est venu lui faire des ouvertures.

C'est aujourd'hui la St Augustin. Je suis allé à la messe à 7 h. du matin. Que Dieu vous garde et vous comble de Ses bénédictions!
F. L.

84.

Lowenberg, Dimanche, 1er Sept 61.

J'ai été réveillé ce matin par votre télégramme. Votre lettre qui me l'annonçait, m'était parvenue hier par Elkan. En revenant de la messe, je trouve votre lettre hebdomadaire, du Samedi 17 au Vendredi 23 Août — envoyée par Desméloizes. Ci-joint le papier de Hohmann. Quand il me le remit, j'ai de suite remarqué l'absence de la signature de l'évêque. Mais je me suis tranquillisé sur l'assurance de Hohmann que son frère était le chef du chapitre des chanoines de Fulda, et qu'en conséquence sa signature avait toute valeur conclusive — me réservant cependant de demander votre avis, en vous envoyant copie du dit papier. Vos observations me semblent parfaitement fondées — pourtant vous comprendrez que j'ai hésité à réclamer de suite l'intervention de l'évêque, vu les antécédents peu favorables. Si tant est qu'il faille absolument sa signature, ou celle du vicaire général, le meilleur parti que j'aurais à prendre, serait d'aller moi-même à Fulda et terminer cette affaire personnellement. Dites-moi si vous jugez que cela soit nécessaire, et je me mettrai immédiatement en route.

J'ai été confirmé à l'église de St Vincent de Paul à Paris, l'année 1829. Cette église n'existe plus maintenant, et a été remplacée par une plus grande, sous l'invocation du même patron. Mon confesseur d'alors, l'Abbé Bardin, ne doit plus être de ce monde. Je n'ai jamais pensé à demander un certificat de confirmation. Pour l'obtenir, il faudrait que j'aille à Paris. Je doute qu'on tienne un registre des personnes qui reçoivent ce sacrement — et mon certificat souffrirait en tout cas quelque difficulté, à cause du décès de mon confesseur. Il devient de fait inutile que je me rende à Breslau — où d'ailleurs je ne trouverai que des renseignements peu

catégoriques, par rapport au papier de Hohmann. Il n'y a que Fulda qui pourrait me servir — car dans ces questions je crois que l'evêque diocésain est seul compétent. Veuillez donc encore vous informer à Rome si la signature de l'évêque de Fulda est nécessaire pour la parfaite validité du document. J'espère que non — car les attributions du curé de Weymar sont plus étendues que celles des curés ordinaires. Il me semble que son autorité suffit pour moi, qui depuis 15 ans suis au service du Grand-duc de Weymar, et domicilié dans cette ville. Si toutefois une démarche auprès de l'évêque est de rigueur, je la ferai sans retard.

De grâce, très infiniment chère, ne vous tracassez pas au sujet de questions accessoires. Une seule chose nous est nécessaire! Pourvu que je puisse bientôt remplacer votre chat, ou bien lui tenir compagnie. C'est tout ce qu'il me faut! Pour maintenant, je dois me borner à l'encrier! Pour ne pas manquer la poste, je suis obligé de terminer. Pleinement à vous avec piété et une indicible tendresse. F. L.

Répondez à la question de ma dernière lettre: quel chemin de fer devrai-je prendre — par Marseille ou Ancône? J'attendrai ici jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles définitives.

85.

12 Sept., Löwenberg.

J'attendais depuis trois jours quelques lignes de vous. Comme je n'avais autre chose à vous dire, si ce n'est que j'attendais — j'ai différé à vous écrire. Votre lettre qui m'est parvenue aujourd'hui me tranquillise sur l'envoi que je vous ai fait du papier de Hohmann, que vous devez avoir déjà reçu. En égard à ce que Fulda est situé dans une autre Principauté que Weymar, Hesse Électorale, et que le curé de Weymar doit bien être muni des pleins pouvoirs nécessaires pour la permission et la validité des mariages dans le grand-duché de Weymar, il m'avait semblé que ce papier pouvait être accepté comme suffisant. Mais évidemment ce n'est pas

à moi qu'il convient d'en décider — et je vous ai de suite proposé de me rendre à Fulda, afin de réclamer la signature de l'évêque, ou celle de son vicaire général. Votre lettre d'aujourd'hui me disant que le Cardinal Reisach juge que le papier de Hohmann est en règle, selon les disciplines allemandes — j'espère qu'on l'admettra aussi comme tel en Italie. S'il en était autrement, je vous prie de m'envoyer le formulaire exigé, afin que je me fasse délivrer un acte entièrement catégorique, et qui ne donne prise à aucune objection.

Je vous ai déjà écrit que le sacrement de la confirmation m'a été donné à Paris à l'église de St Vincent de Paul, il y a plus de 30 ans — par conséquent je n'ai plus à le recevoir. Je vous prierai seulement de m'indiquer à quel confesseur j'aurai à m'adresser à Rome. Si vous choisissez pour moi le P. Ferraris, comme je le désirerais, vous aurez la bonté de le prévenir que je ne sais pas suffisamment l'italien pour me confesser en cette langue. J'attendrai donc ici des nouvelles définitives, qui, selon toute probabilité, ne tarderont pas. Si pourtant il survenait encore quelque difficulté et qu'un ajournement fût nécessaire, je m'établirais préalablement à Berlin, ou dans ce moment-ci je serais plus tranquille qu'ailleurs. Quoique le Pce Hohenzollern soit extrêmement gracieux et aimable pour moi, je ne tiens pas pour convenable de prolonger mon séjour ici au delà de 4 ou 5 jours encore. Voici déjà trois semaines que je profite de son hospitalité — et il n'est pas dans mes habitudes de fatiguer même mes meilleurs amis de ma présence.

Cosette vient de passer cinq jours à Löwenberg, où elle a fait une excellente impression au Prince, et s'est fait si bien venir qu'on l'a beaucoup réinvitée pour cet hiver avec son mari. Elle m'a parlé d'un petit hôtel de Pologne, très près de la *Schöneberger Strasse* qui m'irait fort bien pour une huitaine de jours. Berlin n'est qu'à 5 heures de Bunzlau — et de Berlin je serai en 28 heures à Strasbourg. Or, comme vous répondez par avance à la question que je vous ai faite dans ma dernière lettre, si c'est par Vienne ou Marseille que je devrai faire route, en m'indiquant Marseille — mon chemin

le plus direct est par Berlin. Quand vous recevrez cette lettre, j'y serai déjà probablement — car je compte quitter Löwenberg Mardi prochain, 17 Septembre. Adressez donc à Berlin chez Bülow, *Schoneberger Str.* 10. Je ne resterai que quelques jours à mon petit hôtel de Pologne et irai en tout cas vers le 22 Sept à Marseille d'abord — le façon dont j'ai exécuté mon départ de Weymar m'obligeant maintenant à quitter ostensiblement l'Allemagne, pour me rapprocher de St Tropez ou d'Athènes Aussitôt arrivé à Berlin, je vous télégraphierai.

Vos lettres hebdomadaires me sont parvenues régulièrement. Le dernier courrier m'a apporté celle du 24 au 30 Août. Vous avez bien fait de ne pas entamer discussion sur le point de savoir si la vie était ou non — une énigme insoluble! Évidemment pour ceux qui ont la foi, le mot de l'énigme est trouvé. C'est là précisément le propre de toute religion de révéler ce mot — à plus forte raison de la religion chrétienne, dont le solution divine est si étonnamment en accord avec les pressentiments, les aspirations, les défaillances et les exultations de notre âme! Le Christ qui est la Voie, la Vérité et la Vie, luit dans les ténèbres de la vie et de la mort — et «rien ne peut se soustraire à cette lumière!» Je vous donne approbation pleine et entière pour la ligne de conduite que vous avez prise — pour ne jamais la quitter en aucune circonstance.

Un joli mot de Champfort à un homme très riche: «Je vous prie de croire que je n'ai pas besoin de ce qui me manque.»

Cosette qui est retournée à Berlin, vous fera une narration de son séjour à Löwenberg, qui vous mettra un peu au courant des habitudes de cette maison. Elle vous parlera aussi d'une excursion que nous avons faite ensemble à Geisdorf — *Rittergut* qui appartient maintenant à Henselt[1]), à trois lieues d'ici — en compagnie de Henselt qui était venu me voir ici. Il se ressent beaucoup de la «*malaria*» qui déprime tant véri-

[1]) Adolf H. (1814—89), der berühmte Pianist und Claviercomponist.

table artiste à Pétersbourg, à tel point que depuis 2 ou 3 ans il n'écrit plus rien. Dans peu de jours il retourne à Pétersbourg, où sa place d'inspecteur général des classes de piano de toutes les institutions des demoiselles nobles de toutes les Russies lui assurent de bons appointements et beaucoup de considération. On l'a décoré de l'ordre de Wladimir — faveur qui jusqu'ici n'avait été accordée à aucun autre artiste.

Laissez-moi bientôt tenir compagnie à votre chat, me reposer entièrement sur vous de toutes choses, et ne vivre que pour vous servir et vous bénir! Que Dieu vous comble de toutes Ses grâces et bénédictions! F. L.

86.

16 Septembre.

Toutes vos lettres me sont exactement parvenues, et je crois avoir répondu clairement à ce que vous me demandez. Vous déciderez en *«donna prudente»* de ce qu'il y aura à faire, s'il vaut mieux avancer notre jour, ou attendre jusqu'au 22 Octobre. Il s'entend de soi que je souscris avec la clairvoyance de la plus absolue confiance à tout ce que vous fixerez. Quoique pour ma part je désirerais qu'après tant de retards il n'y en ait plus de surajoutés, je comprends cependant qu'il soit plus dans les convenances que je passe préalablement quelques semaines à la Minerve. Commandez, ordonnez — et vous ne trouverez que docilité en moi!

En attendant, voici mon petit plan. Jeudi, 19, soir, je serai à Berlin. J'y resterai au plus une dizaine de jours — adressez chez Bülow. Réflexion faite, je n'irai pas à Vienne maintenant. Les petits arrangements que j'ai à y prendre pourront même en être facilités par Bach à Rome. Il s'agit seulement d'un passeport dans les formes convenables, et de choses analogues. De Berlin donc je me rendrai droit à Marseille, où j'attendrai vos ordres. Si contre toute prévision, nous étions encore obligés à garder l'expectative — j'irai chez les Ollivier à St Tropez, ou chez Autran aux environs de Marseille, où il a un établissement seigneurial. Je

pourrais y prolonger à loisir mon séjour. Dites-moi à quel hôtel vous êtes descendus à Marseille — n'est-ce pas hôtel de l'Orient? Ne m'écrivez plus par Desméloizes, à qui du reste j'ai fait savoir mon changement de domicile, comptant encore sur une de vos lettres hebdomadaires. La dernière que j'ai reçue est du 31 Août au 6 Septembre. En sus, je recommanderai ici qu'on m'envoie de suite la prochaine lettre, dans le cas où elle serait encore adressée à Löwenberg.

En politique, il y a une assez grande nouvelle — l'alliance de l'Angleterre avec la Russie, qu'on m'assure avoir été très positivement conclue. On parle aussi du prochain remplacement de Lord Palmerston par Lord Derby — par conséquent de la rentrée d'un ministère Tory. Le Roi de Prusse se rendra à Compiègne du 5 au 8 Octobre. Le couronnement à Königsberg est fixé au 18 Oct., anniversaire de la bataille de Leipzig, et de la naissance du P^ce Royal, héritier du trône de Prusse, Frédéric Guillaume[1]), né le 18 Oct. 1831, marié à la P^sse Victoria d'Angleterre, née le 21 Nov. 1840. Quelqu'un de bien informé me disait dernièrement: «Vous pouvez être certain que l'Emp. Napoléon parlera avec le Roi de Prusse sur la cession des provinces rhénanes à la France. Naturellement la Prusse ne veut pas entendre de cette oreille-là, mais l'Empereur a deux idées fixes: les bords du Rhin et l'île de Sardaigne. S'il les veut sérieusement, il les aura — cela va de soi.» Voici un résumé de l'assemblée des *katholische Vereine*, tenue à Munich.

Ainsi il est entendu que j'attendrai une huitaine de jours à Berlin — la fête de Cosette est le 27 Septembre. Vers le 2 Octobre, je serai à Marseille — sauf autre décision de votre part. Que bon Dieu soit avec nous! F. L.

Vous faites bien de ne pas me télégraphier — mais en répondant de suite à ces lignes, votre lettre me trouvera encore à Berlin. Merci de l'envoi du papier des bateaux à vapeur. Il se pourrait donc que j'arrive le 2 ou le 6 Octobre!

[1]) Der nachmalige deutsche Kaiser Friedrich III. († 1888).

87.

Berlin, hôtel de Pologne, 22 Septembre.

J'attends et espère. Toutes vos lettres me parviennent — et chacune me rapproche du jour de ma délivrance! Que Dieu soit béni en vous et par vous! Dans vos dernières lignes, vous fixez mon voyage de Marseille au 14, Lundi. Peut-être y aura-t-il moyen de l'avancer de 8 jours encore, sinon davantage. Je vous ai télégraphié hier pour vous informer de mon arrivée ici — où je resterai jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles quasi définitives de vous. Probablement la prochaine lettre me mettra en état de partir pour Marseille, où je pourrai de nouveau attendre une huitaine de jours s'il le faut. Mon intention serait de quitter Berlin le 30 de ce mois — si votre lettre expédiée à Desméloizes m'est déjà parvenue à ce moment. Au lieu de m'adresser votre lettre du 5 Oct. à Vienne, c'est déjà à Marseille que je la recevrai. Indiquez-moi l'hôtel où je devrai loger. Si je ne reçois pas d'indication à ce sujet, adressez poste restante Marseille. J'y arriverai déjà le 4 — à moins de contre-ordre de votre part.

Pour diverses petites raisons, j'ai jugé à propos de quitter Lowenberg, après y avoir fait un séjour d'un mois, du 22 Aout au 19 Septembre. Le Prince me conserve une très sincère et vive affection — et je crois aussi m'être fait bien venir de tout son entourage. Ayant renoncé à mon premier projet de Vienne, je ne savais pas de ville plus convenable pour moi en ce moment que Berlin, où il y a toujours quelques personnes qui m'intéressent. Vous aurez peut-être été surprise du prompt changement de mon itinéraire — mais du moment que vous m'avez dit de prendre la route de Marseille, je n'avais plus que faire à Vienne. J'ai pensé qu'il valait mieux couper court à toute possibilité de dire un mot de trop. D'ailleurs les petites affaires que je voulais régler en passant à Vienne, ne pressent point — et pourront même devenir plus aisées par l'intermédiaire de Bach. La Cour étant absente de Berlin, cela y simplifie ma contenance.

Pour ne pas gêner les Bülow, je me suis logé dans un petit hotel, fort discret mais décent, à 100 pas de leur maison Je passe la matinée chez moi, et dîne à 2 h. chez eux. Puis je fais quelques courses, et retourne pour souper chez eux, à 8 heures. Hier, j'ai passé la soirée avec Rubinstein[1]), Weitzmann[2]) et un Dr Schelle[3]), qui a passé trois ans à Rome pour s'y livrer à de sérieuses études sur le chant grégorien, Palestrina, etc. Il publiera en Avril le premier volume de son histoire de la chapelle Sixtine — et deviendra le collaborateur actif de Brendel à la *Neue Zeitschrift* de Leipzig. Rubinstein a souffert à sa manière de la »*malaria*« de Pétersbourg. Il est fort dontenx qu'il y retourne, et je suppose qu'il s'établira pour quelque temps à Vienne, en attendant qu'il trouve quelque place de maître de chapelle, ce à quoi il vise. Comme de coutume, il passe son temps à composer une masse d'œuvres. A mon regret, les deux dernières qu'il m'a jouées ne sont pas en progrès sur les précédentes — mais il est jeune et robuste. Pour peu qu'il parvienne à dominer son incontinence de production — il atteindra de plus hautes régions. Sa position à Pétersbourg, qui n'en est pas une, lui inspire une sorte d'amertume, qui prouve en sa faveur. C'est une nature noblement orgueilleuse. Je crains seulement que les cordes de l'amour et de la douleur ne vibrent pas assez énergiquement dans son âme!

Je viens de lire la brochure de Mr de Montalembert sur la Pologne: *une nation en deuil* Le sentiment en est beau, et le style enflammé. Il y a parfois des accents qui relèvent de cette colère de l'amour, dont parle Mr de Maistre. Les hommes d'État actuels de l'Angleterre sont taxés de leur étourderie surannée — la Prusse protestante et despotique est

1) Anton R. (1829—94) hatte, schon als Knabe in Paris Liszt's Unterricht geniessend, sich auch als Componist der Protection des Meisters zu erfreuen Liszt war der Erste, der Rubinstein's Oper »Die sibirischen Jäger« in Weimar 1854 auf die Bühne brachte

2) Carl Friedrich W. (1808—80), Theoretiker in Berlin

3) Eduard Sch. (1816—82), Musikschriftsteller und Kritiker der »Presse« in Wien.

très malmenée, quoiqu'il soit dit: «N'en déplaise à mes amis des bords de la Warta, si j'avais l'honneur d'être Polonais, j'aimerais mieux être sujet de la Prusse que de la Russie.» La Russie est intitulée la Messaline du Nord. Par contre, l'Autriche se trouve fort ménagée et encouragée dans ses essais de constitutionalisme. Montalembert n'admet pas que personne soit tenté de le confondre avec la tourbe des détracteurs de l'Autriche. Il exalte, comme de raison, le caractère essentiellement catholique, tant dans la forme que dans le fond, de l'agitation polonaise, et se passionne pour la tactique surnaturelle de cette nation insurgée, qui consiste à prendre le deuil pour armure et pour uniforme, des prières et des chants pour armes — à fournir des victimes et n'en point immoler — à ne pas tuer, mais à se laisser tuer! — Toutefois, après avoir très éloquemment canonisé, pour ainsi dire, la Pologne, il lui échappe, vers la fin de son panégyrique catholique, un cri de détresse qui m'a paru fort significatif: «J'ai parlé des Polonais jusqu'ici avec admiration et confiance — parce que je n'ai parlé que du présent et du passé. Je ne réponds pas de l'avenir. Nul ne sait à quoi peut aboutir le mouvement polonais, abandonné par l'Europe religieuse et conservatrice, et exploité par la démocratie occidentale. Il peut devenir la honte et le fléau du Nord, comme le mouvement italien, si glorieusement inauguré par Pie IX, est devenu sous d'autres influences la honte et le fléau du Midi!» La citation que Montalembert fait de deux passages des *Psaumes de l'avenir* de Krasinski, me fait désirer de connaître cet ouvrage, que je vous demanderai de me traduire, s'il n'en a point paru de traduction française ou allemande.

Je répète encore ce que j'ai dit plus haut J'attends ici votre prochaine lettre à l'adresse de Bülow: *Schöneberger Strasse* 10. Si possible, je voudrais me mettre en route pour Marseille le 30 de ce mois, et y attendre les nouvelles subséquentes. C'est à vous à fixer la date de mon voyage. Si je ne vous presse pas davantage, ce n'est certes pas faute d'aspirer de toutes les forces de mon âme à revoir *«my country city of the soul»!!* Toutes vos lettres adressées à

Löwenberg par Vienne et Breslau me sont exactement parvenues. Votre dernier courrier hebdomadaire du 7 au 13 Sept. est arrivé hier ici, car j'ai fait avertir Desméloizes. Soyez bénie sans fin!

88.

29 Sept, Berlin.

Je vous ai écrit cinq fois de Löwenberg: 23 et 28 Août, et 1er, 12 et 16 Septembre. Entre le 1er et 12 Sept., j'ai été chez les Augustenburg à Primkenau, et chez Henselt à Geradorf. Votre courrier s'est trouvé aussi en retard. Puisque jusqu'ici toutes mes lettres vous sont parvenues, je présume que la poste aura été cette fois aussi exacte que de coutume. Hier, j'ai reçu par Desméloizes la lettre hebdomadaire du 14 au 20 Sept., et aujourd'hui me parvint celle du 20 Sept. adressée à Löwenberg. Elle confirme la bonne nouvelle que vous m'aviez déjà annoncée. Quand vous lirez ces lignes, je serai déjà en route pour Marseille. Je compte recevoir votre dernière lettre Mercredi ou Jeudi prochain, et ferai faire mes paquets de suite après. Si vous jugez à propos ou nécessaire que je n'arrive que le 20, je m'y conformerai, et attendrai à Marseille jusque-là. En tout cas, je préfère me rapprocher du but, et traîner quelques jours à Marseille, que de prolonger mon séjour ici. Adressez-moi donc à Marseille, hôtel d'Orient. Ne tenez aucun compte du désir que je vous ai exprimé d'arriver un peu avant le terme que vous m'avez indiqué. J'attendrai tant qu'il faudra — mais dans le cas que vous jugeriez qu'il ne serait pas contraire à la circonspection commandée que je devance d'une huitaine de jours le 22 Oct., autorisez-moi à m'embarquer, sans plus de retard. Vous fixerez et prendrez toutes les dispositions relatives au 22. Vous savez que la plus grande simplicité dans les arrangements extérieurs est toujours selon mon gré. Les témoins ecclésiastiques sont parfaits. Peut-être même pourrait-on se dispenser d'un établissement provisoire aux environs de Rome. Vous en déciderez. A mon

sens, il n'y aurait aucun inconvénient à rester en place — et à retourner dans la même église le lendemain. Ainsi il est bien entendu que je souscris à tous vos arrangements. Je serai à Marseille du 8 au 9 Oct., ou j'attendrai vos instructions définitives. Béni soit Dieu, Amen!

Avant-hier, le 27 Sept., c'était la St Côme et Damien, la fête de Cosette. Elle a reçu votre chère et douce lettre dans la matinée, et me l'a communiquée. Je compte sur vous pour me traduire le 3me chapitre du livre du P. Faber. Le résumé que vous me faites de la pensée des *Soirées de Petersbourg*[1]) m'a frappé — mais j'ai été surpris du peu de valeur que vous accordez aux preuves scientifiques du livre. Je me plaisais à en avoir plus grande opinion, sans du reste être en mesure de produire des preuves à l'appui. Le mot d'Antonelli est charmant: «Avec les Princes il faut toujours être au lendemain du premier jour!» — C'est pour me conformer à cette maxime que j'ai quitté Weymar et même Löwenberg plus tôt qu'on ne pensait. Une lettre de ma mère, que j'ai reçue ici 2 jours après mon arrivée, m'aurait d'ailleurs obligé à me rendre dans une ville, où réside un ministre de France. Elle avait besoin d'un certificat de vie signé par moi, pour toucher ses petits fonds chez Rothschild. Je me suis fait délivrer ce papier par la chancellerie de la Légation de Berlin. La Pce Latour d'Auvergne est à Paris en ce moment. On attend probablement le résultat de l'entrevue de Compiègne pour décider de son sort ultérieur. C'est le 6 Oct. que le Roi de Prusse arrivera à Compiègne.

Nos Altesses de Weymar feront très fort leur personnage au couronnement de Konigsberg ou les couleurs weymaroises figureront à côté de celles de la Prusse, en l'honneur de la Reine. Les 100 dames qui complimenteront Leurs Majestés à leur entrée à Königsberg doivent porter l'écharpe aux couleurs de Weymar. Il y aura aussi un grand concert dirigé par Meyerbeer, qui a composé une marche et une cantate pour cette solennité. J'ai fait visite à l'illustrissime maëstro, qui m'a dit

1) Von Joseph de Maistre.

de suite qu'on considérait mon nouveau titre de chambellan comme l'indice de mon prochain mariage. Lui recevra, je suppose, ses lettres de noblesse à Königsberg. Plusieurs journaux, entre autres la *Kreuzzeitung*, ont annoncé mon voyage à Rome — nouvelle qu'ils ont prise entièrement sous leur bonnet, car je n'ai jamais parlé de ce voyage comme probable. J'ai soutenu mon projet de St Tropez et d'Athènes mordicus jusqu'à présent et ne m'en départirai qu'à la fin d'Octobre!

Ce soir, j'ai premis ou plutôt offert à Cornelius de faire un peu de musique chez lui. Il m'a très bien accueilli, et vous décerne le titre de son *Geheimenrath* — assurant que vous avez corrigé et amélioré ses cartons. Sa femme m'a fait bonne impression. Une Allemande ne saurait jamais tenir cette position, avec tant de simplicité, de bonne grâce et d'aménité. Vous savez qu'on a découvert qu'elle descendait en droite ligne de la famille de Raphaël! Il est fort douteux qu'on se décide à faire exécuter les cartons de Cornelius[1]. Probablement il en aura bientôt assez de Berlin, qui est un terrain beaucoup plus approprié à la critique qu'à l'art. Depuis la mort du Roi, on se contente de fisonner — et d'économiser. Le Cte Redern a été nommé Grand-chambellan, ce qui est, je crois, la première charge de Cour. On s'attend généralement à ce qu'on le nommera Prince en même temps que le Cte Arnim-Boitzenburg, au couronnement de Königsberg.

La P^sse Charles vient de me faire demander pour aprèsdemain à 6 heures. J'ai passé la soirée d'hier chez les Bülow, avec les Marx[2]) et Hildebrandt[3]). Le premier travaille à deux volumes sur Gluck, qui paraîtront à la fin de l'hiver. Hildebrandt nous a fort drôlement raconté son entrevue avec Cornelius à Rome. A son sens, on le prise beaucoup trop! Le

1) Die berühmten Cartons für den Campo santo, die im Auftrag Friedrich Wilhelm IV. entstanden. Cornelius verliess Berlin nicht wieder.

2) Adolf Bernhard M., der Berliner Musiktheoretiker († 1799—1866). Sein Werk »Gluck und die Oper« erschien 1863.

3) Eduard H., der Landschaftsmaler und Weltumsegler († 1817—68).

Raphaël du 19me siècle le reçut en robe de chambre en velours bleu, avec toque de même couleur et étoffe, avec ces mots: *«Sie sind der grosse Reisende? Sie kennen Hrn. v. Humboldt?»* Au dire de Hildebrand, Cornelius n'aurait jamais pris la peine de voir un de ses paysages. Du reste, il est aussi très vexé contre Kaulbach[1]), qui ne lui a jamais envoyé le dessin qu'il lui avait promis en échange de son petit tableau. En général, les relations entre artistes ne brillent pas par un excès de cordialité ou de bienveillance — ce dont, pour ma part, j'ai fait plus d'une expérience. Il est certain que la pratique des beaux-arts divise beaucoup plus qu'elle ne rapproche les individus qui s'y adonnent. On n'a que la triste conviction de s'apercevoir que dans d'autres sphères il n'y a pas non plus plus d'amabilités mutuelles!

J'ai tâché de travailler un peu à Löwenberg et ici, sans trop y réussir. Tout mon cœur est là où est tout mon trésor! Je sens que je ne revivrai par la pensée comme par la cœur que dans une autre atmosphère, *wonach ich mich sehne!!!* A quand? — Tâchez que je trouve quelques lignes de vous à Marseille, hôtel d'Orient, ou poste restante, le 9 Octobre. Je prendrai le même chemin que vous par Francfort, Strasbourg, Lyon — mais vous ne pourrez plus m'écrire qu'à Marseille. J'embrasse vos mains et vos pieds! Voulez-vous m'envoyer la photographie de votre chat à Marseille?

89.

[Berlin,] 4 Octobre.

Bénie soit votre chère lettre du 28 Septembre qui fixe tout. Je vous ai télégraphié de suite après l'avoir lue, en vous indiquant l'hôtel d'Orient à Marseille. Si par hasard cet hôtel n'existait plus, comme celui des Princes à Paris, j'irai à l'hôtel des Empereurs. Je l'aurais choisi, si je n'avais envoyé mon télégramme avant d'avoir lu votre lettre hebdomadaire. J'arriverai à Marseille le 10 — comptant partir d'ici

[1]) Wilhelm v. K., der grosse Maler (1805—74).

Dimanche soir, après-demain, 6 Octobre — et ne m'arrêter qu'une journée à Francfort pour y voir Mulinen. A lui je ne parlerai que de St Tropez et d'Athènes. Ne soyez pas surprise que je préfère m'arrêter quelques jours à Marseille plutôt que de prolonger mon séjour ici. J'y serai plus rapproché de vous — par conséquent mieux! Peut-être irai-je à St Tropez, passer un jour pour voir le site qu'on dit fort beau. Cela dépend du jour auquel votre lettre m'arrivera à Marseille, d'après laquelle je prendrai mes arrangements. Ce qui est fixe et arrêté et ce que je prie Dieu de protéger — est mon embarquement à Marseille par le «*Vapore indiretto alle dieci della mattina*» le 17 Octobre! J'avais d'abord imaginé à tort qu'il valait mieux avancer mon depart d'une huitaine de jours — votre avant-dernière lettre adressée à Löwenberg m'ayant laissé cette latitude. C'est à ce projet que se rapportaient les mots de mon télégramme: le moins que j'attendrais ici serait le mieux! — Je comprends maintenant que je m'étais trompé, et que je n'ai autre chose à faire qu'à m'en tenir strictement à la date du 17, Jeudi. Amen!

Comment répondre au sentiment qui vous a fait choisir le 22 Octobre, et aux paroles que ce sentiment vous inspire? Tout ce qui me reste de vie n'y suffira pas à mon gré! Je suis heureux aussi de cette coïncidence par laquelle l'église de votre paroisse se trouve sous l'invocation de votre patron St Charles. Après lui, c'est bien Antonelli qui est notre grand patron à Rome. Aussi tâcherai-je de lui allumer un beau cierge dès le Dimanche soir où il veut me faire l'insigne honneur de me recevoir! Vous me direz de quelle manière je pourrai ne pas lui déplaire, et lui être un tant soit peu agréable. Nous ferons nos conventions sur les cadeaux, et je tâcherai de guérir enfin vos «meurtrissures par trop tenesses». En attendant, voici un cadeau qui me ravit: la photographie de votre commensal, Mr le chat! Merci de me l'avoir envoyée.

Cosette vous remerciera de votre lettre pour Cornelius, et vous fera la narration de notre soirée de Dimanche dernier chez le Raphaël moderne. Demain nous prenons le thé chez

les Marx, et dans la *«prima sera»* je passerai encore chez Cornelius, en votre honneur. Son Ezéchiel me paraît admirable — mais quand vous n'etes pas là, je n'ose plus parler ni de peinture, ni de littérature, ni d'art dramatique, car toutes mes impressions sont ternes et incertaines. Sans votre lumière, je ne vis qu'à tâtons — ceci à la lettre!

Hier soir j'ai revu *l'Iphigénie* de Goethe. Johanna Wagner en faisait son second début et fut tres applaudie — quoiqu'elle m'ait semblé passablement médiocre, à l'exception de quelques belles postures et de quelques vers dits d'un beau timbre de voix, dans le monologue du 4me acte. Quant à la tragédie, j'ai honte de dire que malgré toute sa sublimité, elle ne m'est pas plus sympathique que le *Tasse* de Goethe. Mais encore une fois — je déclare que je n'y comprends rien sans vous! Vous déciderez de ce qu'il y aura à faire le 22. Pour ma part, je ne tiens pas du tout à bouger, et je crois déjà vous avoir écrit que je resterai volontiers en place. Je vous télégraphierai aussitôt mon arrivée à Marseille, où j'attendrai heure par heure l'aube du 17 Octobre. Si mon calcul est exact, ces lignes vous parviendront le Mercredi 9. Ce sera la veille de mon arrivée à Marseille — toutefois il serait possible que je m'attarde un jour en route. Ne me télégraphiez donc pas avant Samedi, 12 — si vous aviez encore à m'expédier un télégramme. Que notre bon Dieu vous comble de Ses bénédictions!

Par vous et pour vous F. L.

90.

[Marseille,] Samedi, 12 Octobre.

Certes, j'ai ressenti, jusqu'au plus profond de l'âme, l'ineffable tendresse qui vous a dicté le choix du 22 Octobre. Mais comment pourrais-je répondre en paroles? «Mes yeux mêmes ne sont plus que des désirs de pleurer!» Soyez donc encore cette fois mon pardon — et à jamais ma loi, ma miséricorde, ma grâce et ma gloire!

Je vous ai télégraphié il y a une heure. Le valet de place m'assurant que le bateau napolitain qui part ce soir, se chargerait de ces lignes, je vous les écris en toute hâte. Par le bateau de Lundi, vous aurez encore quelques mots. En arrivant ici, j'ai trouvé poste restante votre lettre adressée à Marseille, avec le timbre du 8 Oct de Rome, et la précédente à l'adresse de Cosette. Ne la grondez pas de n'y avoir pas joint la lettre hebdomadaire. Je lui ai tellement recommandé et enjoint de s'en tenir exactement et littéralement à ce que vous lui dites et dictez de faire, qu'elle n'aura pas osé commettre cette petite transgression, tout en sachant que je resterai ici jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Je viendrai donc prendre moi-même la lettre hebdomadaire — et nous la lirons ensemble! Grâces à Dieu, nous voici enfin un peu rapprochés — et ma poitrine pourra un peu se dégonfler à regarder la mer! A vrai dire, je n'y tenais plus nulle part en Allemagne! — Je ne sais trop encore si j'irai à S[t] Tropez. Cela dépendra des jours d'arrivée de la poste de Rome, dont je vais m'informer. En tout cas, je ne resterai pas plus de 24 heures absent de Marseille et me tiendrai prêt pour le Jeudi 17, Jeudi prochain! Pour Blandine, Cosette et tout le monde, il est entendu que j'en reste au vague de mes projets, qui ne se décideront que plus tard. Cela n'empêche peut-être pas les conjectures — mais du moins je n'y veux donner aucune prise, et ne parlerai à personne de la seule chose qui m'intéresse au monde! «*Siamo intesi*» pour la villégiature de Porto d'Anzio — et pour l'appartement, on verra plus tard.

C'est bien l'hôtel de la Minerve que vous m'avez recommandé, n'est-ce pas? Si non, envoyez-moi un télégramme, qui pourra me parvenir Mercredi ici. L'hôtel d'Orient n'existe plus depuis 8 mois. J'ai mis en campagne le valet de place pour avertir au télégraphe et à la poste que je demeure à l'hôtel des Empereurs — plus heureux que tous les empereurs du monde!

91.

Lundi 14 [Octobre 61, Marseille]

Ce sont les dernières lignes que je vous écris. Mon long exil va finir. Dans 5 jours je retrouverai en vous patrie, foyer et autel! Que la clémence et la miséricorde de Dieu, «qui tire l'indigent de la poussière, et relève le pauvre de son fumier», soient bénies sans fin! Puissé-je vous donner des jours d'apaisement et de sérénité, aux approches du soir de votre vie! —

J'ai renoncé à mon excursion de S[t] Tropez, et ne quitterai point Marseille jusqu'à Jeudi, 17. Par une inexactitude de l'expéditionnaire de Francfort, mes effets ne sont pas encore arrivés. Il se pourrait que je m'embarque avant de les avoir reçus — laissant Otto ici pour me les rapporter plus tard. Il sera aisé de me procurer de quoi m'habiller, en 24 heures à Rome. Par le bateau qui arrive ce soir de Civita-Vecchia, j'aurai probablement encore quelques mots de vous. J'irai à leur rencontre, en montant à Notre Dame de bon Secours, patronne des marins «*Sursum corda!*» Le paquebot de Jeudi s'appelle le Quirinal.

* *
*

Endlich, nach anderthalbjähriger Trennung, war der Tag der Wiedervereinigung Liszt's mit der Fürstin gekommen. Sie standen an der Schwelle der Verwirklichung ihrer heissen Wünsche. Am 20. October 1861 traf der Meister, wie die Fürstin gewünscht hatte, in aller Stille in Rom ein. Zwei Tage später, an seinem fünfzigsten Geburtstag, sollte in der Morgenfrühe ihre Trauung in der Kirche *San Carlo al Corso* stattfinden. Festlich geschmückt stand bereits der Altar daselbst. Da fügte es die seltsamste Schickung, dass gerade dadurch die zu dieser Zeit in Rom zufällig anwesenden Verwandten der Fürstin, die erbittertsten Gegner ihrer Vermählung

mit Liszt, aufmerksam wurden. Durch Vermittelung eines hohen Würdenträgers beschworen sie den heiligen Vater, noch in letzter Stunde hindernd einzutreten.

Als Liszt am Vorabend des 22. October bei der Fürstin verweilte, erschien ein Abgesandter des Papstes mit der Anordnung eines Aufschubs der Trauung. Der so unerwartete Schlag traf die Fürstin im tiefsten Herzen — sie hat ihn zeitlebens nicht mehr überwunden. Infolge dessen entsagte sie in einer Art abergläubischer Scheu dauernd der bis dahin mit allen Kräften angestrebten Verbindung mit dem über Alles geliebten Künstler.

Namenregister.



